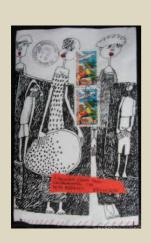
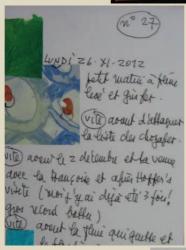
Actualités du Patrimoine Autobiographique





















Bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML N°4 – 1er trimestre 2014

Ont participé à la rédaction de ce numéro :

Nadine Conreur (APA-AML), Nadine Dekock Hardt (APA-AML), Marie-Louise De Moor (APA-AML), Myriam De Weerdt (APA-AML), José Dosogne (APA-AML), Raymond Du Moulin (APA-AML), Emanuel Guise (APA-AML), France Huart (Université des Femmes), Piet Korse (déposant), Nicole Leclercq (AML), Guylaine Liétaert (APA-AML), Michèle Maitron Jodogne (APA-AML), Colette Meunier (APA-AML), Francine Meurice (APA-AML), Anne Mingeot (APA-AML), Jean Nicaise (APA-AML), Marc Quaghebeur (AML), José Trussart † (APA-AML), Louis Vannieuwenborgh (APA-AML).

Coordination de la rédaction et composition du numéro :

Francine Meurice

N.B. Sauf mention contraire, les présentations des documents sont de la rédaction.

Relecture:

José Dosogne, Michèle Maitron Jodogne, Nicole Leclercq, Louis Vannieuwenborgh.

Éditeur responsable :

Marc Quaghebeur, Directeur des AML, Archives et Musée de la Littérature, Bibliothèque royale Albert 1^{er}, Boulevard de l'Empereur, 4 - 1000 Bruxelles – Belgique.

© APA-AML Bruxelles ISSN 2295-2217

Couverture : Correspondance Mail Art, Agathe Eristov et Monique Paul © AML

Pensée d'hommage

Le 28 juin 2013, notre ami José Trussart nous a quittés, assez brutalement. Sa présence et la verve de ses échos de lecture nous manquent. Nous publions, dans ce numéro 4 de notre bulletin de liaison, les deux derniers échos rédigés par José Trussart alors qu'il était malade et qu'il ne pouvait plus assister à nos réunions mensuelles.

Comme nous l'avons entrepris aussi pour notre amie Kati Lakatos, nous créerons un fonds José Trussart pour réunir, non seulement ses écrits autobiographiques, mais aussi ses recueils de poèmes et ses inédits. Car José Tairhumène - c'était son nom de plume - était aussi poète. Son recueil Poèmes d'amour, de séduction, d'envoûtement, édité par Lea Bazzoni, Milan, rassemble un choix de ses poèmes écrits entre 1960 et 1990. Il m'avait confié ses archives d'écriture, pour les AML, quand il était venu rejoindre le groupe de lecture le 9 mai 2011. Je lui avais appris que certains de ses textes figuraient déjà dans les archives des AML. Il avait été un ami de Jean Louvet et l'avait revu au colloque sur les Francophonies, organisé par Marc Quaghebeur en 2012, après de longues années d'une séparation, due à l'éloignement, sans doute, puisqu'il a vécu toute sa carrière au Congo puis au Zaïre. Il ne verra pas, et c'est dommage, la parution prochaine du numéro de Congo-Meuse qui contiendra de larges extraits de son autobiographie, Indépendance Tcha TCha.

Francine Meurice

Publications en 2013

Chez Âges & Transmissions:

- Gisèle Bastin, « Le premier centre pluraliste de planning familial » in Au Travail!
 Instantanés sur le travail au 20^e siècle, Recueil d'histoires vécues à partager entre générations, Éditions Âges & Transmissions ASBL et Dricot, 2013.
- José Dosogne « Mes grands-parents, petits métayers », in Au Travail! Instantanés sur le travail au 20^e siècle, Recueil d'histoires vécues à partager entre générations, Éditions Âges & Transmissions ASBL et Dricot, 2013.

Présentation du numéro

Présentation du numéro

L'année 2014 commémore le centenaire de la Première Guerre mondiale. La première partie du numéro 4 de notre bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML lui consacre un dossier thématique. Ce dossier contient un inventaire des documents relatifs à 1914-1918 arrivés dans nos archives avant le mois de février 2014¹. Certains documents ont déjà fait l'objet d'un écho de lecture dans les numéros précédents de notre revue. Nous n'avons pas pu traiter tous les autres ici ; ils le seront ultérieurement. Pour ce numéro 4, nous reprenons surtout les correspondances, fidèles en cela à la thématique Écrire sa guerre : 1914-1918, choisie par l'APA (France) pour réunir différents centres d'Archives européens de l'autobiographie aux journées de l'autobiographie à Strasbourg du 6 au 9 juin 2014². Les lettres toutes simples d'Oscar et de Ludivine donnent quelques nouvelles du camp de prisonniers de Soltau, toutes différentes des lettres au prisonnier Albert Delahaut, beaucoup plus prolixes ; la lettre de Julia Liétaert est écrite de la zone occupée tandis que celles de Jean Bolle partent du front de l'Yser et font état de la genèse des questions linguistiques; celles d'Adrien Blomme partent de la zone neutre, en Hollande, puis d'Angleterre et sont porteuses de l'espoir de la réalisation d'un prestigieux projet : la commande de la peinture du Panorama de la bataille de l'Yser à son ami Alfred Bastien par le roi Albert Ier.

La lecture de ce chapitre pourra être complétée par le Cahier de l'APA consacré à la Grande Guerre, qui sera publié par l'APA France en mai 2014 et auquel nous avons participé³.

Les autres dossiers thématiques consacrés au Congo, à la Seconde Guerre mondiale, au militantisme en Belgique, indiquent que ces thématiques sont récurrentes dans notre fonds puisqu'elles avaient déjà été choisies dans le n° 3 pour répertorier nos documents.

Un deuxième chapitre envisage les différentes formes que peuvent prendre les journaux : si le journal épistolaire d'Emmanuelle Heze, le journal de voyage de José Dosogne ou le journal d'accompagnement de la fin de vie de Maurice Monnoyer respectent les entrées datées dans leur chronologie comme structure d'écriture, le petit agenda de Madame Paulissen et le récit d'Aude Niffle la modifient. C'est par souci de réemploi d'un petit agenda inutilisé que Madame Paulissen biffe les dates imprimées inexactes pour noter le calendrier correct et son ébauche d'un carnet intime entremêlé à ses comptes, tandis que c'est pour superposer une narration au journal

¹ Les documents continuent à nous parvenir dans le contexte de la commémoration.

² L'APA-AML présentera à Strasbourg son fonds d'archives belges sur 14-18 aux côtés de l'APA pour la France, du DTA pour l'Allemagne, de l'ADN pour l'Italie. Cf. l'annonce de ces journées dans La faute à Rousseau, n° 65, février 2014, p. 82 et 84.

³ Y figureront, des extraits de la Correspondance d'Adrien Blomme, des Lettres de prison de Fernand Mallieux, et du récit de Léopold Vincent à sa marraine de guerre.

chronologique qu'Aude Niffle ajoute des titres de chapitre qui découpent le temps du journal en épisodes thématisés.

Un troisième chapitre aborde la question des archives familiales et des dispositifs investis par les héritiers pour les conserver et les transmettre. Plus l'archive est organisée, c'est-à-dire transcrite et inventoriée par un membre de la famille qui joue le rôle d'archiviste, comme dans le cas des archives de Nicole Leclercq ou de celles de la famille Liétaert, qui a construit un site internet, plus elle a de chance de se conserver et d'amplifier. D'autres, comme José Dosogne et Gisèle Bastin, privés d'écrits de famille, creusent la mémoire à travers la continuelle reprise autobiographique du roman familial. Afin de s'assurer de la transmission, les grands-parents comme Paul-Hector Leurquin, Merry Hermanus et Marthe Bleyenheuft écrivent leurs mémoires pour leurs petitsenfants. Guy Willem et Colette Meunier recueillent, en les transcrivant patiemment, pour ne pas les perdre, les notes de leurs tantes, de leur mère.

La quatrième partie de notre bulletin est réservée à l'exploration des grands fonds qui demandent du temps à cause de l'ampleur de leur contenu. Nous poursuivons ici la lecture de la correspondance de François Houtart, commencée dans le n° 3, en transcrivant quelques lettres, dont celle de Georges Schoeters. La transcription intégrale des *Lettres du Congo* de Charles Moeller sera publiée dans le prochain numéro de *Congo-Mense* consacré aux témoignages de 1944 à 1962. Nous avons hérité, grâce à Alain Purnôde, des archives de sa mère, Georgette Purnôde, décédée en 2013 ; elles viennent compléter et enrichir ce qui se trouvait déjà aux AML. Des artistes nous confient également leurs œuvres autobiographiques : deux Parisiennes, Fiorella Giovanni avec ses photos et ses livres-objets autobiographiques et, Agathe Eristov, qui échange une correspondance de *mail art* avec une Belge, Monique Paul.

La dernière partie de la revue rend compte d'autobiographies éditées. Nous poursuivons ainsi notre collaboration avec l'Université des Femmes de Bruxelles et avec un Centre de la Femme italien.

Francine Meurice

Introduction

L'APA-AML. Les premières années

Un centre de documentation et de recherche sur le patrimoine littéraire, théâtral et éditorial de la Belgique francophone

Fondés en 1958 à l'initiative de Joseph Hanse, avec la complicité active d'Herman Liebaers, alors conservateur en chef de la Bibliothèque royale, et d'écrivains tels Carlo Bronne ou Lucien Christophe, les Archives & Musée de la Littérature (AML) sont un centre de documentation et de recherche sur le patrimoine littéraire, théâtral et éditorial de la Belgique francophone. Les AML sont une association sans but lucratif subventionnée par la Communauté française de Belgique (Fédération Wallonie-Bruxelles) à travers un contrat-programme.

Les AML travaillent au sein et en synergie avec la Bibliothèque royale de Belgique. Ils y occupent une partie du troisième étage.

Les AML assurent la récolte, le dépouillement, le catalogage, la conservation, la mise à disposition, la mise en valeur ainsi que l'étude de documents relatifs aux auteurs et éditeurs belges de langue française, essentiellement pour la période qui va de 1815 à nos jours, ainsi qu'à la vie théâtrale francophone du pays.

Les AML possèdent également une bibliothèque littéraire internationale de premier ordre comprenant entre autres une collection de revues littéraires unique en Belgique (particulièrement riche pour l'Amérique latine, l'Italie, etc.) ainsi qu'un fonds d'archives consacré à l'Afrique centrale (Burundi, Congo, Rwanda).

Les collections se composent de manuscrits, de correspondances, d'ouvrages, de photographies, de documents audiovisuels, de coupures de presse, d'affiches, d'œuvres d'art, d'objets d'écrivains...

Les AML ont tout d'abord été structurés en sections, héritées de l'histoire complexe de l'institution⁴. Le travail s'effectue toutefois aujourd'hui de façon transversale et peut être résumé ainsi : Archivage (pour le centre de documentation), Muséologie (pour les expositions, les prêts, etc.) et Recherche (recherche littéraire et théâtrale; sur l'édition; l'Afrique centrale; les Francophonies). Le travail concerne tous les supports, y compris audiovisuels.

L'Assemblée générale et le Conseil d'administration déterminent la politique de l'institution et délèguent un administrateur pour la diriger, Marc Quaghebeur. Un Conseil scientifique évalue les orientations scientifiques de l'institution.

⁴ Pour l'histoire de l'institution cf. : Marc Quaghebeur (volume établi par), avec Nicole Leclercq, Alice Piemme, Laurence Pieropan, Fabrice van de Kerckhove, Archives & Musée de la littérature, 50 ans au service des Lettres et du Théâtre, Bruxelles, éditions AML, 2009.

Un centre de documentation du patrimoine autobiographique inédit

En 2010, un groupe de bénévoles, lecteurs et défenseurs du patrimoine autobiographique constitué par les écrits personnels des gens ordinaires, issu de la première association belge pour le patrimoine autobiographique (APA-Bel) — association imitée de l'APA française — eut l'idée de solliciter, auprès de Marc Quaghebeur, l'adossement de l'APA aux AML, décision qu'il défendit d'autant plus chaleureusement que les AML possèdent de nombreux écrits autobiographiques, et qui obtint l'aval des instances dirigeantes des AML. Ainsi, l' APA-AML (Actualités du Patrimoine Autobiographique aux Archives et Musée de la Littérature) devint un groupe de recherche et de lecture dont la mission première est la collecte et la préservation des écrits autobiographiques de personnes ordinaires qui n'ont pas reçu la reconnaissance de l'institution littéraire — tous documents qui sont intégrés aux collections des AML.

L'architecture du site internet des AML montre que l'APA constitue un secteur des AML intégré dans le volet *Archives*. À ce titre, les AML sont donc, entre autres, un centre de documentation du patrimoine autobiographique inédit. Les documents de l'APA constituent un fonds spécifique identifiable, répertorié sous la cote MLPA⁵ dans la base de données du catalogue général des AML. Dans ce catalogue figurent notamment des documents autobiographiques antérieurs à l'arrivée de l'APA ou liés à des fonds d'archives de tel ou tel écrivain.

Le simple geste de constituer un répertoire autobiographique identifiable engendre des synergies au niveau de la recherche. Ainsi, l'Université des Femmes, qui a plusieurs fois constaté l'absence de ressources et le silence des traces auxquels sont confrontés les historiens quand ils veulent retracer l'histoire des femmes, trouve dans les récits de vie de femmes et dans leurs égotextes, un gisement exploitable qu'il est légitime, dans cette nouvelle approche de l'histoire, de considérer comme des documents historiques.

Ce fonds spécifique est composé, comme les autres collections des AML, de manuscrits, de correspondances, d'ouvrages, de photographies, de documents audiovisuels, de coupures de presse, d'affiches, d'archives familiales, d'œuvres d'art, d'objets. Autant de matériaux pour des expositions ou publications potentielles, en tant que telles ou en adossement à des projets des AML. Les AML sont donc un musée incluant, outre le domaine littéraire *stricto sensu*, le patrimoine autobiographique inédit permettant de montrer et de faire connaître ce domaine des écrits du for privé.

Outre ces deux missions de conservation et de mise en valeur du patrimoine autobiographique inédit, les éditions des AML permettent de faire vivre ces archives. Le groupe des lecteurs apaïstes publie ses *échos de lecture* dans son bulletin de liaison, *Actualités du Patrimoine Autobiographique*. En conservant, en lisant, en soumettant à des recherches, à des publications et à la consultation publique ce patrimoine autobiographique inédit, les AML font œuvre de service public dans le domaine, encore à construire, de ce que serait une anthropologie de l'écriture⁷.

En intégrant l'APA en leur sein, les AML l'ont fait bénéficier d'une structure institutionnelle existante qui correspondait à ses espoirs : constituer en Belgique un centre de documentation des autobiographies inédites en leur assurant une conservation la plus pérenne possible. L'archivage

⁶ Ceux-ci avaient entamé un projet de volume de *Congo-Meuse* consacré aux traces de la vie coloniale en Afrique centrale de 1944 à 1960/62. Les acquisitions arrivées à l'APA-AML nourrirent une belle part de ce volume.

⁵ Qui se lit : Musée Littérature Patrimoine Autobiographique.

⁷ Cf. Philippe Lejeune, « Le dispositif de l'APA » in Francine Meurice (dir.), « La réception des textes dans les archives du patrimoine autobiographique », *Degrés, revue de synthèse à orientation sémiologique*, n° 136-137, hiver 2008, printemps 2009, p. b1 à b7.

des documents du patrimoine autobiographique bénéficie du logiciel de la banque de données des AML, d'un lieu de dépôts et de consultation des archives, d'un espace de réunion pour le groupe de lecture, de la collaboration avec la Bibliothèque royale, de la numérisation des documents, et de l'édition d'une revue annuelle, Actualités du Patrimoine Autobiographique.

On peut donc dire qu'en trois ans l'intégration profonde de l'APA s'est réalisée pleinement dans la philosophie même du fonctionnement des AML. En effet, la transversalité du travail se vérifie à différents niveaux. Les collections des AML possèdent, nous l'avons déjà dit, nombre de documents - des journaux d'écrivains ou des carnets de guerre, par exemple - à répertorier, et qui complètent le fonds de l'autobiographie identifiable comme tel, dont certains restent à exploiter. L'exposition « Un grand fonds marin », qui présente du 6 janvier au 15 avril 2014 dans la salle de lecture des AML les archives d'Annie Van de Wiele, est exemplaire à ce titre par la mise à jour des journaux intimes de ce grand nom de la littérature hauturière, qui fut la première femme à effectuer un tour du monde à la voile. À leur tour, les apports de l'APA charrient indirectement, par le biais des archives familiales notamment, des manuscrits d'écrivains inédits, des correspondances, des avant-textes d'œuvres éditées. Tel est le cas notamment des dossiers de Charles Moeller⁸ reçus récemment, auteur à propos duquel les AML disposent déjà de documents.

Une forme de scénographie de la lecture et du lecteur

Cette intégration, les AML l'ont réalisée en permettant à l'APA-AML de conserver une forme d'autonomie. Le fonds APA est distinct des autres collections des AML par sa cote MLPA. Le groupe fondateur⁹, auquel de nouveaux membres se sont joints, se réunit une fois par mois pour

8 Les archives Moeller reçues par l'APA-AML sont en cours de dépouillement. Sont déjà inventoriés : MLPA 00265 – correspondance, Correspondance à Charles Moeller. – 1980; MLPA 00267 – correspondance, Voyage au Congo Mai-Juin 1960. – 1960; MLPA 00267/0001 – Conférence au retour du Voyage au Congo Mai-Juin 1960. – 1960; MLPA 00267/0003 - article, Existentialisme et pensée chrétienne. – 1951. Ces documents viennent compléter le fonds Moeller des AML, dont le fichier papier est consultable dans la salle de lecture complété par les ouvrages et les textes répertoriés dans la base de données Plume: ARLL 00133/0001-0027 - correspondance, Correspondance de et à Georges Marlow [Dossiers nominatifs de l'ARLL: Georges Marlow]; FS55 L0176 - brochure/document diffusé, Hommages rendus à Marie Gevers lors de ses obsèques, le jeudi 13 mars 1975; suivi de l'article paru dans « Le Soir » du 11 mars 1975. - [1975]; ML 08490/0007/015-082 – divers, [Académie royale de langue et de littérature françaises : Réception de Mgr Charles Moeller, 7 novembre 1970]. — 1970 ; ML 08499/0477 — correspondance, [Correspondance à Suzanne Lilar]. 1967 - 1972; MLA 00980 - tiré-à-part, Réception de Mgr Charles Moeller: discours à la séance publique du 7/11/1970. - 1970; MLA 04793 brochure/document diffusé, Hommages rendus à Marie Gevers lors de ses obsèques, le jeudi 13 mars 1975; suivi de l'article paru dans « Le Soir » du 11 mars 1975. - [1975] ; MLA 10653 – livre, Littérature du XX siècle et christianisme : I silence de Dieu : Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green. – 1964 ; MLA 10654 – livre, Littérature du XX siècle et christianisme : II la foi en Jésus-Christ : Sartre, Henry James, Martin du Gard, Malègue. – 1964 ; MLA 10655 – livre, Littérature du XX siècle et christianisme : IV l'espérance en Dieu Notre Père : Anne Frank, Miguel de Unamuno, Gabriel Marcel, Charles Du Bos, Fritz Hochwölder, Charles Péguy. – 1963; MLA 10656 – livre, Littérature du XX^e siècle et christianisme: V amours humaines: Françoise Sagan, Bertolt Brecht, Saint-Exupéry, Simone de Beauvoir, Paul Valéry, Saint-John Perse. – 1975; MLA 11973 – livre, [Letteratura moderna e cristianesimo: I]: Il silenzio di dio: Camus, Gide, Huxley, Simone Weil, Graham Greene, Julien Green, Bernanos = [Littérature du XX* siècle et le Christianisme: I: Silence de Dieu]. – 1973, MLA 11974 – livre, [Letteratura moderna e cristianesimo: III]: La speranza degli nomini = [Littérature du XX^e siècle et le Christianisme: III: Espoir des hommes]. 1970 ; MLA 11975 – livre, [Letteratura moderna e cristianesimo : IV] : La speranza in Dio Padre = [Littérature du XX* siècle et le Christianisme : IV : L'espérance en Dieu notre Père]. – 1966 ; MLA 11976 – livre, [Letteratura moderna e cristianesimo : V] : Gli amori umani : Françoise Sagan, Bertolt Brecht, Saint-Exupéry, Simone de Beauvoir, Paul Valéry, Saint-John Perse = [Littérature du XX^e siècle et le Christianisme : V : Amours humaines] : Françoise Sagan, B. – 1977; MLA 14575 - brochure/document diffusé, Hommages rendus à Marie Gevers lors de ses obsèques, le jeudi 13 mars 1975, suivis de l'article paru dans « Le Soir » du 11 mars 1975. – 1975; MLPO 08879 – livre, Vers et prose. – 1902; MLPO 12371 – livre, Hommages rendus à Marie Gevers lors de ses obsèques le jeudi 13 mars 1975, suivis de l'article paru dans « Le Soir » du 11 mars 1975. - [1975] ; MLT 00941/0311 - correspondance, [Carton à Augustin Desmedt [Jean Sigrid]]. - 1949/01/15; MLT 00941/0312 - correspondance, [Lettre à Augustin Desmedt [Jean Sigrid]]. - 1966/01/03; MLT 00941/0313 correspondance, [Carton à Augustin Desmedt [Jean Sigrid]]. - [s. d.]; MLT 00941/0314 - correspondance, [Lettre à [Jean Sigrid]]. - [s. d.]; MLT 00941/0315 - correspondance, [Carton à Augustin [Jean Sigrid]]. - [s. d.]; MLT 00941/0316 - correspondance, [Carton à Augustin [Jean Sigrid]]. - [s. d.]; MLT 01057 - correspondance, [Correspondance à Victor Reding, directeur du Théâtre Royal du Parc de 1899 à 1925]. - [s. d.]; MLT 03855/0003 article ou section de journal, François Mauriac, prix Nobel: qu'en pensez-vous ? - 1952; MLVN 00304 - brochure/document diffusé, Hommages rendus à Marie Gevers lors de ses obsèques, le jeudi 13 mars 1975; suivi de, l'article paru dans « Le Soir », du 11 mars 1975. - [1975].

rédiger les échos de lecture et publier son bulletin de liaison. Cette autonomie révèle toute l'originalité du plus important centre de documentation sur la vie littéraire et théâtrale belge francophone (les AML); accepter, dans ses archives, des écrits du moi qui ne relèvent pas forcément de la « vie littéraire », ouvrant par ce geste la porte à l'anthropologie de l'écriture.

Les AML n'ont pas bénéficié de nouveaux subsides pour intégrer l'APA. L'encodage, la récolte, la lecture, les publications, les réunions du groupe de lecture sont très largement le fruit du travail bénévole du groupe de lecture qui a gardé sa cohésion datant de son engagement premier d'association pour la défense du patrimoine autobiographique. Plusieurs personnes sont également engagées comme membres de l'APA en France. Cette cohésion perdure avec les nouveaux venus au sein d'un groupe de travail où se réunissent apaïstes purs et collaborateurs des AML devenus apaïstes.

Un manifeste conservatoire du patrimoine autobiographique des archives de soi

Il n'est toujours pas évident de prendre parti pour défendre ce genre de textes, et leur permettre d'habiter les mêmes lieux que ceux des auteurs prestigieux. La pratique du groupe de lecture de l'APA-AML permet de n'abandonner aucun texte et de lui procurer au moins un lecteur. C'est aussi une façon de réhabiliter l'Histoire et de contribuer à sa constitution, politique chère aux AML – ce qui est patent notamment dans leur politique éditoriale. Telle est également la force de la scénographie apaïste.

Le groupe de lecture APA-AML est très attaché au mode de fonctionnement du dispositif mis en place par Philippe Lejeune lors de la fondation de l'APA en France en 1992. Il s'agit d'un protocole de lecture très ritualisé au sein du groupe : lire les documents qui sont confiés aux archives pour rédiger un écho de lecture, discuter de cet écho avec le groupe après en avoir fait une lecture orale, le défendre, le faire accepter, mais aussi l'aménager et puis l'envoyer à l'auteur, ou au déposant, pour obtenir son aval également. L'auteur reçoit ainsi un retour sur son texte. Ce sera peut-être la seule lecture qu'il aura. Une culture apaïste se décante de ce protocole ritualisé. Elle va de pair avec la conviction que l'autobiographie appartient au patrimoine anthropologique commun.

Marc Quaghebeur et Francine Meurice

⁹ Gisèle Bastin (Psychothérapeute analytique, Cofondatrice du 1^{er} Centre Pluraliste Familial et de la Fédération laïque des Plannings familiaux, fonds autobiographique des AML); Simone Bellière (Agrégée en sociologie - Licenciée en langue et littérature française - (ULB), peintre et écrivain, fonds autobiographique des AML); Éliane Boucquey (Docteur en philosophie et lettres, écrivain, spécialiste de Proust); Nadine Dekock (Docteur en sciences); José Dosogne (Écrivain, Architecte urbaniste, fonds autobiographique des AML); Raymond Du Moulin (Ministre plénipotentiaire e.r., Commissaire d'expositions, Administrateur d'associations en Belgique et en France, fonds autobiographique des AML); Maryse Gattegno (Professeur de français); Katalin Lakatos † (d'origine hongroise, belge depuis 1946, fonds autobiographique des AML); Michèle Maitron Jodogne (Docteur ès lettres); Francine Meurice (Docteur en philosophie et lettres de l'ULB); Jean Nicaise (Romaniste, fonds autobiographique des AML); Franz Pichler, (Docteur ès sciences politiques (Université de Genève), ancien fonctionnaire du Ministère de la Recherche, attaché à la Représentation Permanente de l'Autriche auprès de l'UE, fonds autobiographique des AML) ; Mara Pigeon (Cinéaste autobiographe); Claudine Van Landewyck (fonds autobiographique des AML); Louis Vannieuwenborgh (Chercheur indépendant).

Dossiers thématiques

Les écrits personnels pendant la Première Guerre mondiale 1914-1918

Présentation

L'inventaire des documents de la guerre 1914-1918 présenté ci-dessous répertorie les 37 documents qui sont arrivés dans nos archives jusqu'au premier trimestre 2014. Il est certain que d'autres témoignages viendront encore s'y adjoindre, étant donné le contexte de la commémoration du centenaire de la guerre. Certains de ces écrits personnels ont déjà fait l'objet d'échos de lecture dans nos numéros précédents. Ceux qui n'ont pas été traités dans ce numéro le seront dans le suivant.

Inventaire des documents de la guerre 1914-1918 du fonds APA-AML

MLPA 00307 - manuscrit

Mémoires des quatre sœurs, Marie, Léa, Elodie et Madeleine Cornélis, Hierlot, Noirefontaine-Lierneux, 1914-1950 / édité par Guy Willem ; Elodie Cornélis, Léa Cornélis, Madeleine Cornélis, Marie Cornélis, 2012. – 145 p.: ill. et photos N et B; 30 cm. - manuscrit dactylographié

Français (version originale)

Autobiographie - Ardennes belges - Ruralité : champs - Hierlot - Noirefontaine - Souvenirs de jeunesse - Paysans

Document relatant la vie des paysans, « Mémoires des quatre sœurs, 1914-1950 », est illustré de nombreuses photographies et dessins et mis en page par Guy Willem en hommage à ses tantes. « Mémoires des quatre sœurs » est la transcription des mémoires manuscrits rédigés par les quatre tantes de Guy Willem. Elles y racontent leur jeunesse dans l'Ardenne liégeoise et plus précisément dans les hameaux de Hierlot et de Noirefontaine (commune de Lierneux, canton de Stavelot, arrondissement de Verviers, province de Liège). Le premier témoignage a été réalisé à partir d'un questionnaire qu'il avait rédigé. Le second le fut partiellement. Enfin, dans les deux dernières contributions, les témoins ont suivi leur libre inspiration. Un exemplaire de ces Mémoires a été déposé auprès du Musée de la Vie Wallonne de Liège. Autobiographie sans doute, mais aussi travail de mémoire et recherche sociologique, ce document est d'un grand intérêt pour éclairer cette époque d'un tiers-monde aujourd'hui oublié que vécut la population rurale des Ardennes exploitée par les propriétaires terriens.

MLPA 00148/0011/003 - divers

Journal, premières années / Maurice de Wée - [s. l.] : [s. n.], [s. d.]. - 9 p. : 29 cm

Français (version originale)

Autobiographie - Enfance / Bourgeoisie

Récit de l'enfance et de l'adolescence. Ces pages ont vraisemblablement été écrites lors de sa captivité en Allemagne, durant la Grande Guerre.

MLPA 00148/0011/004/01 - divers

Une promenade à Bruxelles le 20 août 1915 / Maurice de Wée - [s. l.] : [s. n.], [s. d.]. - 8 p. : 28 cm Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Occupation allemande

Description de Bruxelles en août 1915, un an après le début de l'occupation allemande. Le texte a cependant été rédigé plusieurs mois après.

MLPA 00148/0011/004/02 - manuscrit

Historique, Premières années / Maurice de Wée - [s. l.] : [s. n.], [s. d.]. - 24 p. : 21 x 17 cm Français (version originale)

Autobiographie - Adolescence - Enfance / Bourgeoisie

Carnet manuscrit dont MLPA 00148/0011/0003 est une dactylographie récente. Ces souvenirs d'enfance et de jeunesse ont peutêtre été rédigés en captivité.

MLPA 00148/0010 - manuscrit

[Sans titre] Carrière / Maurice de Wée - [s. l.] : [s. n.], 1913-1946. – 30 p.; 33,5 cm

Français (version originale)

Biographie - Curriculum vitae magistrat

Curriculum vitae, 1913-1946 - Fiche individuelle - Liste d'associations et d'écoles fréquentées - Liste des publications et des manuscrits non publiés. Huit documents concernant sa carrière, décorations. Certificats, copies de diplômes. Remerciements du Secrétariat du Roi Léopold III Mondanités.

MLPA 00148/0011/005 - indéterminé

[Sans titre] / C. De Bruyne - [s. l.] : [s. n.], 1916/10/31. – 4 p. (1 f.) : 28 x 17 cm Français (version originale)

Autres formes d'expression - Première Guerre mondiale - Camp de prisonniers Güterslohi -Attestation humoristique d'un compagnon de captivité, délivré à Maurice de Wée.

MLPA 00292 - journal

Mémoire. Journal de Gabrielle Vuylsteke du 21/7/1914 au 24/9/1920 / Gabrielle Vuylsteke, 1999. 491 p.: 17 ill. couleur; 30 cm; - 8 cahiers et annexes. Transcription dactylographiée par Madame Raymond Leroy-De Cuyper. Édité par son neveu Emmanuel Vuylsteke en 65 exemplaires sur micro script. Exemplaire n°64.

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Menin

Gabrielle Vuylsteke a rempli 8 cahiers quotidiennement. Son journal débute le 21 juillet 1914, elle a 15 ans, et se termine le 24 septembre 1920. Il relate les événements de la guerre à travers son vécu personnel ainsi que ses activités : cours privés, messes, visites avec sa mère, ses rencontres. Sa famille est proche de l'entourage de la famille royale. Gabrielle acquiert peu à peu une réflexion sur son écriture, c'est ainsi que le quatrième Cahier débute par « Voilà mon quatrième cahier commencé en pleine guerre, verra-t-il un bombardement ou une simple retraite, voila déjà plus de cent jours que les Allemands se ruent contre les forces alliées sans avancer ». C'est donc la guerre proche qui motive sa décision de commencer un journal le 21 juillet, jour de la fête nationale. Les incipits des Cahiers suivants sont également l'occasion d'une réflexion métatextuelle sur son écriture diariste et le 6e Cahier est même l'occasion de l'amorce d'une autobiographie « Aujourd'hui samedi 1er avril (1919) mon cahier est commencé, mais je dois aussi le mettre au courant de mon histoire... ». Le dernier cahier le 8e (25 août 1919) s'inscrit lui dans la relecture et est écrit a posteriori en 1921 à partir de ses agendas, c'est pourquoi elle annonce son impossibilité d'y noter ses impressions personnelles.

MLPA 00125 - œuvre d'art

Croquis aquarellé, 1914, Mémorial de Jules Clément Vosch (1891-1927) / Jules Clément Vosch -[s. l.]: [s. n.], 1914. – 1 p.: (2 f.); 24,5 cm

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale / Exode / Mémorial

Croquis aquarellé, 1914, Mémorial de Jules Clément Vosch (1891–1927), MLPA 00125. Dessin de la main de Jules Clément Vosch, le père de Simone Bellière. Ce Mémorial est esquissé au verso d'un brouillon de lettre, sur une feuille de papier quadrillé, croquis au crayon noir, légèrement aquarellé. Il est reproduit en illustration de couverture du n°1 du bulletin de liaison du groupe de lecture APA-AML. Quelques lignes manuscrites situent le contexte : « Il me regardait d'un air tellement ahurit (sic) ne comprenant pas ce que cette guerre lui ménagait (sic). » Le dessin central figure une image de l'exode. Ce croquis répond à l'interlocuteur invisible. « Voilà ce que ménage cette guerre ; des femmes, des enfants, des vieillards, fuyant leur village en emportant les quelques biens qu'ils ont pu rassembler. » La date 1914, suivie par un point d'interrogation précise le moment. À gauche de la date, un aigle (?) est transpercé par une slèche. Le symbole est énigmatique.

MLPA 00198 - manuscrit

En Belgique, en Allemagne et en Suisse par Léopold Vincent, Caporal au 13º de Ligne / Léopold Vincent – Neuchâtel: [s. n.], 1917/03/26. – 7 p. (1 f.); 30 cm + documents paratextes manuscrits de Paul Vincent (fils de Léopold) et de José Dosogne - Man. dact.

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale / Camps de prisonniers - Belgique / Histoire -Croix-Rouge / Ardennes belges / Uhlan

Récit autobiographique de Léopold Vincent qui fut prisonnier de guerre en 1914. Il écrit ses mémoires à sa libération en Suisse sur la suggestion de son entourage (sa marraine de guerre). Il a 16 ans et demi lors des péripéties décrites. Le document est la transcription dactylographiée par le fils ainé de Léopold Vincent, Joseph, qui a recopié le manuscrit original devenu illisible.

MLPA 00243 - manuscrit

Un volontaire de guerre (1914-1918) / José Trussart, 2012. – 33 p.; 30 cm

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Résistance - Invalide de guerre - Archives familiales - Enfance

L'auteur reconstruit l'histoire de son père, engagé comme volontaire de guerre, à 17 ans, en 1914, à partir d'un dossier, qu'il réunit, composé de quelques pièces de correspondance gardées dans les archives familiales et du dossier militaire qu'il consulte au Musée de l'Armée.

MLPA 00243/0001 - dossier

Dossier militaire de Félicien Trussart / José Trussart (2012). - 26 p.; 30 cm, Français (version originale)

Dossier - Première Guerre mondiale - Résistance - Invalide de guerre

Dossier militaire de Félicien Trussart, père de José Trussart. Dossier consulté au Musée de l'Armée pour écrire l'autobiographie, « Un volontaire de guerre ».

MLPA 002443/0002 - correspondance

Correspondance de Félicien Trussart (1887-1919) /José Trussart

Photocopies des 8 lettres, 4 photos et 2 versos ; 24 p.

Français (version originale)

Première Guerre mondiale - Résistance - Invalide de guerre - Marraine de guerre

Correspondance conservée dans les archives familiales de José Trussart : une lettre de Joseph Trussart de 1887(père de Félicien) ; une lettre d'Émile Gosset à Félicien Trussart au front ; une carte de la marraine de guerre de 1916 cosignée par Félicien Trussart; une lettre de sa mère au front 19..; une lettre du père de 1917; une lettre des cousins de 1917; deux lettres du père de 1919.

MLPA 00297 - correspondance

Les lettres trouvées d'Oscar et de Ludivine / Ludivine Stal, Oscar Stal, 1916-1917. – 11 dossiers scannés; 36 feuillets - Ces quelques lettres ont été trouvées dans le grenier d'une maison de Quenast lors de travaux. Des copies numérisées sont données à l'APA. Les originaux restent en possession du déposant.

Français (version originale)

Correspondance - Première Guerre mondiale - Camp de Soltau - Camp de Münster

Oscar Stal est emprisonné à Soltau II le 15 novembre 1916 avec son frère Désiré. Son numéro de matricule est 9798. En mars 1917, il écrit de Münster. Son frère est rentré le 24 février 1917. Pour Oscar, il n'y a aucune indication. On sait qu'il est rentré cependant car une enveloppe lui est adressée oblitérée avec un cachet du 2/7/1922. Les lettres des deux époux, Oscar et Ludivine, expriment surtout le désarroi des difficultés de communiquer et d'envoyer et de recevoir des colis de vivres aux prisonniers dans les camps. Oscar et Ludivine semblent être de condition modeste – ce qui rend le document rare –, issus d'un milieu qui n'a pas l'habitude de l'écriture ni de la conservation des écrits. Le vouvoiement est utilisé entre les époux comme cela se pratiquait encore dans les familles ouvrières jusque dans les années 1960 dans le Hainaut. Il semble que ce soit la fille, Marie, qui ait gardé cette petite liasse de correspondance car aux lettres de la guerre font suite des cartes postales et une lettre de l'institutrice. L'adresse du courrier à Quenast est: 6, rue de Saintes.

MLPA 00322 - correspondance

Lettres de Russie / Ivan Pavlovitch Romanowsky; préface d'Irène Prababal, 1917-1920. -21 p.; 30 cm. Transcription d'extraits de la correspondance

Français (traduction)

Correspondance - Première Guerre mondiale - Révolution russe 1917 - Ouzbékistan -Émigration

Extraits transcrits et traduits du russe de la correspondance d'Ivan Pavlovitch Romanowsky, transmise par sa fille Irène Prababal qui a également écrit un journal. Donateurs : les descendants de la famille immigrée en Belgique : les filles d'Irène et son petit fils Alexandre Obolenski. L'histoire de la famille apparait à travers les lettres d'IvanPavlovitch Romanowsky à son épouse Lénourka, de 1917 à 1920 lorsqu'il est assassiné à Constantinople, et lettres de la famille de 1920 à 1924. La famille Romanowsky est originaire de la province de Vladimir. Famille aisée, sinon riche, pendant les dernières années qui ont précédé la révolution de 1917. Lorsque la Première Guerre mondiale commença en automne 1914, son épouse s'enrôla comme garde-malade dans un hôpital où, très vite, elle fit le travail équivalent d'une infirmière. Les enfants écrivaient des lettres à leur père, au front. Les mauvaises nouvelles, en rapport avec les

hostilités, touchèrent tout le monde, y compris la famille Romanowsky : mort de proches, d'amis, blessures graves. Mais leur niveau de vie restait inchangé. En été 1915, IPR commandait déjà un régiment. La ligne de front se trouvait en Russie et les tranchées où se trouvait son régiment étaient dans les marais de Pinsk. Il put, pendant un temps assez long, commander un régiment et, par deux fois, refusa son propre déplacement et resta au front. En automne 1916, cependant, il dut abandonner son régiment parce qu'il fut nommé Chef d'État Major de la 10^e armée. (Est-ce à ce moment qu'il fut nommé général par le Tsar ?) et occupa un poste au Quartier Général. Il y travailla en étroite collaboration avec un de ses amis proches, Youri Plioutchchevsky-Pliouc. Le Q.G se trouvait à Mohilev et Hélène Romanowsky s'y rendit un certain temps. L'échange épistolaire se poursuit jusque 1920. Les lettres de la famille, jusque 1924, décrivent le début de la période communiste.

MLPA 00003 - journal

[Sans titre] [Cahier de campagne 1914-1918] / Roche, Louis. - don de la petite-fille de l'auteur, Maddy Roche, 1914-1918. - 204 p. - 4 photos dont 3 originales - 22 cm - La petite-fille de l'auteur a déposé, en annexe, deux pages de souvenirs consacrés à son grand-père.

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Gendarme à cheval - Police des champs de bataille - Recherche des déserteurs à Paris

Versé dans un groupe de trois escadrons forts chacun de « 85 sabres », Louis Roche commande un peloton du 2º escadron. Le groupe effectue des patrouilles de reconnaissance entre Dendre et Escaut. Il est fréquemment en contact avec les uhlans. A partir du 22 octobre, il assure la police des champs de bataille et réquisitionne vivres et matériel. Déçu de ne pas avoir obtenu l'avancement pour lequel il avait été proposé à deux reprises, il obtient sa mutation à Paris, en avril 1916, avec mission de rechercher les déserteurs. Le 7 mai 1917, il est muté à Calais, avec fonction de directeur de prison. De retour à Paris en novembre 1917, il y reste jusqu'à la fin de la guerre. Louis Roche relate avec minutie les mouvements des armées, les dates et les lieux de combat. Certaines notes s'apparentent à un journal intime. Plus de la moitié du carnet a été rédigée en 1916, à Paris. Les combats de Verdun lui font croire la victoire proche. Son enthousiasme retombe avec la perspective de subir un hiver de guerre supplémentaire et le nombre de pages écrites s'en ressent. Les notations sociologiques sont fréquentes, il observe l'irruption des femmes dans les métiers traditionnellement masculins: facteur, conducteur de véhicules. Le carnet s'interrompt après le 29 septembre, avec l'annonce de blessures reçues par son neveu.

Vingt-deux ans plus tard, il reprend son carnet avec le titre « 1940 » pour relater la défaite de la Belgique et de la France. Il continue par un mémorandum sur la reddition de l'Armée belge le 2 mai 1940. Il y prend la défense du Roi contre ceux qui le blâment.

MLPA 00315/0003 - manuscrit

Journal de classe de rhétorique / Joseph Pypaert, 1918. – 10 p.; 30 cm; - Transcription du Journal avec un dessin de l'auteur

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Mouscron - Évacuation 1918

Journal d'un jeune élève de rhétorique au collège Saint-Joseph de Mouscron. Il note du premier octobre 1918 au 2 novembre 1918 son évacuation avec les hommes de Mouscron. Il note son odyssée dans son journal de classe de rhétorique. Cf. les récits des 11 tondus dont parle Julia Liétaert (1895-1970) dans sa Lettre et Jean Liétaert dans son Journal. Récit d'exode lorsque les Allemands à la fin de la guerre emmenèrent avec eux, lors de leur replis vers l'Allemagne, tous les hommes âgés de 17 à 50 ans afin qu'ils n'aillent pas grossir les rangs alliés.

MLPA 00305 - manuscrit

L'agenda détourné / Mme Veuve Paulissen, 1965. - Agenda 1959, 1 photo, 15 cm x 10 cm Français (version originale)

Autobiographie - Vieillesse - Veuvage - Première Guerre mondiale

Dans un agenda inutilisé, Mme Paulissen, veuve depuis peu, habitant à Lixhe, près de Visé, inscrit principalement ses dépenses mais aussi des notations sur son état de santé, les visites qu'elle reçoit, les ventes d'œufs à ses voisins, les fleurs déposées sur la tombe de son mari, ancien combattant de la Grande Guerre. Ses moments d'épanchement permettent de retracer sa vie solitaire de veuve. En juillet, après consignation de visites médicales et des remarques sur l'aide-ménagère que sa santé requiert, la tenue du carnet s'interrompt brutalement.

MLPA 00316 - manuscrit

Carnet de campagne du commencement de la guerre, le 3 août 1914 au... / Joseph Charles Pampfer, 1914-1919. - reproduction numérique d'un carnet manuscrit de 15 cm et divers documents insérés: carte de batailles, de positions, récits et comptes. + photos. - Copie du document original en cours de numérisation par les AML

Français (version originale)

Autobiographie

Le carnet de campagne de Joseph Charles Pampfer (1890-1974) est un « Journal de guerre » consigné dans un petit carnet à la couverture noire. De nombreuses notes annexes sont glissées entre les pages. Certaines pages sont illustrées de dessins. Il était Sergent-Fourrier à la 8° compagnie du 12° régiment de ligne. Sa carte militaire fait état de plusieurs médailles dont le Croix de guerre et la médaille de l'Yser.

MLPA 00289/0002 - manuscrit

Histoire insolite de Belgique / Michel Le Haen, 2005. – 50 p. - sans illus. - 29 cm. - Traitement de texte

Français (version originale)

Autobiographie - Histoire de Belgique par thèmes

L'auteur avertit qu'il ne s'agit pas d'un travail d'érudition mais d'une Histoire intuitive, d'où l'adjectif « insolite ». Une suite de tableaux, où l'autobiographie transparaît souvent, proposent des rendez-vous avec différents thèmes historiques comme l'invasion en 1914, la bataille de Waterloo, la Belgique depuis 1945.

MLPA 00293 - manuscrit

Mémoire de Madame Joseph Cels née Marthe Bleyenheuft écrit à l'âge de 94 ans à la demande de son petitfils / Marthe Bleyenheuft, épse Joseph Cels, 1967. – 29 f. de 2 p.; 7 ill.; 20 cm

Français (version originale)

Autobiographie - Souvenirs familiaux - famille bourgeoise fin XIX^e siècle.

Ces mémoires, écrits par Mme Cels en 1967, relatent la vie d'une famille catholique, chez son père, tanneur, d'abord, ensuite comme femme mariée. La vie sociale, avec les visites, les promenades au Bois de la Cambre, la vue des souverains à l'hippodrome de Boitsfort, mais aussi la vie familiale avec la direction de la maison, les enfants, les mariages, les maladies, les décès forment l'essentiel des notations. La religion est présente, l'école catholique est aidée financièrement. La Grande Guerre est évoquée et la situation des différents membres de la famille est précisée. Avec ces mémoires rédigés à la fin d'une longue vie (1873-1968), Mme Cels nous livre un portrait apaisé d'une famille bourgeoise de la Belle Époque.

MLPA 00239 - divers

Registre des procès-verbaux de la Ligue pour la défense des intérêts belges (1919) / Fernand Mallieux -[s. l.]: [s. n.], 1919. - 27, [n. p.], (registre cartonné et toilé); 34 cm

Français (version originale)

Rapport d'activité - Collaboration - Première Guerre mondiale / Condamnés politiques

Association fondée le 17 février 1919 à Liège ayant pour but d'aider les pouvoirs publics dans la recherche de qui a travaillé directement ou indirectement pour les Allemands ou leurs alliés ou contre les nôtres et de donner le plus d'aide possible dans la répression. La nouvelle société est patronnée par l'Association des Condamnés politiques.

MLPA 00227/0001 - correspondance

Lettres écrites de la prison Saint-Léonard / Fernand Mallieux - [s. l.]: [s. n.], 1917/10/28-1918/01/15. - 12 feuillets recto/verso; 30 cm + 14 p. dact. (Transcription des lettres)

Français (version originale)

Correspondance - Première Guerre mondiale - Prisonniers de guerre / Barreau / Liège: 1905-1918

Lettres écrites à son épouse Jeanne Renkin et à ses deux fils André et René lors de son incarcération à la prison Saint Léonard par les Allemands pour avoir aidé un prisonnier russe à s'évader. Les lettres manuscrites ont été transcrites par son fils René et sa belle-fille Germaine Slacmeulder.

MLPA 00227/0002 - manuscrit

Souvenirs de prison 1917-1918 / Nicole Langelier, pseudonyme de Fernand Mallieux - [s. l.] : [s. n.], 1918/08-1921/10. – 29 feuillets manuscrits recto; 30 cm + 49 feuillets dact. recto/verso et épilogue. - Manuscrit autographe - corrections de l'auteur - version dactylographiée avec annotations de l'auteur

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Prisonniers de guerre / Barreau / Liège : 1905-1918

Fernand Mallieux a décidé d'écrire le récit de son incarcération à partir de sa correspondance (cf. MLPA 00227/0001). Il prend le pseudonyme de Nicole Langelier, utilisé ailleurs pour signer ses articles, car « lorsqu'il entreprit de rédiger ses souvenirs, l'auteur

éprouva une répugnance insurmontable à parler de lui à la première personne, et même à se désigner par son nom ». Le pacte autobiographique est cependant réaffirmé: « Le pseudonyme de Nicole Langelier mis à part, tout est vrai dans le récit, du moins, tout y est-il sincère et ce n'est point pour conter son aventure, banale en temps de guerre, que l'auteur a écrit mais pour dire les leçons de civisme que les détenus politiques enseignaient. La Patrie était vivante entre les murs de la geôle ». Il est emprisonné pour avoir hébergé un prisonnier de guerre russe, transféré en Belgique et qui s'est évadé. Il lui a procuré de faux papiers et l'a mis en rapport avec un passeur devant lui faire franchir la frontière hollandaise. (Cette ligne de fils électrifiés tendue par les Allemands le long de la frontière belge et notée par l'historien Alexis Vanneste comme « le premier rideau de fer ».)

MLPA 00241/0002 - manuscrit

Conférences signées Fernand Mallieux / Fernand Mallieux, 1910-1934. - Environ 50 p. (coupures de presse et manuscrits dactylographiés) ; 34 cm

Français (version originale)

Enseignement - Réflexions - Droit - Libre examen - Philosophie - Politique - Syndicalisme

« Le monument aux fusillés de la Chartreuse » in « Le Bulletin officiel de la Fédération nationale des Prisonniers politiques de la Guerre » (mars 1932). + Articles pour le journal, «L'Amicale» reprenant les conférences données par Fernand Mallieux à l'Université populaire. (Syllabus des conférences faites à l'U.P.A). + Conférences du jeudi en 1916 à Seraing. + Causerie sur le droit Féminin. + Discours et allocutions à l'Université de Liège. + Conférences philosophiques : XVIII e siècle.

MLPA 00240/0001 - correspondance

Comité de défense des Belges devant les tribunaux allemands 1914-1918 / Fernand Mallieux, Paul Philippart, Léonce Waha, Lüttich Deutsche Kommandantur, 1914-1918. – 7 lettres; 17 cm

Correspondance - Avocat - Prisonniers de guerre

Constitution d'un Comité de défense gratuite des Belges devant les juridictions allemandes.

MLPA 00240/0002 - correspondance

Université Populaire de l'Amicale des anciens élèves de l'école moyenne et censure allemande (1916-1918) / Fernand Mallieux, Kaiserlichen Kommandantur Militar-Polizeimeiser, 1916-1918. – 5 lettres; 28 cm

Allemand (version originale) - Français (version originale)

Correspondance - Censure - Liberté d'expression

Réflexion sur l'attitude à avoir face à la censure allemande en ce qui concerne le cycle de conférences à donner à l'Université populaire.

MLPA 00315 - manuscrit

Lettre de Julia à sa tante religieuse aux Indes / Julia Liétart, 1918-1919 – 28 feuillets recto verso d'un cahier d'écolier de 21 cm. - Cahier original

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Mouscron - Catholicisme

Une lettre de Julia Liétaert (1895-1970), âgée de 23 ans, en 1918, à sa tante religieuse aux Indes, à Karachi, dans le siècle, née Aline Liétaert, en religion, sœur Paul-de-la-Croix du Très-Saint-Rédempteur (1869-1956). La lettre relate par le menu les événements de la ville et de la famille Liétaert à partir du 30 septembre 1918 jusqu'au 26 octobre suivant, pour se poursuivre à partir du dimanche 3 novembre 1918 sous forme d'éphémérides jusqu'à la date finale indiquée dans la lettre : janvier 1919.

MLPA 00315/0002 - manuscrit

Journal de Jean Liétaert / Jean Liétaert, 1918. – 16 p.; 30 cm; - Transcription de Geneviève Liétaert, fille de Jean, ajouté aux archives familiales par Guylaine et André Liétaert.

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Mouscron - Catholicisme

Journal d'un des 11 tondus dont parle Julia Liétaert (1895-1970) dans sa lettre à sa tante religieuse aux Indes. Récit d'exode lorsque les Allemands à la fin de la guerre emmenèrent avec eux, lors de leur replis vers l'Allemagne, tous les hommes âgés de 17 à 50 ans afin qu'ils n'aillent pas grossir les rangs alliés.

MLPA 00315/0001 - manuscrit

Lettre de Julia à sa tante religieuse aux Indes / Julia Liétaert; reproduction(s) par Jules Debaes, 1918-1919. – 22 p.; 30 cm; - Transcription par Jules Debaes

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Mouscron - Catholicisme

Une lettre de Julia Liétaert (1895-1970), âgée de 23 ans, en 1918, à sa tante religieuse aux Indes, à Karachi, dans le siècle, née Aline Liétaert, en religion, sœur Paul de la Croix du Très Saint Rédempteur (1869-1956). La lettre relate par le menu les événements de la ville et de la famille Liétaert à partir du 30 septembre 1918 jusqu'au 26 octobre suivant, pour se poursuivre à partir du dimanche 3 novembre 1918 sous forme d'éphémérides jusqu'à la date finale indiquée dans la lettre: janvier 1919.

MLPA 00172 - document relié

L'épopée des autos-canons (1915-1918), le tour du monde de mon aïeul / Harald Hubin. – Uccle : Notre-Dame des Champs, 2001. – 48 p.: ill.; 24 cm

Français (version originale)

Étude-recherche - Autos-canons-mitrailleuses belges en Russie / Front de Galicie 1916-1917 / Révolution russe

Récit de la naissance de la brigade, son envoi en Russie, la guerre sur le front russe, la Révolution russe, le retour en Belgique par l'Asie et l'Amérique, sa dissolution.

MLPA 00244 - manuscrit

Aux jours de peines... / José Gers [pseudonyme de Joseph Segers] - [s. l.] : [s. n.], 1918. – 10 p.; 30 cm + 1 poème et une photo

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale / Dixmude : le boyau de la mort / Nieuport / Ypres

Récit écrit lors de l'anniversaire du 11 novembre (année non précisée) de la dernière bataille du 28 septembre 1918 (de 2h30 du matin à 5h30 du matin) à Pilcken près d'Ypres. Évocation et hommages aux soldats. Description de scènes de combats et de mort. Ensuite description de la marche vers Roulers et le canal de Terneuzen jusqu'à l'Escaut et le « cessez le feu » du 11 novembre 1918. Description difficilement communicable de la nostalgie qui étreint les anciens combattants et de leur inaptitude au bonheur le jour du retour à la paix et au monde « civil ». Louange de la fraternité des camarades de combat.

MLPA 00283/0001 - brochure/document diffusé

Le Diable Noir, Fraternelle royale des Carabiniers Cyclistes Diables Noirs / édité par Fraternelle Royale des Diables Noirs (ASBL). - Leuze (Eghezée): Lambotte Thierry, 2009. - (n°34). - 19 p.: ills; 30 cm

Français (version originale)

Souvenirs et témoignages - Première Guerre mondiale - Les Diables Noirs - Carabiniers cyclistes - Louis Jacmain

Louis Jacmain, volontaire de guerre, a été le président de la Fraternelle des Diables Noirs 1914-1918 de 1918 à 1978, date de son décès. En page 9 de la brochure + photo

MLPA 00283 - livre

Les Diables Noirs, Histoire des Carabiniers Cyclistes / édité par Fraternelle des Diables Noirs 1914-1918; Louis Jacmain. – Bruxelles : J. & A. Janssens, 1953. - (n° 435/1000). – 70 p. : 50; 30 cm. -Copie de l'exemplaire 435 dédicacé par l'auteur à Monsieur Jacques Bredael

Français (version originale)

Histoire - Première Guerre mondiale - Les Diables Noirs - Carabiniers cyclistes

Louis Jacmain, volontaire de guerre, a été le président de la Fraternelle des Diables Noirs 1914-1918 de 1918 à 1978, date de son décès. L'auteur rédige l'histoire des Diables Noirs afin de sauver ce patrimoine historique et il le fait en affirmant n'avoir fait aucune entorse à la vérité historique. Le récit se termine le 16 octobre 1914 au moment où « l'immortelle bataille de l'Yser va commencer ».

MLPA 00218 - manuscrit

Les souvenirs de Suzanne ou la rencontre de deux centenaires / Suzanne Dulait, 2012. - 2 p.; 30 cmMan. dact.

Français (version originale)

Autobiographie / Entretien / Souvenirs et Témoignages - Première Guerre mondiale / Enfance

Suzanne Dulait, née en 1912, interviewée par José Dosogne raconte ses souvenirs d'enfant durant la guerre 1914-1918, à Bruxelles.

MLPA 00266 - manuscrit

L'action des chars d'assaut. Un brigadier fait 700 prisonniers / d'Entraygues (Lieutenant), 1918. -3 p. manuscrites ; une blanche. - texte écrit le 1^{er} août 1918

Français (version originale)

Souvenirs et Témoignages - Première Guerre mondiale / France - Pierre Cellier / Forêt de Villers-Cotterêts

On ne connaît pas la destination exacte du texte ; (une lettre ?).

Ce récit, relatif à la guerre 14-18, décrit des combats violents menés par l'a.s.¹⁰ le 18 juillet 1918, pendant la seconde bataille de la Marne (du 27 mai au 6 août). Son auteur, le lieutenant d'Entraygues est le pseudonyme du correspondant de guerre à l'état-major Fernand Mommeja (1875-1933). Les combats dont il est question ont eu lieu aux environs de la forêt de Villers-Cotterêts, dans l'Aisne, à 80 km au N.E. de Paris, un département français qui jouxte la frontière belge. Ils mettent en scène une série de lieux et de protagonistes. Parmi ces derniers : le brigadier Pierre Cellier qui, aidé d'une quinzaine de soldats américains, a réussi l'exploit de faire prisonniers 700 soldats, 1 colonel et 14 officiers allemands, réquisitionnant en même temps deux pièces d'artillerie. Cellier recevra la Légion d'honneur pour cet acte héroïque.

MLPA 00264 - correspondance

Correspondance d'Éva Delahaut et Thomas Waucomont à Albert Delahaut (1907-1930) / Nicole Leclercq, 1907-1930. – 98 p.: quelques ill.; 30 cm

Français (version originale)

Correspondance - Première Guerre mondiale / Camp de Soltau / Théâtre

La correspondance est adressée par Éva Delahaut et son mari Thomas Waucomont au fils d'Éva, Albert Delahaut, emprisonné en Allemagne durant toute la durée de la guerre. Seuls quelques documents d'Albert ont été conservés. Cette correspondance, même si les lettres d'Albert ont disparu, rédigée entre 1907 et 1930, permet de se rendre compte de la vie dans les camps, à Munsterlager, à Soltau et puis à Göttingen et donne une vision de l'importance du théâtre pour les prisonniers. Albert Delahaut était un des organisateurs de cette activité et l'un des acteurs principaux, il jouait les rôles féminins. (cf. Nicole Leclercq (2008), « La culture dans les camps de prisonniers en Allemagne 1914-1918 », In: « Mémoires et antimémoires littéraires au XX siècle : La Première Guerre mondiale », Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008, p. 219-272)

MLPA 00264/0001 - manuscrit

Réminiscences / Francine Delahaut, 2001. – 130 p.: quelques ill.; 30 cm - Francine Delahaut, épouse Jean Leclercq. Cf. Les archives familiales de Nicole Leclercq, fille de Jean Leclercq et de Francine Delahaut.

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale / Camp de Soltau / Théâtre - Autobiographie -Guerre mondiale (1939-1945) / Exode de mai 1940

L'auteur de « Réminiscences » Francine Delahaut est l'épouse de Jean Leclercq, l'auteur de « Mes cailloux blancs». Les deux autobiographies, rédigées l'une comme l'autre par leurs auteurs à un âge avancé, se complètent très bien. Jean et Francine se sont en effet connus très jeunes, ils ont vécu dans le même quartier et participé souvent aux mêmes événements. Plus complexe est la relation qui apparaît entre « Réminiscences » et la correspondance adressée par Éva et Thomas au fils d'Éva, Albert Delahaut, le père de Francine. Dans la première partie de son récit, « Réminiscences », Francine consacre de nombreuses pages à l'enfance et à l'adolescence de son père telles que celui-ci les a vécues ou telles qu'elle-même les a perçues à travers son récit. Il s'agit donc à la fois de souvenirs directs et indirects. La correspondance, rédigée entre 1907 et 1930, est, elle, un document brut, non retravaillé. Ce sont les mots même d'Éva et de Thomas, mots destinés au départ au seul Albert, dont nous prenons connaissance. Nul doute qu'ici la complémentarité entre les deux textes – les souvenirs et la correspondance –, se double d'inévitables divergences de regard. Cette possibilité qui nous est donnée d'explorer un même territoire familial sous plusieurs éclairages est hien évidemment une richesse. Francine Delahaut commence son récit en 1892, à la naissance de son père ; elle l'interrompt brutalement en mai 1940 alors qu'elle a vingt et un ans. Comme son mari, qui ne relatait dans « Mes cailloux blancs » que les vingt-deux premières années de sa vie.

MLPA 00295 - livre

Les survivants du boyau de la mort, Lettres de deux jeunes Wallons en 14-18 / Marcel Bolle De Bal. – Bruxelles: Safran, 2003. – 189 p.: n/b; 22 cm. - ISBN 2-9600371-0-3. - dédicace de l'auteur à

A.S. Artillerie spéciale.

l'APA

Français (version originale)

Autobiographie - Première Guerre mondiale - Paul Heuson - Jean Bolle / Tranchées -Problèmes linguistiques - Archives familiales

Marcel Bolle De Bal édite de larges extraits de la correspondance familiale qui contient les lettres de son père Jean Bolle et celles de son ami Paul Heuson, écrites durant la Première Guerre mondiale. Engagés comme volontaires, les deux jeunes gens s'écrivent à partir du 21 mai 1916, date de la blessure de Paul. Les lettres renseignent sur la vie quotidienne dans les tranchées et sur la genèse des problèmes linguistiques entre les flamands et les wallons.

MLPA 00287 CR - correspondance

Correspondance entre Adrien Blomme et Lucienne Boels / Adrien Blomme, Lucienne Boels, 1914-1915. – 134 p. A4; transcription dactylographiée d'environ 200 originaux; - Communication réservée. Copies interdites. Consultation interdite sans autorisation.

Français (version originale)

Correspondance - Première Guerre mondiale - Garde civique - Panorama de la bataille de l'Yser - Alfred Bastien

Les époux sont déchirés par la séparation volontaire : Adrien s'est engagé dans la Garde Civique en août 1914 puis, rejoint, en Angleterre, l'équipe d'Alfred Bastien pour la réalisation du Panorama de la bataille de l'Yser. Les lettres échangées au jour le jour évoquent, à travers les douleurs de la guerre, les liens solides du couple qui a déjà quatre enfants et pense à la construction de l'avenir malgré tout. Adrien, architecte, écrit de Hollande et d'Angleterre où il travaille et étudie tout en fréquentant le milieu des artistes et en mettant en place un secours aux soldats. Il ira à Calais, à la demande de sa femme, pour recueillir des informations sur la mort de son jeune beau-frère tombé à la bataille de l'Yser. Lucienne, prisonnière de l'occupation allemande, donne des nouvelles, en mère de famille dévouée, des enfants et des parents. Elle accompagne les apprentissages scolaires de l'aîné, puis du second, qui suivent l'enseignement Decroly. Elle s'occupe, avec sa mère, d'une œuvre de secours populaire. Les deux correspondants aspirent aux retrouvailles – ils réussiront à se rejoindre une seule fois, après beaucoup de difficultés, en Hollande et en Angleterre. Adrien abandonnera le projet du Panorama car les financements ne se font pas. La correspondance s'arrête le 19 août. On peut en déduire qu'il est rentré à Bruxelles fin 1915.

MLPA 00127 - manuscrit

Pour Andrée / 12/5/1894-15/6/1985, Anne-Marie Barella, 1975. - Deux schémas généalogiques

Français (version originale)

Autobiographie - Autobiographie - Récit d'enfance et de jeunesse

Une enfance à Malines, puis entrée au Conservatoire de Bruxelles. Premier amour. Le jeune homme est mobilisé et tombe dans les premiers combats de la Grande Guerre.

Les lettres d'Oscar et de Ludivine

Stal, Ludivine et Stal, Oscar, Les lettres trouvées d'Oscar et de Ludivine, 1916-1917 [MLPA 00297]

Présentation

Une copie numérisée de la petite correspondance d'Oscar et de Ludivine Stal a été donnée au fonds de l'APA-AML par Antonio Fiordaliso. Le déposant ne possède aucune information contextuelle sur le document.

Écho de lecture

Contrairement à l'habitude, La correspondance d'Oscar et de Ludivine n'est pas parvenue à l'APA grâce aux héritiers des correspondants. Ce sont des étrangers à la famille, les nouveaux occupants de la maison située au numéro 6 de la rue de Saintes à Quenast, qui ont trouvé la mince liasse de courrier dans un grenier, lors de travaux de rénovation. Et ce sont les enveloppes, avec leurs timbres du Deutsches Reich oblitérés à Soltau en 1916 et à Münster en 1917, avec leurs cachets des camps de prisonniers de guerre, qui ont sauvé ces écrits personnels de la destruction à cause de leur possible valeur pour les philatélistes.

Ces lettres sauvées - puisqu'il y a bien eu au départ un souci de les garder - puis perdues, retrouvées et conservées à nouveau par un collectionneur, sont finalement versées au patrimoine autobiographique. Quand y a-t-il eu rupture dans la transmission et pourquoi? Peut-on lire entre les lignes quelle était l'intention de celui, ou de celle, qui aura décidé de faire de ce modeste courrier une ébauche d'archive familiale?

L'élément déclencheur de la correspondance, c'est la séparation involontaire des époux à cause de la guerre. Dans la lettre du 15 novembre 1916, Oscar Stal écrit à sa femme, Ludivine, et à sa fille, Marie, qu'il est emprisonné à Soltau II avec son frère, Désiré. La première lettre conservée de Ludivine date du 2 mars 1917. Les lettres des deux époux, Oscar et Ludivine, expriment surtout le désarroi des difficultés de communiquer, d'envoyer et de recevoir des colis de vivres pour les prisonniers dans les camps. Les lettres de prison forment le noyau de l'archive et sont suivies de cartes et de lettres des années de l'après-guerre. Il semble que ce soit la fille, Marie, qui ait gardé cette petite liasse de correspondance, car si elle n'était pas le destinataire principal des lettres venues des camps, elle devient celle des cartes postales de l'après-guerre. Le 6, rue de Saintes, à Quenast, reste l'adresse du courrier jusqu'en 1939 (dernière enveloppe vide), et de la maison familiale, peut-on supposer, si c'est bien Marie qui est devenue Madame Joseph Puttart. Ensuite, à la mort ou au déménagement de Marie, les lettres sont donc restées sans personne pour les transmettre.

Oscar et Ludivine semblent être de condition modeste – ce qui rend le document rare –, issus d'un milieu qui n'a pas l'habitude de l'écriture ni de la conservation des écrits. Le vouvoiement utilisé entre les époux, comme cela se pratiquait encore dans les familles ouvrières jusque dans les années 1960 dans le Hainaut, est un indice pour les situer socialement. Le lecteur peut se faire également une représentation du niveau de vie de la famille Stal grâce à une lettre de l'institutrice. Le 12 août 1919, elle écrit à Rachel et à Berthe Stal, ses anciennes élèves et les cousines de Marie, pour leur signaler une place de bonne à Écaussines – les deux jeunes filles sont en effet orphelines et, à ce moment, hébergées chez Oscar et Ludivine. L'appartenance à la classe ouvrière de la famille Stal rend l'entreprise de Marie exceptionnelle. Elle aura accordé de l'importance à ces écrits parce qu'ils commémoraient le souvenir de ce qui fut un traumatisme familial et un chagrin de l'enfance. On devine la force du lien affectif qui unissait le père et la fille lorsqu'Oscar laisse transparaître son amour pour son enfant dans des formules très sobres mais pleines de

connivence. « N'oubliez pas non plus le petit marquis. Savez-vous ma petite fille. » (Lettre de Soltau du 7/2/1917)

En mars 1917, Oscar écrit du camp de Münster où il a été déplacé. Son frère est rentré en Belgique, le 24 février 1917. Pour Oscar, il n'y a aucune indication. On sait cependant qu'il est revenu de sa détention car une enveloppe lui est adressée oblitérée avec un cachet du 2/7/1922.

Les lettres d'Oscar comme celles d'Adrien Blomme révèlent une double réalité de savoirs sur le fonctionnement du monde inconnu dans lequel l'individu est jeté par la survenue de la guerre. Par deux fois, il signale la coexistence de ce double savoir.

Celui qui fait référence à la subsistance d'un droit légitime, à l'autorisation de recevoir des colis et aux instances garantissant ce droit : « Ce matin nous avons reçu l'ordre de recevoir un paquet. Dans ce paquet vous pouvez mettre du chocolat et des conserves, mes sabots, un peu de tabac. En même temps, en parlant au comité de la commune, elle pourra se charger d'envoyer par la Hollande¹¹ un petit paquet »¹².

Celui qui est colporté par la rumeur en territoire occupé : « tout le monde de Quenast et de Rebecq reçoivent des paquets et colis. Ne m'oubliez donc pas. Informer vous pour les mettre et pour qu'ils parviennent le plus tôt possible car le petit colis de tabac que vous avez placer à Braine-le-Comte je ne l'ai pas encore reçu. Ne m'oublier donc pas n'écouter pas les raisonnements des gens¹³, placer dans les paquets et colis ce que vous pensez car on reçoit des haricots, du pain Grother, des [illisible], de la viande, du lard fumé beaucoup même des conserves, car du chocolat s'est bon mais je crois que sa coute excessivement cher. Cher Ludivine ne m'oublier donc pas car mon argent que vous m'avez donner va être partit »¹⁴.

Les lettres d'Oscar et de Ludivine émeuvent par ce qu'elles racontent de la souffrance de la guerre mais aussi par l'invention des mots pour la dire. Tous deux inaccoutumés de l'écrit, ils vont puiser des modèles dans les registres de discours qu'ils connaissent.

La lettre de Ludivine du 2 mars 1917 énumère tout ce qu'elle a envoyé depuis début janvier à son mari: paquets, petits et gros colis, mandats qui, malheureusement, ne sont pas encore arrivés. Écrite dans un seul souffle, sans ponctuation, la lettre est comme une course contre les adversités qui se donnent le mot pour rendre très difficile la communication entre les époux. Il y a non seulement les retards de la poste et les arrêts d'acheminement – la lettre du 2 mars répond à celle d'Oscar du 7 février, si la poste de Hal fonctionne, celle de Braine-le-Comte renvoie le courrier à l'expéditeur – mais il y a aussi les malentendus que ces dysfonctionnements occasionnent – le changement d'adresse qui annonce le déplacement d'Oscar de Soltau à Münster arrive trop tard et il faut réexpédier ce qui s'est fourvoyé. Véritable registre des colis, la lettre de Ludivine tient du carnet de compte. Elle note scrupuleusement et méthodiquement les dates des envois, des colis et des mandats, de 50 ou de 25 francs, les contenus et le poids des colis, les gares postales où elle les dépose.

Les lettres d'Oscar reprennent les formules d'ouverture classiques sur la santé et les salutations aux connaissances, puis se mettent à ressembler à des prières, à des invocations lorsqu'il énumère les personnes pour qui il prie et les humbles demandes à sa femme concernant les colis de nourriture qui sont ponctuées des « Ne m'oubliez pas ». Malgré qu'il ne se plaigne jamais de la faim – effet de la censure ou de la retenue pour ne pas inquiéter son épouse –, la nourriture est au

¹¹ En Belgique, pendant l'occupation allemande, le seul pouvoir indépendant qui subsiste est au niveau communal.

¹² Lettre d'Oscar, de Soltau, 15/11/1916.

¹³ C'est moi qui souligne.

¹⁴ Les lettres sont transcrites avec leurs erreurs orthographiques. Lettre d'Oscar, de Soltau, 7/2/17

centre de son imaginaire. Il rêve au bon café et au morceau de pain que Ludivine lui a préparés au moment du départ et il conseille vigoureusement, à la venue du bon temps, de planter beaucoup de pommes de terre.

Des deux côtés donc de ce petit roman épistolaire, des énumérations, celles du registre de compte ou celles des litanies à la Sainte Vierge, pour combler les manques de l'absence. La guerre fait souffrir les corps du froid, de la faim, de la maladie ; elle nie les couples et livre les enfants à l'angoisse.

Francine Meurice

Les lettres d'Adrien et de Lucienne

Blomme, Adrien et Boels, Lucienne, Correspondance entre Adrien Blomme et Lucienne Boels, 1914-1915, transcription dactylographiée d'environ 200 originaux, [MLPA 00287 CR] (CR: En communication réservée. Copies interdites. Consultation interdite sans l'autorisation de Françoise Blomme)

Présentation

Cette correspondance de l'architecte Adrien Blomme a été transcrite par Françoise Blomme 15, sa petite-fille. Françoise et sa sœur, Claudine, ont fait don de cette transcription à l'APA-AML.

Adrien Blomme s'était engagé à 36 ans comme volontaire, dans la garde civique, armée de couverture, aux alentours du 20 août 1914 lorsque les Allemands étaient aux portes de Bruxelles. Son adresse, qu'il donne dans sa première lettre, était : division d'artillerie de Bruxelles, 1ère batterie, 1er peloton, à Alost. La correspondance échangée entre les époux Adrien Blomme et Lucienne Boels-Blomme grâce à l'intermédiaire de messagers contient quelque deux cents lettres. Les 33 premières lettres de Lucienne ont été perdues dans les pérégrinations d'Adrien. Celles d'Adrien sont envoyées d'Alost, de Saint-Nicolas, d'Anvers, de Wetteren, d'Ecloo, de Bruges, d'Heusden, et par la suite, de Hollande et de Londres. Adrien a quitté la Belgique pour l'Angleterre à la demande de son ami, le peintre Alfred Bastien, à qui le Roi Albert Ier avait commandé un Panoramique de la bataille de l'Yser¹⁶. Pour réaliser cette œuvre de propagande nationale qui serait itinérante et devrait aller jusqu'au Canada, Bastien s'était entouré d'une petite équipe d'artistes dont Wagemans. Blomme serait chargé de construire le pavillon démontable pour l'exposition de cette toile monumentale, – il n'y fait jamais explicitement allusion dans ses lettres, c'est Françoise Blomme, qui comme architecte, a déduit que la conception de ce pavillon lui avait été confiée. Adrien Blomme reste donc longtemps à Londres (suivant les lettres, de minovembre 1914 à fin juillet 1915) pour ce projet qui n'a jamais abouti. Il est retenu par le civisme et le patriotisme de cette entreprise et souffre de l'éloignement des siens. La toile, actuellement à restaurer, est conservée au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire à Bruxelles dont elle est la propriété¹⁷.

¹⁵ Françoise Blomme, architecte également, a le souci d'assurer la transmission des archives familiales. Elle est notamment l'auteur d'un ouvrage consacré à son grand-père : À la recherche d'Adrien Blomme (1878-1940), Sa vie, son œuvre racontées par Françoise Blomme, Bruxelles, Éditions du Centre international pour la ville, l'architecture et le paysage

¹⁶ Bastien, Blomme et leurs associés sont passés clandestinement en novembre 1914 par la Hollande, pays neutre, pour se rendre à Londres. Françoise Blomme précise que c'est alors qu'il se trouvait déjà à Londres que Bastien vient à La Panne où le Souverain se trouve, pour recevoir la commande du Panoramique. N.B. On retrouve l'équipe Alfred Bastien, Huygens, Wagemans, Berchmans, Paulus, Blomme, dans la Section artistique de l'armée belge en campagne, fondée le 23 juin 1916 (in Bastien, Journal Intime d'Albert 1er à Baudouin 1er, Présenté par Thierry Grobois, éd. Racine, novembre 2005, p. 12).

¹⁷ Cf. Natasja Peeters et Sandrine Smets, « La guerre vue à 360°: Le Panorama de la Bataille de l'Yser d'Alfred Bastin au Musée royal de l'Armée et d'Histoire militaire à Bruxelles » et Sandrine Smets, « Créer sous le feu. Origines et organisation de la section artistique de l'armée belge » in Bulletin du Musée royal de l'Armée n° 3, 2013.

Dans leurs échanges épistolaires, les époux sont déchirés par la séparation volontaire. Les lettres échangées au jour le jour évoquent, à travers les douleurs de la guerre, les liens solides du couple qui a déjà 4 enfants et pense à la construction de l'avenir malgré tout. Quand Adrien écrit de Hollande et d'Angleterre il indique qu'il travaille et étudie l'architecture tout en fréquentant le milieu des artistes et en mettant en place un secours aux soldats. Il ira à Calais, à la demande de sa femme, pour recueillir des informations sur la mort de son jeune beau-frère tombé à la bataille de l'Yser. Lucienne, prisonnière de l'occupation allemande, donne des nouvelles, en mère de famille dévouée, des enfants et des parents. Elle accompagne les apprentissages scolaires de l'aîné, puis du second, qui suivent l'enseignement Decroly. Elle s'occupe, avec sa mère, d'une œuvre de secours populaire. Les deux correspondants aspirent aux retrouvailles - ils réussiront à se rejoindre une seule fois, après beaucoup de difficultés, en Hollande et en Angleterre. Adrien abandonnera le projet du Panorama car les financements ne se font pas. La correspondance s'arrête le 19 août. On peut en déduire qu'Adrien est rentré à Bruxelles fin 1915.

Francine Meurice

Écho de lecture nº 1

Les lettres reproduites dans le tapuscrit sont classées chronologiquement et numérotées. La correspondance démarre le 20 août. Adrien est en campagne en Flandre. Il donne comme adresse 1^e batterie artillerie de la Garde Civique¹⁸. Pour le lecteur, il est intéressant de pouvoir comparer les circonstances de l'occupation allemande de 1940-45 à celles de 1914-18. La différence est de taille, la Hollande n'est pas sous le joug allemand et la navette entre Londres et Flessingue est assurée régulièrement, du moins jusqu'en août 1915, date de la dernière correspondance en notre possession. La déposante a dactylographié les lettres manuscrites en prenant soin d'utiliser des encres de couleurs différentes selon les scripteurs, bleue pour Adrien, noire pour Lucienne, rouge pour les enfants, Yvan, André, Marianne et Claude, et ainsi de suite. Le lecteur lui en est reconnaissant.

La première lettre à Lucienne porte le cachet de la poste d'Alost daté du 20 août 1914. Les Allemands (les Prussiens, comme on les appelait encore) seront à Bruxelles le 22. Les lettres sont confiées au début à des messagers ou des porteurs qui franchissent les lignes parfois en aller-retour. Mais, plus tard, elles passeront le plus souvent en toute légalité par une adresse à La Haye. De Bruxelles, c'est la poste allemande qui s'en charge. Dans les deux sens la censure agit. Vu l'abondance des échanges, la longueur des lettres sera peu à peu limitée et finalement réduite à des cartes postales. Chose plus étrange, le télégraphe fonctionne normalement ou à peu près.

Mais revenons-en au début des échanges entre les deux époux. Dans la lettre écrite le 24 août, dans le train entre Saint-Nicolas et Anvers, Adrien écrit : « On nous dit que les Allemands se conduisent bien à Bruxelles ». Le 29, dans un envoi contenant trois lettres à la fois, Adrien se demande si elles arriveront bien. Ce deviendra un leitmotiv jusqu'à l'arrivée le 31 août d'une première lettre pour laquelle il remercie sa chère petite femme. Le 2 septembre de Wetteren, il écrit : « Voilà déjà 15 jours sans que j'aie vu ton regard que j'aime tant, sans avoir pu embrasser longuement ton cou, tes joues et celles de nos chers marmots ». Il exprimera toujours son affection en termes aussi pudiques. Un « dimanche » sur papier à en-tête non daté (sans doute le 13 septembre) de l'Hôtel de la Poste à Gand, Adrien écrit : « Me voilà ici bien par hasard car je tire rarement la carotte »! On apprend cette fois qu'Adrien en a profité pour faire nettoyer le cœur de

¹⁸ La Garde Civique a été fondée par l'unification des gardes bourgeoises et organisée par les communes. Elle avait pour mission de maintenir l'obéissance aux lois, conserver ou rétablir l'ordre et la paix publique. Elle ne faisait pas partie de l'armée régulière et les Allemands ont traité les Gardes civiques en francs-tireurs. (D'après Wikipédia)

Jeannette, c'est-à-dire sa voiture. Curieux! Le 3 octobre, Adrien écrit que le siège d'Anvers se poursuit.

On ne sait pas quand ni comment il est passé en Hollande. Le 14 novembre, il annonce son départ d'Amsterdam pour Londres et donne une adresse où lui écrire dans la capitale britannique. Il y travaille, dit-il, au projet du Panorama avec un groupe d'artistes belges dont il cite le nom sans le prénom. Bien que plusieurs appartiennent à des générations connues d'artistes, on comprend en se basant sur les dates de naissance et de décès, qu'il s'agit de Pierre Paulus, Alfred Bastien, Maurice Wagemans et André Cluysenaar comme peintres, d'Arthur Puttemans comme sculpteur et du scripteur lui-même comme architecte. La correspondance ne nous apprendra jamais de quel panorama il s'agit. Serait-ce l'un de ceux de la bataille de l'Yser? Je n'en connais qu'un et c'est un tableau gigantesque d'Alfred Bastien: 120 mètres de long sur 14 de hauteur, auquel les autres artistes cités n'ont pas participé. De toute manière, le projet du groupe d'Adrien est une œuvre bien plus complexe pour laquelle les artistes de toutes disciplines chercheront longtemps un terrain à Londres.

Les correspondants se confient leurs états d'âme, leurs idées souvent sombres. Lucienne rend compte plusieurs fois par semaine des petits événements quotidiens, les enfants qui grandissent, leurs facéties, les chutes, les rhumes, les anniversaires, les problèmes d'argent, les rapports avec les clients de l'architecte, etc. Elle s'occupe aussi d'une œuvre charitable. Pour la famille, le ravitaillement ne semble pas causer de problème. Une fois, on apprend que quelques denrées manquent (8 janvier 1915), une autre que le pain gris est rationné. Il est vrai que les réalisations d'Adrien, 36 ans, ont mis la famille à l'abri du besoin. Lucienne pourra-t-elle aller passer quelques jours en Hollande avec son cher petit mari, voire s'installer à Londres avec ses enfants et deux bonnes? Adrien ne pourrait-il rentrer en Belgique, son travail l'oblige-t-il à rester à Londres? Continuelles questions, valse-hésitation qui rythme chaque lettre. Adrien écrit le 14 décembre 1914 : « Je sais que des dames belges partent encore tous les jours de Bruxelles, même sans passeport et sans difficulté » Certaines de ces dames seraient arrivées à Maëstricht en tram vicinal! Lucienne fera une tentative dans l'illégalité, sera arrêtée et incarcérée quelques jours. Mais tenace, elle finira par obtenir un passeport « aller-retour pour une durée de deux mois » et le 24 juin 1915, elle partira enfin pour La Haye où Adrien la rejoindra après dix mois de séparation. Leur séjour à La Haye et à Scheveningen se prolongera jusqu'au 31 juillet, puis le couple partira pour Londres. Bastien et Wagemans avaient trouvé chacun une compagne sur place. Avant l'expiration du passeport, Lucienne reviendra seule à Bruxelles, enceinte d'un cinquième enfant. Adrien a décidé de rester à Londres, toujours dans l'espoir de réaliser le projet de panorama que le groupe songe maintenant à installer au Canada, et dont une partie des revenus iraient à une œuvre en faveur des soldats.

Un autre sujet beaucoup plus dramatique occupera le courrier. Le jeune frère de Lucienne, Roger Boels, 20 ans, volontaire de guerre, a été blessé à la tête sur l'Yser le 24 octobre 1914 ; tout ce que la famille sait, c'est qu'il a été dirigé vers une ambulance. Lucienne a déjà perdu son frère Jacques. L'espoir et le doute sur le sort du plus jeune se succéderont. Hélas, on finira par apprendre, en décembre 1914, qu'il a été transporté à Calais et qu'il n'a pas survécu à sa blessure. Adrien ira à Calais pour tenter de retrouver ce que son jeune beau-frère y a laissé, en particulier son journal de campagne. Le sort de deux autres soldats inquiète la famille : Pierre M. dont la toute jeune femme Yvonne attend un bébé, et Jean-Pierre T. On apprendra au printemps 1915 que Pierre est mort. Quant à Jean-Pierre, l'espoir subsiste qu'il est prisonnier en Allemagne.

La dernière lettre d'Adrien est datée du 19 août 1915. On ne saura pas quand ni comment il est rentré en Belgique, sans doute en octobre 1915.

C'est un privilège de pouvoir pénétrer dans l'intimité familiale d'un architecte novateur qui a laissé de nombreux exemples de son grand talent, particulièrement à Bruxelles.

Jean Nicaise

Écho de lecture nº 2

L'invasion de la Belgique par les troupes prussiennes eut lieu le 4 août 1914 et l'occupation de Bruxelles le 22 août. Adrien fait partie de la Garde civique, force de maintien de l'ordre, où se retrouvent les bourgeois qui avaient pu échapper au service militaire¹⁹. Cette garde civique sera dissoute le 13 octobre 1914 et Adrien passe en Angleterre par la Hollande²⁰.

Lucienne fera de temps en temps allusion dans ses lettres à ce risque du retour en zone occupée.

Dans le courant des mois d'août et septembre, nous retrouvons de nombreuses lettres d'Adrien, mentionnant différentes villes de Flandre où il est envoyé semble-t-il, en « missions logistique ou administrative » (concernant la solde des soldats) : Saint-Nicolas, Anvers, Termonde, Wetteren près de Bruges, de Gand. « Ce n'est pas très fatigant d'être dans les troupes de couverture, et nous sommes habituellement bien reçus, souvent nourris et logés chez l'habitant ».

Alfred Bastien, ami d'Adrien et peintre déjà célèbre, fera partie de ce même contingent.

Ensuite à partir du 12 novembre 1914, les lettres d'Adrien sont postées d'Amsterdam et du 23 novembre de Londres. La première lettre de Lucienne date du 16 octobre 1914, elle porte le numéro 34. Lucienne a l'habitude de numéroter ses lettres, et recommence la numérotation quand il y a changement de contexte. Adrien est moins systématique. Il semble qu'il y en ait donc eu de nombreuses perdues.

Le courrier abondant qui fit suite à ce premier échange sera acheminé, au début par porteur ou messager, ensuite en toute légalité, mais passant par la censure allemande, via une adresse à La Haye ; adresse qui variera parfois. Le 18 novembre Adrien annonce son départ pour Londres, via Haarlem, Flessingue, et Folkestone.

Ces premiers échanges indiquent les préoccupations, inquiétudes et recherches concernant le jeune frère de Lucienne, Roger, 20 ans, engagé volontaire. Nous apprenons qu'une blessure grave à la tête, lors de la bataille de l'Yser, l'a conduit dans un hôpital de Calais où il est mort le 27 octobre 1914.

Ce courrier abondant entre Lucienne et Adrien, même s'il est souvent assez intime – il concerne les nombreux membres de leurs familles et des amis proches - montre avec force détails, la vie de part et d'autre du front de la guerre.

Vie dure matériellement pour Lucienne, ses quatre enfants et sa famille, avec les nombreuses restrictions de la guerre, et les nombreuses inquiétudes pour les jeunes soldats partis au front et dont les proches avaient peu ou même pas de nouvelles; vie pénible psychologiquement et moralement pour Adrien, qui, même s'il ne se plaignait pas de problèmes alimentaires, se sentait isolé, souvent déprimé, inquiet pour sa famille et se posant continuellement la question de savoir s'il devait rester à Londres ou rentrer en Belgique.

¹⁹ Avant la loi du service obligatoire de 1909, l'appel pour le service militaire se faisait par tirage au sort. Certains y échappaient donc et d'autres se faisaient remplacer moyennant finances.

²⁰ Ceux qui en faisaient partie, soit passent en Hollande ou en Angleterre, soit rentrent chez eux à leurs risques et périls car ils pouvaient être considérés par les Allemands comme francs-tireurs.

Un projet de travail en compagnie d'Alfred Bastien et autres artistes belges (Wagemans, Cluysenaar, Puttemans, etc.) lui faisait espérer sa participation à une œuvre importante, le « Panorama » (peinture de la bataille de l'Yser, demandée par le roi Albert 1er, et qui fut finalement réalisée en 1919-1920), mais le pavillon qui devait l'abriter en Angleterre ne put jamais être construit par manque de subventions pour trouver un terrain. Ce projet ainsi que d'autres, notamment entrevus en Amérique, n'a pu se réaliser.

En essayant de se mettre à la place de Lucienne et d'Adrien, on peut comprendre les nombreux questionnements qui les torturent l'un et l'autre. Partir ? Rester ? La tentative de Lucienne en février 1915, de rejoindre La Haye, s'avéra infructueuse et lui coûtera 98 heures d'emprisonnement à la frontière belgo-hollandaise et 500 frs d'amende.

Finalement, début juillet 1915, Lucienne et Adrien pourront se retrouver à La Haye et resteront ensemble pendant six semaines... On se réjouit avec eux de ces retrouvailles tellement rêvées, tellement attendues. Lucienne reviendra seule à Bruxelles vers la mi-août et Adrien probablement en octobre 1915.

Ce courrier gardé et retranscrit patiemment par Françoise Blomme, une petite-fille de Lucienne et d'Adrien, est particulièrement intéressant à consulter, cent ans plus tard. On peut y entrer par différentes portes pour y découvrir des aspects peu connus dans les archives de l'Histoire de cette Première Guerre mondiale.

Marie-Louise De Moor

Les lettres à Albert

Delahaut, Éva, Waucomont, Thomas, Correspondance d'Éva Delahaut et Thomas Waucomont à Albert Delahaut (1907-1930), (transcription de Nicole Leclercq) [MLPA 00264]

Présentation

Nicole Leclercq, la petite-fille d'Albert Delahaut, a dactylographié en 2011-2012 les originaux de la Correspondance d'Éva Delahaut et Thomas Waucomont à Albert Delahaut (1907-1930) pour les confier à l'APA-AML. Une note préliminaire de Francine Leclercq-Delahaut, fille d'Albert présente le recueil des lettres. Sa mère Eva Delahaut (Thuin 1869-Bruxelles 1929) et son mari Thomas Waucomont, (Herve 1861-Bruxelles 1930) écrivent à Albert Delahaut (Thuin 1892-Liège 1965) durant son emprisonnement en Allemagne pendant toute la durée de la Première Guerre mondiale.

Même si les lettres d'Albert n'ont pas été conservées, quelques cartes-postales exceptées, cette correspondance, rédigée entre 1907 et 1930, permet de se rendre compte de la vie dans les camps, à Munsterlager, à Soltau, à Göttingen et dans le camp de punition de Cassel. Elle donne une vision de l'importance du théâtre pour les prisonniers. Albert Delahaut était un des organisateurs de cette activité et l'un des acteurs principaux ; il jouait les rôles féminins. C'est au départ de cette correspondance, et de la collection des programmes des représentations théâtrales qu'Albert avait gardée, que Nicole Leclercq a entrepris son étude²¹ sur les activités théâtrales dans les camps de prisonniers.

²¹ Nicole Leclercq, « De la culture dans les camps de prisonniers ? Allemagne 1914-1918 », in Mémoires et antimémoires littéraires au XX^e siècle : La Première Guerre mondiale, Bruxelles, P.I.E. Peter Lang, 2008, p. 219-272.

Écho de lecture

Nicole Leclercq est la petite-fille d'Albert Delahaut. En 2011-2012, elle a dactylographié les originaux pour les confier à l'APA-AML. Une note préliminaire de Francine Leclercq-Delahaut, fille d'Albert, présente le texte. Cette présentation est une meilleure synthèse des 200 pages que celle que je pourrais réussir en tant que rédacteur du présent écho. Je vais donc la recopier avec l'agrément de la déposante.

« On trouvera dans ce recueil les lettres adressées à mon père, Albert Delahaut par sa mère Éva Delahaut, née à Thuin le 6 février 1869 et morte à Bruxelles le 2 avril 1929, ainsi que par son mari Thomas Waucomont, né en mai 1861 (famille originaire de Herve) et décédé à Bruxelles fin juin 1930. Ce dernier est parfois appelé « ton oncle » par Éva, au début de la correspondance.

Les lettres, jusqu'en octobre 1918, sont adressées au prisonnier de guerre qu'était à ce moment mon père. Elles relatent notamment comment ma grand-mère, qui avait été officiellement avisée de la mort de son fils, a peu à peu appris, sans oser y croire, qu'il était prisonnier en Allemagne. Après une interruption, la correspondance avec Albert, marié et bientôt père, reprend²² en 1922 et ne s'arrêtera qu'à la mort de Thomas. Elle offre l'intérêt de mettre en lumière la vie d'un couple de bourgeois modestes de la première partie du XX^e siècle : leur existence pendant la guerre, tout d'abord, puis une fois la paix revenue, avec leurs joies et leurs peines, leurs espoirs, leurs difficultés, leurs amitiés aussi. On y voit le coût de la vie, nourriture, loyer, etc. mais aussi les distractions, les spectacles de l'époque et l'arrivée de la TSF, que l'on écoute avec un casque.

Thomas Waucomont enseigne la géographie à l'Athénée de Mons puis de Bruxelles et il a publié, en collaboration avec deux autres, un atlas à usage scolaire. Le couple habite à Nimy puis à Mons et enfin à Bruxelles, au 61 de la rue du Lombard et au sixième étage. Cet appartement leur procure maintes tracasseries et un long procès au sujet des nombreuses pannes de l'ascenseur et de la sonnerie.

C'est dans cet immeuble – qui existe encore aujourd'hui – que je vais parfois, petite, passer quelques heures ou quelques jours chez eux. Il semble y avoir eu, à ce moment et peut-être à ce sujet, une dispute et un froid entre les Waucomont-Delahaut et les Legrand, mes grands-parents maternels. Aussi, lorsque mon père ne peut s'en charger, c'est une amie, une nièce ou une cousine des Waucomont qui vient me chercher ou me reconduire chez les Legrand.

La petite vie calme et organisée du couple est illuminée de séjours à la côte belge : Nieuport et Ostende ainsi que de trois villégiatures de plusieurs semaines à Nice durant les hivers de 1926, 1927 et 1928. L'aller et le retour sont l'occasion de visites en Provence, Savoie ou Dauphiné. La relation de ces séjours à Nice fait revivre l'atmosphère de la Côte d'Azur à cette époque et dans ces circonstances.

Mais ma grand-mère commence à souffrir de malaises cardiaques de plus en plus fréquents à partir du printemps de 1928. Un dernier séjour à Ostende en septembre 1928, puis... la dernière lettre d'Éva, en date du 1er février 1929! Thomas poursuivra la correspondance avec mon père jusqu'à peu de jours avant sa mort. »

Dans cette correspondance, il y a un mystère, la naissance d'Albert et la raison pour laquelle il a été éloigné d'Éva pendant sa prime enfance (rapide allusion terminée par « N'en parlons plus ». Ce mystère introduit un suspense qui constitue un des charmes de la lecture. Les lettres de Thomas Waucomont, époux d'Éva, expriment de l'affection pour le beau-fils ; s'il est ton oncle dans la première partie, il devient papa dans la seconde. Le prénom du père naturel d'Albert, Jules, apparaît incidemment sur un certificat scolaire ; il y est qualifié de célibataire. Il y a aussi un mystère dans le couple d'Albert ; la mention de son épouse, Marguerite, n'apparaît que dans les dernières lettres. Il est vrai qu'une maman aussi débordante d'amour peut difficilement supporter la « rivale » qui lui a pris son fils unique. Dans les lettres toujours signées « ta maman », Albert est

²² Cette « reprise » constitue la deuxième partie de la correspondance.

« mon fils chéri », « mon petit », « mon gamin » encore à 35 ans. À cet âge, maman le supplie d'éviter de prendre froid, lui donne une recette contre le mal de dos, lui fait promettre de se purger, lui rappelle qu'il faut faire bouillir l'eau, etc. Thomas Waucomont donne aussi des conseils, plutôt des leçons de maintien, de morale et d'économie. Il est obsédé par le coût de la vie. Abondent dans chaque lettre les prix de nombreuses dépenses, par exemple, un repas frugal, un paquet de tabac, un kilo de pommes de terre ou même un timbre-poste. Certes, la pénurie provoquée par la guerre entraîne une rapide hausse des prix, mais Thomas reconnaît que l'essentiel est d'avoir de l'argent, en l'occurrence le traitement régulier, mais toujours médiocre d'un professeur. Éva n'aura jamais de femme de ménage ; elle est occupée sans repos à la besogne comme elle dit, c'est-à-dire l'entretien quotidien de l'appartement, la lessive hebdomadaire, ou le grand nettoyage de printemps. Tous ces renseignements font l'intérêt de ces 200 pages. Le lecteur découvre semaine après semaine le quotidien d'une famille de la classe moyenne dans l'entre-deux-guerres. Il s'étonnera de deux choses : les sorts différents des prisonniers de 14-18 et de 40-45, d'une part, et d'autre part d'une famille sous deux occupations allemandes. Dans son stalag de Soltau, Albert n'apparaît pas trop éprouvé. Ses parents lui envoient régulièrement des colis de vivres, de vêtements, de bottines et même des accessoires de théâtre. Le prisonnier joue des rôles de femme, par exemple dans Le mariage de Mlle Beulemans! Ses parents lui envoient chaque mois 10 à 15 marks par mandat postal. Quant aux problèmes de pénurie alimentaire à Bruxelles, elle n'est évoquée pour la première fois qu'en janvier 1916 quand nous apprenons que le beurre devient introuvable. Thomas et Éva maigrissent beaucoup, pendant que le poids d'Albert reste stable. La Ville de Bruxelles organise des distributions de vivres et installe même des restaurants où les « bourgeois » se retrouvent et des amitiés se nouent. Des amis, Thomas et Éva n'en manquent pas. Après la guerre, les rencontres seront nombreuses : au Bois de la Cambre, chez Moeder Lambie; on se reçoit aussi fréquemment pour prendre le café ou un verre de bon vin.

Au bout de ces 200 pages, le lecteur se sent un peu de la famille et regrette de la quitter. Il est quasi dans la même attente des réponses d'Albert que sa maman. Nicole Leclercq si fidèle au souvenir de ses grands-parents et gardienne d'un véritable trésor, nous les fera-t-elle découvrir un jour ?

Iean Nicaise

La lettre de Julia

Liétaert, Julia, Lettre à sa tante religieuse aux Indes, 1918-1919 [MLPA 00315]

Présentation

Grâce aux archives de la famille Liétaert, *Jules Debaes* a pu faire la transcription du texte intégral d'une lettre de Julia Liétaert (1895-1970)²³, en ce temps âgée de 23 ans, à sa tante religieuse aux Indes, à Karachi, dans le siècle née Aline Liétaert en religion, sœur Paul-de-la-Croix du Très Saint-Rédempteur (1869-1956).

La famille Liétaert a donné à l'APA-AML le manuscrit original, un petit cahier, dans lequel Julia a écrit le brouillon de sa lettre.

²³ Jules Debaes, « Les derniers jours de l'occupation allemande, la Libération de Mouscron par l'armée anglaise et l'Armistice, à travers le témoignage d'une lettre d'une jeune fille mouscronnoise à une tante religieuse aux Indes » in *Mémoires de la Société d'Histoire de Mouscron et de la Région,* tome XV, 1993.

« Les dates et documents nous permettent de retracer les événements régionaux ou locaux. Il est rare que des documents d'époque présentent l'intérêt de faire revivre la vie quotidienne des gens, aussi bien dans la paix que dans la guerre. Quand ils sont retrouvés, ces documents privés donnent la sensation du vécu d'une manière plus tangible que la référence des dates et la description des événements.

La lettre relate par le menu les événements de la ville et de la famille Liétaert à partir du 30 septembre 1918 jusqu'au 26 octobre suivant, pour se poursuivre à partir du dimanche 3 novembre 1918, sous forme d'éphémérides, jusqu'à la date finale indiquée dans la lettre : janvier 1919.

Cette période de fin d'occupation allemande à Mouscron et de la libération par l'Armée anglaise (l'Armée belge combattant et reprenant le terrain plus au nord du pays) est relatée à la tante Aline par Julia Liétaert d'une façon concrète et sensible. »

Jules Debaes, Introduction à la lettre de Julia Liétaert (1895-1970)

Écho de lecture

Nous sommes à Mouscron, à la fin de l'occupation de la ville par les Allemands, soit du 30 septembre 1918 à janvier 1919, tandis que les Alliés gagnent du terrain au nord du pays. L'intérêt de ces lettres réside dans le récit, par le menu, des évènements quotidiens de la ville et de la famille Liétaert, famille nombreuse de 9 enfants autour du père veuf. Julia (23 ans) endosse avec tendresse le rôle d'une maman déterminée, agissante, tout en abnégation et réconfort. Le climat des lettres est respectueux, sensible, profondément croyant, le langage et l'orthographe corrects, malgré le peu d'études de l'épistolière. La longue lettre pour sa tante religieuse aux Indes, retrace comme dans un journal le vécu de la guerre.

Le 30 septembre 1918, un ordre allemand recrute tous les Mouscronnois de 17 à 50 ans ; ils sont 2. 000. Parmi eux un groupe de onze hommes se forme : « les 11 Tondus », comprenant 3 frères Liétaert, des cousins, des amis, tous tondus pour éviter les parasites.

Julia précise que malgré les privations endurées et la réquisition de la maison par les Allemands, la vraie guerre ne commence réellement pour eux qu'en ce fatal 30 septembre où la famille se voit amputée de trois de ses garçons.

Les larmes, l'angoisse sont l'apanage des filles, les garçons sont insouciants, presqu'heureux.

La dévouée et généreuse Julia va entreprendre une épuisante et dangereuse course avec une baladeuse pour les ravitailler et les vêtir. La débrouillardise s'installe et des lettres parviennent à la famille relatant l'accueil chaleureux des hommes dans les différentes villes flamandes traversées. Pendant ce temps les bombes pleuvent sur Mouscron obligeant la population à se rendre dans les caves. La famille étant très soudée, un autre frère Gérard (15 ans) et son ami partent chargés de lettres et de colis vers Ninove à la recherche des Tondus.

Les filles préparent, dans la déroute, l'évacuation éventuelle, car les canons grondent toujours, des incendies se déclarent à Comines, Menin. Quelques jours d'accalmie excluent l'évacuation, mais un matin une escadrille d'avions alliés ressème la terreur : pluie de bombes, les vitres explosent, toute la famille se réfugie dans deux chambres intactes. C'est alors que la grippe s'abat sur la ville et la famille.

Des lettres des Tondus, séjournant à Alost, arrivent, mais sans mentionner l'arrivée de Gérard. Panique!

Les Mouscronnois invectivés par les Allemands venant de Menin, sont obligés de se barricader. Tous vivent désormais dans les caves consolidées. Les avions déferlent, les obus de cinq canons survolent la ville avec un bruit strident. Leur cible est Menin. L'explosion des ponts fait trembler la maison couverte de mitrailles.

Mais un matin, surprise! Plus un seul Allemand! Les drapeaux flottent déjà, aussitôt retirés car quelques Allemands attardés affolent les habitants. L'après-midi les cloches sonnent, les drapeaux réapparaissent, c'est la joie! Quand un allié apparaît, bientôt suivi par quatre officiers britanniques, c'est le délire, mais brusquement, moment funeste entre tous, une énorme détonation, des sifflements d'obus, des mitrailleuses se déchaînent, la foule rejoint les caves! Cela dure toute la nuit.

Le samedi matin, tout est calme, la guerre est finie pour l'instant! Bien vrai, dans les rues, le kaki a remplacé le gris. Enfin, un jour, apparaît dans le brouillard intense une masse d'hommes rentrant dans leur foyer et oh! surprise, Gérard et son ami. Délire, folie, embrassades et récit : après des jours de recherche à Ninove, ils ont retrouvé à Cappelle, dans un vieux château très agréable, les Tondus chouchoutés par les propriétaires.

Soldats belges et évacués reviennent, les familles se retrouvent dans la joie, mais les Liétaert pleurent l'absence de leurs Tondus toujours bloqués à Cappelle. Durant 15 jours, les Alliés construisent des ponts sur l'Escaut, aussitôt démolis par l'ennemi. Les villageois évacuent, forcés par les gaz asphyxiants.

Le 26 octobre, l'éclairage au gaz est rétabli, bonheur!

Jeudi, le jour de Toussaint: explosion épouvantable! Les Alliés avancent! Le ravitaillement reprend au prix de longues files d'attente. Les gaz asphyxiants continuent à semer la mort.

Le 4 novembre, Audenarde, Valenciennes et bientôt Gand sont repris par les Alliés, l'Escaut est franchi.

Le 10 novembre, Julia et sa sœur Ninette apprennent l'anglais avec 2 soldats qui leur apportent viandes, biscuits, cigarettes.

Le 11 novembre : vive la paix ! Les anglais le crient dans les rues, la musique, les fusées, les défilés la proclament.

Le 15 novembre : enfin des nouvelles des Tondus, un peu dispersés, mais la plupart toujours à Cappelle encore occupée. Une photo les montre méconnaissables, tant ils ont grossi!

Le 17 novembre, ils sont là ! La joie est à son comble.

Le 22 novembre, toujours des victimes à cause des mines.

Le 26 novembre, la famille reçoit des nouvelles de la tante religieuse datant de... 1914!

En janvier 1919, Julia exprime l'espoir de ne plus jamais avoir de si terribles moments à raconter.

Qui aurait pu croire que derrière cette sage épistolière si effacée, si généreuse, si attentive à sa fratrie se cachait une personne très patriote qui, lors de la guerre 1940-1945, cachera et soignera de nombreux réfractaires, tandis que sa sœur Ninette, âgée de 16 ans en 1918, parcourra les chemins à la recherche de ravitaillement et servira d'estafette pour l'Armée secrète?

Anne-Marie (dite Ninette) sera reconnue officiellement « résistante armée », le 3 octobre 1974! Les deux sœurs restèrent toutes les deux dans le plus strict anonymat.

Les lettres de Jean et de Paul

Bolle De Bal, Marcel, Les survivants du boyau de la mort, Lettres de deux jeunes Wallons en 14-18. Bruxelles: Safran, 2003, 187 p. [MLPA 00295]

Présentation

En éditant la correspondance de son père Jean Bolle échangée avec son ami Paul Heuson durant la Première Guerre mondiale, Marcel Bolle De Bal désire lui rendre hommage et préserve un patrimoine en transmettant cette partie de ses archives familiales. Les deux amis s'étaient engagés comme volontaires, ils s'écrivent du 21 mai 1916 au 14 mai 1919. Les lettres des deux jeunes gens renseignent sur la vie quotidienne dans les tranchées et sur la genèse des problèmes linguistiques entre les Flamands et les Wallons, thématique originale qui a d'autant plus motivé Marcel Bolle De Bal à les publier.

Écho de lecture

Jean Bolle et Paul Heuson sont deux amis d'enfance; Wallons, ils ont fréquenté l'athénée de Saint-Gilles depuis la section préparatoire ; ils sont étudiants en polytechnique à l'ULB et tous deux volontaires de guerre arrivés au front après un voyage épique par la Hollande. Entrés en France et en Belgique le 4 août 1914, les Allemands sont arrêtés un mois plus tard sur la Marne, et le 31 octobre sur l'Yser grâce à l'inondation provoquée quelques jours auparavant. Un bout de sol belge est ainsi sauvegardé. Allemands d'une part, Belges et Britanniques d'autre part s'affronteront pendant quatre ans à coups de canon et lors d'affrontements de patrouilles. Un réseau alterné de tranchées (boyaux) et de remparts de terre s'étendra de Dixmude à Nieuport. Voilà pour le cadre. La partie la plus exposée du secteur belge était baptisée boyau de la mort. C'est à cet endroit que les deux amis seront affectés. Paul y est grièvement blessé le 21 mai 1916 et transporté d'hôpital en hôpital jusqu'à Rennes. Opéré, il restera estropié et ne rejoindra plus le front. Il sera confiné à des tâches administratives qu'il déteste. Finalement, il pourra achever ses études d'ingénieur à l'École Centrale des Mines à Paris. Jean, son cadet, était à l'instruction militaire dans la Sarthe quand Paul avait été si grièvement blessé. C'est peu après qu'il se retrouvera sur l'Yser. Alors commence une correspondance entre les deux amis du front à l'hôpital, des tranchées aux travées. Une grande partie de cette correspondance a été transmise à la famille de Jean par la famille de Paul après sa mort à 102 ans. Peu après la guerre, que Jean Bolle avait terminée comme lieutenant, il sera adopté par un oncle par alliance sans enfant, Auguste De Bal, ce qui explique le nom que porte maintenant le fils à qui nous devons la publication de cette exceptionnelle correspondance. Il restait 67 lettres de Jean et 12 de Paul. Elles donnent une image réaliste, détaillée, de ce que les combattants ont pu éprouver dans leur chair et dans leur esprit. La boue, le froid, les balles qui sifflent, la mort de camarades fauchés à un mètre de soi, les brimades de certains sous-officiers, les très rares permissions. Ces épreuves sont remarquablement bien supportées par Jean Bolle. Il avait un tempérament hors du commun, un moral d'acier fortifié par un patriotisme intense ; peu de soldats sans doute préféraient retourner au front que de se trouver en cantonnement à l'arrière. Ce n'est qu'en septembre 1918 que dans l'une des lettres, il s'inquiète de savoir quand cette guerre finira.

Les deux amis sont des Wallons partageant les idées exprimées par Jules Destrée en 1912 dans sa fameuse Lettre au roi sur la séparation de la Wallonie et de la Flandre. Ils parlent même de deux « races »! Pourtant en 1914, le nationalisme wallon était quasi inexistant. Au cours des années suivantes, aucun des différents partis « wallons » n'a survécu ; ils souhaitaient le fédéralisme mais non l'indépendance. François Perin, fondateur ou membre de quatre d'entre eux, en fonda un

cinquième pour les élections communales de 2006, le RWF qui prônait seulement alors la séparation et même le rattachement de la Wallonie à la France ; il obtiendra 0,7 % des voix ! François Perin avait publié Une nation introuvable en 1988, soit 76 ans après le brûlot de Destrée. On peut donc s'étonner de l'engagement précoce des épistoliers. Il est vrai que la compagnie de Jean Bolle a parfois été commandée par un officier flamand détestant les Wallons. Sur le front sévissaient des activistes flamingants. Certains déclaraient préférer les Allemands aux Wallons et invitaient les Flamands à déserter. Des pelotons entiers l'ont fait.

On peut voir une reproduction photographique de quelques lettres et ainsi en admirer la belle écriture très lisible. Cette lisibilité a permis une transposition imprimée fidèle et scrupuleuse. Le Professeur Marcel Bolle De Bal fait précéder la correspondance par son étude fouillée de 53 pages. Voilà un livre qui apporte un éclairage particulier sur l'histoire de notre pays et en particulier sur la problématique linguistique.

Iean Nicaise

Les Diables Noirs

Jacmain, Louis, Les Diables Noirs, Histoire des Carabiniers Cyclistes, 1953, 70 pages [MLPA 00283]

Présentation

Louis Jacmain a été volontaire de guerre. Il est l'auteur de cette brochure éditée à 1.000 exemplaires chez J. & A. Janssens, à l'initiative de la Fraternelle des Diables Noirs 1914-1918, dont il fut le président de 1918 à 1978, date de son décès. C'est son fils, Roland Jacmain, à qui d'ailleurs l'ouvrage est dédicacé comme à sa sœur Corine, qui a eu l'initiative de le transmettre à l'APA.

Écho de lecture

Une préface militante de deux pages, datée de décembre 1952, clame bien haut la révolte de l'auteur contre « les profiteurs de gloire » de la guerre et les détournements de l'histoire.

L'ouvrage a pour objectif de faire connaître l'histoire véritable singulière et glorieuse, d'une troupe d'élite de la guerre 1914-1918, Les Carabiniers Cyclistes, que les Cavaliers allemands ont surnommés les « Diables Noirs » (Schwarze Teufel).

Une longue évolution commencée dans la jeune Belgique de 1830 parle d'abord des corps francs de partisans harcelant les Hollandais de 1831 à 1839.

Le terme de Chasseurs Carabiniers apparaît en 1947-1950, du fait que les meilleurs tireurs étaient appelés « Carabiniers ». En 1890, ils sont dotés de vélos et deviennent des carabiniers cyclistes, d'abord estafettes détachées à différents postes, et ensuite hommes destinés aux combats. Dès 1906, ils constituent une véritable infanterie, dite montée. Les bicyclettes sont pliantes et portées sur le dos. Ensuite les vélos rigides apparaissent, et mêmes parfois les motos. Sont-elles trop bruyantes? Le texte ne le précise pas, mais la suite permet de le supposer.

Le but poursuivi est de disposer d'une infanterie mobile, facile à déplacer, donc maniable. Les Carabiniers Cyclistes, ainsi baptisés officiellement en 1913, se sont couverts de gloire en 1914. Ils mènent un combat de mouvement, de harcèlement, de pièges et d'embuscades, en se déplaçant à volonté – sans bruit – surgissant devant, sur les côtés, derrière, et disparaissant aussitôt, souvent insaisissables. Devenus semblables à des sauvages à vélo, ils déciment les Uhlans, Dragons, Cuirassiers, Lanciers, Cavaliers et Hussards de la mort, pourtant fiers de leur prestance orgueilleuse.

Parfois isolés en petits groupes aptes à tous les coups, parfois installés sur des positions, ils sont également associés aux Chasseurs, Cavaliers et Artilleurs alliés.

Peu de lecteurs de ce dépôt se perdront dans les récits de tactique, détaillant avec des schémas les batailles de Halen, d'Anvers, de Mons, de Louvain, de la ligne de défense Anvers-Namur, de la Meuse, de la Sambre, de la Dendre.

Mais la retraite belge arrive. C'est « la course à la mer » et la fixation sur l'Yser. Les Français s'installent sur la Marne. C'est la guerre de positions pour un long moment.

Je précise ici que j'ai saisi l'occasion de lire L'histoire des Carabiniers Cyclistes de Louis Jacmain du fait que j'ai accompli mon service militaire comme C.O.R. chef de peloton en 1951-1952 au 2 Cy, les Carabiniers Cyclistes, devenus L'infanterie portée sur les semi-chenillés blindés (ou half tracks), prolongeant la tactique de mobilité des Cyclistes anciens.

Iosé Dosogne

Un correspondant de guerre, le lieutenant d'Entraygues pseudonyme de Fernand Mommeja

d'Entraygues (Lieutenant), L'action des chars d'assaut, Un brigadier fait 700 prisonniers, 1918 [MLPA 00266]

Présentation

Le document a été trouvé dans une caisse de vieux papiers, dans une brocante, par Jean Verbrugge (conjoint de Guylaine Liétaert), et donné à l'APA pour alimenter son fonds d'archives 1914-1918. Le texte comporte 3 pages A4 manuscrites à l'encre noire, sur papier ligné blanc, jauni par le temps. On ne connaît pas sa destination exacte.

Ce récit, relatif à la guerre 14-18, décrit des combats violents menés par l'A.S. 24 le 18 juillet 1918, pendant la seconde bataille de la Marne (du 27 mai au 6 août).

Le signataire du texte, le lieutenant d'Entraygues, a manifestement participé à l'action qu'il relate mais son rôle n'est pas explicité; il le minimise d'ailleurs en mettant sa signature entre parenthèses.

Les combats dont il est question ont eu lieu aux environs de la forêt de Villers-Cotterêts, dans l'Aisne, à 80 km au Nord-est de Paris, un département français qui jouxte la frontière belge. Ils mettent en scène une série de lieux ²⁵ et de protagonistes ²⁶. Parmi ces derniers : le brigadier Pierre Cellier qui, aidé d'une quinzaine de soldats américains, a réussi l'exploit de faire prisonniers 700 soldats, 1 colonel et 14 officiers allemands, réquisitionnant en même temps 2 pièces d'artillerie. « Je n'en finirais plus. Il faut se borner. Mais voici la plus belle aventure, celle d'un as. L'as est un brigadier de 23 ou 24 ans qui s'appelle Pierre Cellier ». Cellier recevra la Légion d'honneur pour cet acte héroïque.

²⁴ A.S. Artillerie spéciale.

²⁵ Forêt de Villers-Cotterêts, ferme de Vertefeuille, Coeuvres-et-Valsery, Hardenne, Missy, Râperie de Tigny (usine où l'on râpait les betteraves pour en extraire le sucre ; disparue pendant les combats), creutes (terme utilisé en Picardie pour désigner des carrières ou grottes-troglodytes que les poilus et les soldats allemands utilisaient comme abris ou lieux de cantonnement). Le terme est aujourd'hui associé à l'histoire militaire de la première guerre mondiale ; il désigne les carrières souterraines le long du « Chemin des Dames ».

²⁶ Les lieutenants Marchall (?), de Gissac et d'Entraygues ; les brigadiers Saugois et Pierre Cellier ; le mitrailleur Chavarot ; le maréchal des Logis Cauchet (?), l'officier mécanicien Laur et son ordonnance, Brêche. Sans compter les tankistes de la Compagnie Renault (tanks fabriqués par l'usine Renault), des soldats américains et un régiment de soldats marocains

Le texte, écrit essentiellement à l'indicatif présent de narration, est, de ce fait, très vivant. Ce récit plein de bruit et de fureur, de blessés et de morts, se déroule pourtant sur le ton distancié des textes d'information ou de commémoration (rapport? compte-rendu? article de presse?) entraînant, (par endurcissement ? pudeur ? nécessité littéraire ?) une sorte de banalisation de la guerre qui fait frémir.

On ne peut que s'émouvoir à la lecture d'un tel document qui met en évidence l'horreur des guerres, quelles qu'elles soient, mais aussi l'évolution qu'elles ont connue en un siècle.

Guylaine Liétaert

Écho de lecture nº 1

Un instantané de la guerre qui décrit avec tant de fougue ces quelques moments de batailles que l'on ne peut qu'être emporté par l'ardeur des combattants et par la cruauté de la guerre. Par exemple ce soldat qui poursuit sa montée au front malgré un talon arraché par un éclat d'obus ou cet autre qui, voyant le conducteur d'un char tué, ne prend pas le temps de le mettre à terre. Il s'assied sur lui pour conduire et continuer le combat...

Le récit, le voici :

Le 14 juillet à midi, des centaines de chars d'assaut ayant participé aux batailles de juin pour arrêter l'ennemi à l'orée de la forêt de Villers-Cotterêts, se trouvaient dans les parcs à l'arrière du front, où leurs mécaniciens travaillaient à leur remise en état.

Soudain, l'ordre arriva de se préparer à soutenir une contre-attaque entre l'Aisne et la Marne. Aussitôt, grand branle-bas de combat ; la nuit qui précéda la marche en avant, les chars étaient à leur poste de départ. D'une manière générale, on peut dire que l'extrême ligne atteinte par l'infanterie marque la ligne où les chars s'arrêtèrent, le terrain en avant n'étant plus propre à leur progression. Il y eut chaque jour des scènes inénarrables ou épiques.

Une dizaine de chars sortirent du bois devant la ferme Vertefeuille au moment même où se présentait un corps allemand lancé à l'attaque. Épouvantés à la vue des engins, les soldats se plaquèrent sur le sol. Mais plus loin, dans un champ de blé, les seconde et troisième vagues se dressèrent pour voir ce qui se passait et restèrent là, debout, ahuries par l'apparition fantastique. Les équipages français profitèrent de l'occasion et arrosèrent les spectateurs avec les mitrailleuses. Cependant, une section s'avança vers la ferme et se heurta à une demi-douzaine d'Allemands qui en sortaient ; ceux-ci se jetèrent à genoux. Les mitrailleuses entrèrent en action. Les survivants se relevèrent enfin et fuirent dans toutes les directions en criant comme si on les écorchait. À Coeuvres par contre, une compagnie de Renault tomba sous une rafale d'obus de gros calibre, qui en souffla quelques-uns, c'est-à-dire qui les renversa sur le côté par le déplacement d'air dû à l'explosion. Mais les équipages des chars renversés, mirent pied à terre, relevèrent les appareils sur leurs chenilles et continuèrent le combat. Le lieutenant Marchal, ne pouvant remonter dans le véhicule, conduisit l'attaque à pied. Ce jour-là, une section est repartie deux fois à l'assaut sans désemparer : cela fit huit heures de lutte!

Du côté d'Hartenne, des chars se heurtèrent à 200 hommes de la division marocaine, qui perdirent tous leurs gradés et se replièrent en bon ordre. Les officiers de l'A.S. descendirent, firent faire demi-tour aux Marocains, se placèrent à leur tête; appareils et tirailleurs s'avancèrent ensemble et tombèrent sur une colonne allemande débouchant de la Râperie de Ligny qu'ils décimèrent en la mettant en fuite. Tout le monde rivalisa d'ardeur et d'abnégation.

On trouva ensuite, dans une creute²⁷, 700 soldats allemands et quelques gradés qui préférèrent se rendre plutôt que se faire massacrer.

Nadine Dekock

²⁷ Tranchée souterraine aménagée dans les galeries de carrières.

Écho de lecture nº 2

Voici un dépôt orphelin, un enfant trouvé, sans trace d'origine, déposé par une de nos membres. C'est un feuillet plié en deux de façon à comporter quatre pages. Trois sont couvertes d'une écriture manuscrite. Le papier jauni, l'écriture soignée d'un autre âge, la date portée en tête, 1^{er} août 1918 et le titre désignent clairement l'époque de la Grande Guerre.

Le texte relate les combats de chars d'assaut au contact avec des Allemands terrorisés par l'emploi massif de cette nouvelle arme. Des faits d'armes individuels sont racontés en nommant les soldats les plus braves. Les lieux concernent tous le secteur au nord de Villers-Cotterêts. Le texte, écrit en style brillant, ménage ses effets : l'exploit du brigadier faisant 700 prisonniers est réservé pour la fin, dramatisée par un dialogue direct, les trois seuls points d'exclamation du texte et la conclusion, en allant à la ligne : « [Le brigadier] Cellier a reçu la légion d'honneur » forme une chute qui ne peut que réjouir le lecteur.

Le soin apporté à la narration mais aussi des faits troublants, comme si l'auteur, doué du sens de l'ubiquité, avait assisté à des combats dans des lieux différents, était également omniscient, en détaillant les distinctions honorifiques accordées après les combats. Il ne peut s'agir de la relation d'un témoin.

Malgré sa clarté – à cause de sa clarté – ces pages posent donc la question de la nature du texte. Ce n'est pas une lettre, il n'y a pas d'adresse au destinataire et pas de formule de politesse finale. Il ne s'agit pas d'un rapport militaire, le style est trop orienté vers la mise en valeur des combattants français par rapport à la terreur des Allemands face aux chars d'assaut. Le texte est manifestement d'information générale. On peut penser à un article d'un journal de tranchée. Grâce à une recherche sur Google, l'énigme est résolue rapidement : le lieutenant d'Entraygues est le pseudonyme du correspondant de guerre à l'état-major Fernand Mommeja (1875-1933). Il écrivit dans le Temps des chroniques remarquées sous ce nom plein de panache.

Ceci éclairci, reste une question : en quoi un article du Temps peut-il nous intéresser, amateurs d'écriture personnelle ? La réponse se trouve dans le geste même de copier, quel que soit l'auteur du geste : parent resté à l'arrière ou soldat acteur d'un des faits rapportés. La valeur qu'il y a attachée et le soin avec lequel ces pages ont été conservées, se marquent aussi par le fait que, près d'un siècle plus tard, ces lignes nous sont parvenues. Il y a bien désir de protéger la mémoire : le fait même d'avoir été recopié donne, dans ce cas-ci, à un article de journal valeur autobiographique.

Louis Vannieuwenborgh

Souvenirs des missionnaires Mill Hill au Congo, Basankusu-Oosterbeek aller-retour

Dosogne, José, Les missionnaires de Mill Hill à Basankusu, Rencontre autobiographique des années 1950 au Congo belge, 2012 [MLPA 00301]

Présentation

Dans ce complément à ses autres écrits autobiographiques concernant la période de sa présence comme agent territorial au Congo belge, José Dosogne se concentre sur la présence des Mill Hill

dans le territoire de Basankusu. Il s'appuie sur une conférence en néerlandais du Père Mill Hill, J. Hendriks, pour la commémoration du centenaire de leur présence au Congo : « Welke politieke en sociale toestanden troffen onze eerste missionarissen aan toen ze in 1905 in Congo aankwamen? » (Anvers, le 9 avril 2005). José Dosogne traduit partiellement, du néerlandais en français, le texte de cette brochure Mill Hill in Congo, 1905-2005, réservée à une circulation privée et qui lui a été remise par son ami Piet Korse. Le témoignage de Piet Korse, missionnaire retraité à Oosterbeek aux Pays-Bas, ainsi que d'autres figurent, dans la même brochure.

Écho de lecture

José Dosogne, qui a déposé un manuscrit de 8 pages, auquel sont jointes 8 annexes, a vécu de 1953 à 1956, comme agent territorial, à Basankusu, dans la province de l'Équateur, au Congo belge. Il a entretenu de très bonnes relations avec les missionnaires de la congrégation catholique anglo-hollandaise Mill Hill.

Cette congrégation, dont le nom est celui d'un quartier de Londres, est arrivée au Congo en 1905.

Cent ans plus tard, cet événement était l'objet d'une commémoration qui a été l'occasion de retracer l'œuvre accomplie à Basankusu par les missionnaires de Mill Hill pendant de longues années.

L'arrivée de Mill Hill au Congo a été précédée de nombreux contacts entre Léopold II, Roi des Belges, souverain à titre personnel de l'E.I.C. depuis 1885, et cette congrégation.

Selon J. Hendriks, il est compréhensible que Léopold II souhaitait l'installation au Congo de missionnaires catholiques anglophones comme contrepoids des missionnaires anglais protestants qui dénonçaient les pratiques inhumaines dont était victime la population indigène soumise au travail forcé pour récolter le caoutchouc au profit de l'E.I.C., c'est-à-dire du souverain, ou de sociétés commerciales concessionnaires de terres. L'une de celles-ci, l'ABIR (Anglo Belgian Indian Rubber Company) dont le siège social se trouvait à Anvers avait sa base opérationnelle à Basankusu. Autorisée à exploiter quelque cent soixante mille kilomètres carrés elle eut recours à des mesures de contrainte particulièrement rigoureuses.

Le 14 juillet 1904, à Ostende, Léopold II et le Père Henry, de Mill Hill, s'entendirent sur un certain nombre de dispositions relatives à l'œuvre missionnaire que la congrégation allait entreprendre au Congo. Un accord signé le 15 janvier 1905 prévoyait que l'E.I.C. prenait à sa charge l'établissement des missionnaires, leur accordait le transport gratuit sur le fleuve Congo et ses affluents et allouait à chaque missionnaire une gratification annuelle²⁸. En outre, l'E.I.C. payait le nombreux matériel que les missionnaires emportaient au Congo.

Le 9 février 1905, les sept premiers missionnaires de Mill Hill débarquent à Boma, capitale de l'E.I.C.

Après avoir vécu dans différents endroits du Congo, les missionnaires pionniers de Mill Hill ouvrirent en 1908 la mission de Basankusu. Cette localité était pour eux un poste très important et la mission de Basankusu connut rapidement *un grand succès*.

L'évocation des circonstances dans lesquelles une mission de Mill Hill s'est implantée au Congo, est suivie d'une interrogation de José Dosogne : que dit Mill Hill de la période troublée que ce pays a connue dans le contexte de l'exploitation de ses ressources naturelles ?

À cette question répond un exposé signé J. Hendrickx sur la situation politique et sociale que les premiers missionnaires de Mill Hill ont trouvée en arrivant au Congo en 1905. Alors que le caoutchouc

²⁸ L'auteur observe cependant que les Mill Hill payaient encore un tiers du voyage en 1952...

faisait l'objet d'une énorme demande mondiale, la forêt congolaise était riche en lianes qui pouvaient fournir du caoutchouc en abondance. La participation à la récolte de ce produit, poussée au maximum, devint un impôt frappant la population indigène qui sera maltraitée sans scrupules. Dans le territoire de Basankusu la campagne du caoutchouc a commencé en 1892. L'obligation de livrer de grandes quantités de caoutchouc provoquera, dans toute la région, de fréquentes rébellions de la population. De nombreux réfractaires prendront la fuite et se retrancheront dans plusieurs secteurs.

L'ABIR créera un passeport : qui se déplace sans passeport est mis en prison.

D'éprouvants coups de chicotte - un fouet - seront le châtiment courant de ceux qui ne remplissent pas les exigences des Blancs.

De lourdes mesures d'intimidation et de répression furent mises en œuvre : déportation de paresseux, déplacement de villages entiers, prise d'otages, expéditions punitives sanglantes dans des villages récalcitrants. Couper des mains (voire des têtes) de cadavres pour s'en servir comme preuves d'exécutions n'était pas rare.

Les atrocités commises à l'appui de la surexploitation du caoutchouc provoquaient dénonciations et protestations mais n'étaient pas sanctionnées. La difficulté de contrôler les agents, dont la moralité était très souvent médiocre, et l'insuffisance de l'appareil judiciaire expliquent la carence de l'E.I.C. qui pourtant condamnait les nombreux abus.

Finalement, Léopold II se sentit obligé de réagir personnellement. Il créa en 1904 une commission internationale d'enquête.

Lorsque les premiers Millhillers débarquèrent à Boma le 9 février 1905, cette commission avait terminé des investigations menées pendant trois mois à travers le Congo. Basankusu avait naturellement été une étape très importante.

Au terme de son long périple la commission allait s'embarquer pour la Belgique le 21 février. La plupart des recommandations qu'elle formulera en conclusion de son rapport seront transformées en lois par vingt-quatre décrets en date du 3 juin 1906.

Raymond Du Moulin

Dosogne, José, Journal de Hollande, « Une Hollande si proche et si différente. En Hooge Veluwe du 16 au 23 août 2013 », 3 p. [MLPA 003002]

José fait une infidélité à sa bien-aimée Paris²⁹; il part pour la Hollande, « banc marin sorti de l'océan [...], faite de sable pour quasi la moitié ». Il va au quartier général hollandais des missionnaires de Mill-Hill en Hooge Veluwe. Il doit y rencontrer pour la première fois, à Oosterbeek près d'Arnhem, un correspondant épistolaire de longue date, Piet Korse, peintre, écrivain, linguiste, polyglotte, etc. Il a suivi l'exemple de ses prédécesseurs, ces missionnaires catholiques et anglophones que Léopold II a recrutés pour s'opposer aux missionnaires protestants du Congo. Au cours de son séjour de trois ans à Basankusu, José a sympathisé avec l'un de ces missionnaires, le Révérend Nicolas Rood. Piet Korse remet à notre voyageur pour l'APA un texte autobiographique qui décrit la vie dans la même localité.

José ne manquera pas de visiter le musée Kröller-Müller riche de 90 Van Gogh, d'impressionnistes et de symbolistes. Sa boulimie d'architecte l'a conduit aussi au musée néerlandais de plein air, près d'Arnhem. On y a reconstitué une centaine de bâtiments de style rural. Arnhem! Notre voyageur en profite pour rappeler la cruelle défaite de Montgomery qui ne put atteindre le Pont trop loin de cette ville. Et voilà encore un musée offert à son appétit!

Il rentrera très satisfait d'un voyage particulièrement passionnant.

Jean Nicaise

²⁹ Voir José Dosogne, Le journal de Paris [MLPA 00255/0001, /0002, et suivants].

Kwik, François, Dieudonné, cinquante courtes histoires de mission, 2007. (Traduction du texte néerlandais paru en 2006, revue par la sœur et la nièce de l'auteur.) [MLPA 00296]

Présentation

Frans Kwik est né le 12 mai 1931 à Roermond aux Pays-Bas. En 1943, il est entré au séminaire. Il a poursuivi ses études à Roosendaal et puis en 1952 à Mill Hill à Londres. Il a été ordonné prêtre le 8 juillet 1956.

Il a enseigné pendant trois ans au séminaire de Lochwinnoch en Écosse. En 1959, il a reçu sa nomination pour Basankusu en RDC. Après avoir appris le lomongo à Waka, il a enseigné pendant trois ans à l'École de Pédagogie de Bokakata (1961-1964).

Puis il a pris sa charge à l'École Primaire des garçons à Mpoma à Basankusu. Il s'est dédié au travail pastoral dans la grande paroisse de Basankusu, spécialement dans les camps de travailleurs de la CCP, qui avait beaucoup de plantations de palmiers à huile de palme aux alentours de Lisafa. Plus tard, il est devenu secrétaire à l'évêché du temps de Mgr. van Kester et aussi de Mgr. Matondo servant en même temps comme curé de la paroisse de Basankusu.

En 1988, il a été nommé curé de la paroisse de Mampoko, et encore plus tard en 1993 à Djolu dans la Région de la Tsuapa.

Frans était un musicien doué. Il s'intéressait à la culture Mongo et surtout à sa musique. Il propageait l'utilisation de la musique congolaise dans la liturgie, d'abord en lomongo et après l'arrivée de Mgr. Matondo, en lingala. Après avoir suivi un cours d'animation pastorale à Kinshasa, il s'est engagé à réunir des gens pour discuter de leur vie à la lumière des documents du Concile Vatican II. La vie ordinaire des participants était passée en revue et tous aimaient à en discuter aussi bien dans les groupes des femmes que des hommes. Les communautés chrétiennes vivantes de base étaient son objectif. Son adage (losako) était lolango lofa la nsuko: l'amour est sans fin. Il vivait ce qu'il prêchait! Frans s'y donnait complètement, avec enthousiasme et avec humour.

Finalement, en 1999, il a dû quitter furtivement la paroisse de Djolu à l'approche des rebelles. Il trouva lourd de quitter sa paroisse comme un voleur dans la nuit! Il avait travaillé quarante ans au Congo³⁰.

Il est décédé le 20 juin 2013 à la maison des Mill Hill « Missiehuis Vrijland » à Oosterbeek.

Piet Korse

Écho de lecture

L'anniversaire de ses cinquante années de prêtrise, dont quarante passées au Congo (puis Zaïre, puis République Démocratique du Congo), décide le père François Kwik à coucher sur le papier autant d'épisodes de sa vie africaine. ³¹ Plus qu'un hommage rendu à ses ouailles, l'arrachement à ses frères africains préside à son récit. Alors qu'il sera resté jusqu'aux derniers instants de l'avancée des troupes rebelles dans un pays en pleine guerre civile, c'est avec le sentiment de les avoir abandonnés à un monde dramatiquement difficile qu'il est obligé de partir. Écrire, c'est aussi, dans la septentrionale Gueldre qui abrite sa retraite, retourner auprès d'eux en pensée.

³⁰ On peut consulter son récit autobiographique dans « Basankusu Testimonies », p. 84-89.

³¹ Le père Kwik appartient à la branche néerlandaise de la Congrégation catholique des missionnaires de Mill Hill (ou Congrégation des missionnaires de Saint Joseph), fondée à Londres en 1866 et active sur plusieurs continents. Il est décédé le 20 juin 2013. L'exemplaire conservé à l'APA-AML est dédicacé de sa main.

Traduit par sa propre sœur du néerlandais vers le français, le récit du père Kwik prend une tournure sobre et directe, épurée en quelque sorte - dont nous ne sommes pas à même de conclure qu'elle n'était pas celle de la version originale. Quelques rares approximations syntaxiques ou lexicales ne font que souligner l'authenticité de l'entreprise.

Cinquante histoires donc. Cinquante rencontres. Une infinité de rencontres en vérité qui, comme les cristaux rebattus d'un kaléidoscope, forment une image inépuisable car toujours renouvelée. Les premiers épisodes sont les passages obligés de la découverte d'un monde : l'apprentissage de la langue locale, les premières chevauchées à mobylette, sur des dizaines de kilomètres de chemins à peine chemins, pour atteindre un hameau de quelques foyers, la surprise de son nom traduit dans le langage du tam-tam villageois... Mais, à petites touches, la fusion nécessaire opère. Dans un monde qui n'a de cesse de le surprendre, l'étonnement du père Kwik devient une habitude ; peut-être est-ce là précisément ce qui atteste de son immersion réussie ?

Enfants turbulents et rieurs, dont les pupilles sont des interrogations perçantes, sages vieillards sans âge, mères courages et pères fêtards ; les épithètes peuvent sans trahison faire la ronde de proche en proche, s'appliquer tantôt à l'un plutôt qu'à l'autre. Une vie villageoise comme elle a disparu de nos contrées : la solidarité naturelle qui régule d'inévitables et incessantes brouilles ; la peau de chagrin des conditions matérielles, toujours surmontées, relativisées, sorties de la sphère essentielle de la vie par ceux qu'elle atteint pourtant directement; les maladies, les accidents, l'impromptu de la mort ; fêtes de village ; petit cadeau, grand geste de l'un pour l'autre. Amitiés imprévues et bientôt indéfectibles, au détour d'un simple mot, d'un geste. Reconnaissance réciproque entre chacun, dans le blanc des yeux.

Le récit de François Kwik est aussi celui d'un sacerdoce – dans les deux sens religieux et profane du terme. Il en parcourt toutes les stations : doutes et impuissances, succès et échecs. Mais le père Kwik ne parle pas tant à Dieu qu'aux hommes. «Le Bon Dieu, qu'est-ce qu'il en est exactement?»: une interrogation d'un de ses fidèles que le père Kwik ne rejette pas. Il écoute. Ces hommes, femmes et enfants lui parlent d'eux et de lui-même, de leur pays, de la vie et de la mort des hommes. La parole qui éclaire et parfois sauve, – eux et lui se la prodiguent à répétition. Mutuellement. « Les gens savent mieux », écrit-il enfin. Derrière de continuels obstacles, la charité est en acte ; le père Kwik a pleine conscience de ne pas en être le moindre bénéficiaire. Le dogme et ses canons sont à des années lumières de son village et l'on ressent, au fil de l'ouvrage, la joie libératrice de celui qui touche à l'authentique de sa charge. Il manie l'humour pour exposer les dilemmes et indiquer où va sa sympathie : les couples interdits d'église parce qu'ils ne sont pas mariés, la lutte des femmes contre les grossesses trop nombreuses, contre l'alcoolisme de leurs conjoints.

Voilà donc le mobile profond de son récit : la joie d'avoir vécu sa vie – cette vie-là – et la déchirure d'une séparation jamais cicatrisée, dont il veut témoigner d'un même mouvement. Une triple découverte : celle de la vie d'une société dans laquelle, à maints égards, il en va tout autrement; celle aussi de la vie des hommes - la sienne et celle de son prochain: celle de l'Humain – ; celle enfin du message chrétien dont, par-delà l'ordination, l'expérience africaine du père Kwik lui aura découvert le sens espéré le plus authentique. Reste, pour le profane lecteur, au travers de cet ouvrage, la reconnaissance de ce que l'existence est le surgissement perpétuel d'ellemême, par son sens qu'il s'agit de guetter et d'interroger.

Emmanuel Guise

Korse, Piet, Missionaris in Kongo en Oeganda, Autobiographie, November 2006 [MLPA 00303]

Présentation

Je suis Piet Korse, né le 15 mars 1938 à Zwaag, aux Pays-Bas.

J'ai parcouru les séminaires des Pères de Mill Hill en Hollande et en Angleterre. Ordonné prêtre en 1963, j'ai été envoyé au Congo dans le diocèse de Basankusu. En 1964, nous avons dû fuir les rebelles de Pierre Mulele.

Une fois de retour en Europe, je suis allé en France, dans le Gers, pour mieux apprendre le français. À la fin de 1965 j'étais de retour à Basankusu pour travailler dans la grande paroisse de Basankusu. J'y suis resté pendant plusieurs années en passant des mois entiers dans les villages, dans la forêt. C'est ainsi que j'ai appris beaucoup de la vie des gens et qu'a commencé mon vif intérêt pour leurs coutumes, leurs rites, et pour la langue Mongo avec ses proverbes et ses fables.

Voyant leur situation économique peu enviable, j'ai démarré le système Raiffeisen – des caisses de micro-crédits - partout dans le diocèse pour que les gens puissent épargner et emprunter de l'argent et ainsi démarrer de petits projets.

Vers 1980, ma santé devenait problématique : je me sentais sérieusement malade, mais aucun médecin ne pouvait me dire que j'étais diabétique! Le travail et les voyages pour les coopératives d'épargne et de crédit me demandaient trop d'efforts. C'est à ce moment que l'Évêque Congolais, Mgr. Matondo, me demanda de poursuivre mon intérêt pour la culture Mongo. J'ai débuté un centre culturel de recherche à Baringa, dans la sous-région de Befale, toujours parmi les Mongo. Aidé par nombre de Congolais j'ai poursuivi ces études pendant près de dix ans. J'ai pris un intérêt particulier dans la nécessité de l'inculturation du message évangélique et de l'Église catholique.

Vers 1990 j'ai perdu mon équilibre physique et ma ténacité habituelle et je suis rentré en Europe. Entretemps, on avait découvert mon diabète à l'hôpital de Kinshasa. Enfin! Pendant deux ans j'ai suivi des cours de spiritualité à la Loyola University à Chicago tout en essayant de retrouver ma santé.

Ce n'est qu'en 1993 que j'ai subi deux opérations cardiaques à Maastricht. C'est grâce à ces opérations que je me suis rétabli.

En 1994, je suis allé en Ouganda où d'abord j'ai étudié deux langues, l'ouganda et le lusoga. Le diocèse de Jinja m'a demandé de démarrer là-bas aussi un centre culturel de recherche parmi les Basoga, des Bantu comme je l'avais fait pour les Mongo au Congo. J'y ai travaillé pendant 9 ans.

En 2003, je suis rentré en Europe pour me dédier à l'écriture de mon autobiographie (concernant le temps passé comme enfant à la maison, au séminaire, et puis au Congo et en Ouganda). J'ai écrit d'autres livres qui concernent la culture africaine bantoue, surtout leur notion de Dieu, leur spiritualité, leurs proverbes et leurs fables. En écrivant, j'ai utilisé le français, l'anglais, le hollandais, le lomongo et le lusoga. Honni soit qui mal y pense.

Piet Korse

Écho de lecture

Pourquoi écrire son autobiographie?

Deux rencontres ont décidé Piet Korse à écrire le récit de sa vie.

La première, c'est lorsque quelqu'un de Zwaag, son lieu de naissance, l'a interrogé sur la fin de sa mission: « Zo, heb je nu een punt gezet achter je zieltjeswinnerij? », « As-tu mis un point final à ton prosélytisme?». Que suggérait cette question? Pour un lecteur francophone, la traduction littérale du mot néerlandais, *zieltjeswinnerij* mérite une réflexion tellement l'expression est imagée. *Zieltjes* signifie « les petites âmes » et *winnerij*, le gain, la récolte. *Zieltjes winnen*, récolter de petites âmes est une tournure bien plus poétique en néerlandais même si le sens péjoratif (destiné à ridiculiser) équivaut à celui contenu dans le français *faire du prosélytisme*.

La seconde, c'est lorsque Piet Korse a lu, dans un journal local d'Oosterbeek (près d'Arnhem) un article décrivant un trajet à vélo dans les environs, « qu'au Nord de la gare se trouve la Maison Vrijland où d'anciens missionnaires se reposent de leurs aventures en Afrique ».

L'homme de Zwaag et aussi le journaliste n'avaient manifestement aucune idée de l'activité missionnaire. Il n'en fallut pas plus pour que Piet Korse se mette à écrire son autobiographie pour réparer la véritable raison de l'ignorance du journaliste et de l'homme de Zwaag : les missionnaires conservent leurs récits pour eux et ne les transmettent pas à d'autres lecteurs.

Le pacte est donc bien noué puisque le récit nous arrive, dans les archives de l'APA-AML.

Piet Korse raconte alors ses 40 ans d'Afrique de 1963 à 2003, pendant lesquels il a beaucoup écrit et publié, sur les Mongo et les Basoga, mais jamais sur lui-même. Et de faire remarquer que le récit d'un missionnaire n'est pas celui d'un autre.

Il explique donc aussi sous quelle forme et pourquoi il se raconte. Les missionnaires choisissent le silence sur eux comme ils ont choisi de vivre et de travailler toute leur vie en silence. Mais Piet Korse considère « que pour sa part, il vaut la peine de mettre sur papier, pour sa famille et ses amis, ses idéaux et ses échecs, ses efforts, ses luttes comme aussi son regard sur l'Église et la société ». Auparavant, se souvient-il, « lorsqu'un sage clairvoyant était enterré au Congo, on plaçait le mort assis droit dans la tombe, avec un bras levé de sorte qu'un doigt soit au-dehors. Ce seul doigt devait transmettre son charisme à la génération suivante ». Piet Korse se sent lui aussi obligé, à l'égard des êtres qui l'ont encouragé et qu'il a fréquentés de nombreuses années, de transmettre son charisme et son inspiration. Il regrette que ces récits arrivent trop tard pour ses parents et ses amis disparus mais vers qui va sa pensée. Le lecteur comprendra que l'autobiographe taise certains noms d'amis pour certaines raisons. Le scripteur, lui, acceptera que les lecteurs voient les choses avec un autre éclairage.

Au cœur de cette tolérance réciproque, le *je* de la confidence revendique le droit de considérer les choses à sa manière et présente ses excuses à qui ressentirait des lacunes dans sa version des choses. Il revendique aussi le droit au *récit privé*, destiné aux proches et donc protégé par la législation sur les données personnelles.

L'incipit est précis : « Cette autobiographie commence avec ma vie de missionnaire ». Piet Korse écarte ses jeunes années et sa vie d'étudiant qui arrivent peut-être tard pour entrer encore en ligne de compte.

Notre ami Piet nous autorisera-t-il à conclure sur l'un des nombreux proverbes Mongo qu'il a récoltés et traduits : 'Njoku ntûták' áfɛka', « De olifant loopt nooit achteruit »³² ?

José Dosogne

^{32 «} L'éléphant ne marche jamais à reculons » in Piet Korse, *Proverbes Mongo*, 2005. Cf. bibliographie sur son site : 1. Parlons de la culture Mongo I + II, 2. Proverbes Mongo de Basankusu (2 volumes), 3. L'accueil dans la société traditionnelle Mongo, 4. La grossesse et l'Enfance de la Société Mongo, 5. Sorcellerie, Maladie et Chasseur de Sorciers chez les Mongo, 6. Sorcellerie, maladie, bonkanga, 7. Jebola.

La Seconde Guerre mondiale

Les CRAB, la Résistance

Bellière, Jacques, 1940/1945 à l'ULB, de la vie estudiantine à la Résistance, 2012, 40 p. [MLPA 00282]

Présentation

C'est Simone Vosch-Bellière, qui a déposé le manuscrit autobiographique de son époux Jacques Bellière, après le décès de celui-ci, fin 2012.

Écho de lecture nº 1

Lors de l'invasion allemande de 1940, Jacques Bellière est en rhétorique à l'Athénée d'Ixelles. Mêlé à la foule innombrable qui fuit l'ennemi, il rejoint en France les CRAB (Centres de Recrutement de l'Armée Belge). À son retour, il réussit les examens de fin d'études secondaires, et s'inscrit à l'école de commerce Solvay de l'ULB, aujourd'hui Brussels Business School.

La plupart des étudiants de l'ULB étaient déterminés à résister aux nazis dès le début de l'occupation allemande. C'est ainsi que le 11 novembre 1940, le Cercle Solvay se mêla à une manifestation devant la tombe du Soldat Inconnu³³, puis dans la foulée devant le monument aux aviateurs de la Place Louise, plus tard déplacé Avenue Roosevelt.

En novembre 1941, le Conseil d'Administration de l'ULB suspend les cours parce que l'occupant voulait imposer un professeur flamand condamné par contumace pour trahison en 1914-1918. Dès lors s'organisent des cours clandestins et même des examens dans des locaux improvisés, parfois au domicile d'un étudiant ou chez un professeur. En même temps, la vie estudiantine continue; les « poils » se retrouvent dans leurs bistrots habituels : La jambe de bois, Le nez qui pend ou encore Le cornet où avaient lieu les « baptêmes » (bizutages) des bleus. La cité universitaire est occupée par les auxiliaires féminines de la Wehrmacht surnommées souris grises, mais curieusement, le stade contigu de l'ASUB, Association Sportive de Université de Bruxelles, reste accessible. Jacques Bellière pratique plusieurs sports : hockey, athlétisme, basket-ball (des photos sont jointes au tapuscrit).

Fin 1940, il participe à une réunion entre copains dans l'espoir d'entrer en contact avec l'Intelligence Service, mais en vain. Ce n'est que partie remise. Il s'engagera dans le Groupe G fondé par des membres de l'ULB pour l'organisation de sabotages sur les voies ferrées et les moyens de communication. Certaines équipes se chargent de communiquer par radio avec Londres en changeant chaque fois le lieu d'émission. Jacques est souvent chargé de faire le guet pour pouvoir avertir de l'approche d'un camion de repérage d'ondes courtes par un signal approprié. En de nombreuses occasions, il transporte sur son vélo un poste émetteur ou des explosifs parfois stockés dans la maison familiale sous un tas de charbon! Il est précédé de deux cyclistes clean, comme il dit, qui lui signalent un danger imminent par un moyen convenu. Il s'agit de n'être pas dehors après le couvre-feu.

Quand l'occupant impose le travail obligatoire en Allemagne, il en dispense les étudiants inscrits dans une université³⁴. Jacques Bellière et quelques amis s'inscriront à la faculté d'Économie et de Gestion Waroqué, à Mons avec la complicité de la direction, sans jamais y suivre les cours. La photocopie du document d'exemption de l'Arbeitseinsaltz dienststelle se trouve à la fin du texte. Il fallait le joindre à la carte d'identité. La feldgendarmerie faisait la chasse aux réfractaires au STO, elle arrêtait les trams pour contrôler d'identité de tous les passagers.

Un jour, l'équipe de transmission en contact avec Londres est arrêtée par la Gestapo en l'absence prévue et excusée de Jacques Bellière pour raisons familiales. Après la Libération les

³³ Voir le récit de cette journée conservé au n° [MLPA 00221]

³⁴ L'auteur ne dit pas que ce devait être en deuxième année au moins.

responsables du Groupe G le déclareront au-dessus de tout soupçon dans cette tragédie. De nombreux autres résistants du Groupe G seront victimes de leur courageux engagement.

Au printemps 1944, lorsque les Alliés approcheront, Jacques fera partie d'un maquis ardennais. Après la Libération, les examens passés clandestinement seront validés par la faculté. L'auteur avait atteint la troisième année dans la clandestinité; il achèvera ses études au grand jour à l'ULB.

Il a rédigé le récit dont je rends compte à 90 ans, quelques mois avant sa mort. Il cite de nombreux noms d'amis résistants. J'en nommerai trois parce que je les ai connus : Jacques Guyau, Pierre Uytendhoef et Jacques des Essarts. Nombreux sont les membres du Groupe G qui sont morts pour leur idéal de liberté. Le récit de Jacques Bellière leur rend un hommage mérité.

Iean Nicaise

Écho de lecture nº 2

Jacques Bellière a rédigé, en février 2012, le récit de sa vie d'étudiant et de résistant au cours de la seconde guerre mondiale.

Fin août 1940, Jacques Bellière est de retour en Belgique après quatre mois d'exode en France. Il a décrit cet exode dans un récit déposé sous la cote [MLPA 00221]35.

Jacques Bellière termine en quelques semaines ses études en section latin-mathématiques à l'athénée d'Ixelles puis il entre à l'ULB pour suivre les cours de l'École de commerce Solvay. Il découvre une vie estudiantine extrêmement agitée dans laquelle il s'intègre avec enthousiasme. Politiquement, la grande majorité des étudiants est animée de sentiments anti-allemands et proanglais. Elle est indéfectiblement attachée à la démocratie.

Le 11 novembre 1940 l'anniversaire de l'armistice de 1918 suscite une courageuse et importante manifestation à laquelle Jacques Bellière participe. Étudiants et anciens combattants sont dans la rue. Après un dépôt de fleurs devant le monument à la fraternité anglo-belge, rue de Quatre-Bras, les manifestants rejoignent la sépulture du Soldat inconnu, au pied de la Colonne du Congrès. Ils se rendent ensuite Place Louise où se dresse le monument élevé à la mémoire des aviateurs belges de la Première Guerre mondiale. Finalement, la feldgendarmerie de l'Occupant surgit pour disperser les manifestants et la foule qui les entoure.

Après cet événement, la vie continuera... non sans de multiples difficultés. Jacques Bellière se souvient qu'il fallait s'adapter et vivre dans une atmosphère oppressante, tout en éprouvant un sentiment de révolte.

En 1940, Jacques Bellière fait partie d'un groupe d'étudiants qui rencontrent un homme d'une trentaine d'années dont le père est anglais. Cet homme projette des actions de résistance et cherche à entrer en contact avec l'Intelligence Service. Ces velléités de résistance ne feront pas long feu.

En juin 41, lorsque l'Allemagne attaque l'URSS, les étudiants communistes, qui constituaient dans le milieu estudiantin une minorité assez remuante sous l'étiquette d'Étudiants Socialistes *Unifiés*, entrent en résistance active et même très active.

Fin novembre de la même année, le conseil d'administration de l'ULB, repoussant des directives et des nombreuses nominations que l'Occupant veut lui imposer, décide de fermer l'université. Dorénavant les étudiants pourront suivre des cours clandestins organisés en différents endroits.

En 1942, l'Occupant réquisitionne les hommes sans emploi pour aller travailler dans l'industrie de guerre allemande. Jacques Bellière échappera à cette réquisition en allant s'inscrire fictivement à l'Institut Warocqué de Mons qui lui délivrera une carte d'étudiant grâce à laquelle il obtiendra un Passierschein (un laissez-passer).

³⁵ Un compte rendu de ce récit, rédigé par Marie-Louise De Moor, a été publié dans le Bulletin du groupe de lecture APA/AML, n° 2, premier trimestre 2012 (p. 55 et 56).

Au cours de l'été 43, Jacques Bellière, recruté par un camarade de stade, entrera dans une organisation de la Résistance : le Groupe G. Il fera équipe avec deux amis pour effectuer le transport clandestin, à bicyclette, de postes émetteurs, de postes de téléphonie, d'armes et d'explosifs. Cette petite cellule sera aussi chargée d'actes de sabotage et d'attentats aux explosifs.

Jacques Bellière fera également partie de l'équipe d'un poste émetteur travaillant directement pour les services belges de renseignement et d'action à Londres. Le 23 mai 44, il devra quitter son domicile bruxellois pour déjouer une opération de la police allemande. Il se cachera à Waterloo chez une cousine. Cinq semaines plus tard il reviendra à Bruxelles. Réintégrant le Groupe G, Jacques Bellière participera à une opération spéciale pour laquelle il rejoindra en Ardenne un maquis de l'Armée Secrète. Il retournera en Ardenne avec le Groupe G, durant l'hiver 44-45 pour appuyer les troupes américaines qui affrontent l'offensive von Rundstedt.

Le 9 mai 1945 dans l'après-midi, les étudiants de l'ULB improvisent une contre-manifestation alors qu'une foule, amassée place des Palais, exprime sa fidélité au roi Léopold III et réclame son retour à la tête de l'État. Jacques Bellière est au nombre des 2 à 300 étudiants qui se précipitent place des Palais. Ces étudiants s'opposent aux manifestants, notamment à des étudiants de l'UCL, et scandent le mot abdication. La Question royale prenait naissance.

Au terme d'un récit intéressant, écrit avec vivacité, avec émotion lorsque le narrateur évoque le souvenir de certains compagnons de la Résistance, Jacques Bellière conclut que, si son combat n'a peut-être pas avancé d'une seconde l'heure de la Victoire, il était essentiel que se manifestent avec détermination à la fois l'insoumission et un espoir, celui d'un monde libre et juste.

Raymond Du Moulin

Détenu de sécurité à Dachau

Lamboray, Nicolas, curé de Sourbrodt, Détenu de sécurité (Schutzhäftling), Tapuscrit, 19 p. [MLPA 00284]

En 1942, Nicolas Lamboray, 42 ans, est curé de Sourbrodt, village des Cantons de l'Est. Dès 1940 les Allemands ont annexé ces cantons au Reich. Le 16 janvier 1942, un gendarme accuse l'abbé de cacher des vivres. Il fouille l'église et découvre la cachette dans les bouches d'air froid. Le soir arrive la Gestapo : elle arrête l'abbé. Il lui est reproché d'avoir tenu des « propos méprisants pour les Allemands » et d'utiliser le français à l'église. Il est classé « détenu de sécurité » et est emmené à Aix-la-Chapelle. C'est le début d'un long parcours par chemin de fer qui le conduira à Dachau. Le voyage est coupé de séjours en diverses prisons où le ravitaillement est aléatoire. Nicolas souffre de la faim et maigrit beaucoup avant d'arriver à Dachau. Dès 1933, ce premier camp de concentration a été occupé par des opposants allemands aux nazis, des homosexuels et des tziganes. Les prêtres viennent les y rejoindre et notre abbé décrit avec précision la partie du camp et le bloc 25 où il séjourne à partir de juin 1942. Le nouvel arrivant est logé dans une chambrée « propre et bien rangée ». L'entretien est, il est vrai, à charge d'une équipe de détenus sous la conduite d'un kapo, et le moindre désordre constaté lors de l'inspection d'un SS est durement réprimé. Les châlits sur trois étages, garnis de sac de paille, sont pourvus, au début, d'un drap mais ce sera sans lendemain. L'exercice de la religion est interdit.

Fin décembre 1942, notre abbé est transféré au bloc 26 réservé aux religieux. Une modeste chapelle y sera installée et, assez irrégulièrement, la messe ainsi que le culte protestant pourront avoir lieu; le régime sera un peu adouci. Nicolas Lamboray partage son sort avec des prêtres belges dont il cite les noms. Il est soumis à une série de corvées soit à l'intérieur du camp, soit à l'extérieur au sein de divers commandos. Il sera tour à tour employé au sarclage des cultures de plantes médicinales exploitées par les SS, au démontage de câbles, au triage de vêtements ou à la

couture qu'il maîtrise. Il lui arrive de déplorer des moments... d'oisiveté lors d'un hiver (1943 ?), au cours duquel le travail aux champs est interrompu.

Le régime n'a donc rien de comparable à celui de la partie du camp réservée aux Juifs. Nicolas trouve même que « le camp l'emporte sur la prison » ; il parvient parfois à se faire dispenser d'un travail qui lui déplaît. À d'autres moments il est exempté de corvée à cause d'une crise de furonculose ou d'un abcès au pied. En revanche, il lui est parfois imposé de travailler le dimanche sans manger en guise de punition, par exemple pour avoir emporté sa pipe au travail. On ne sait pas à partir de quel moment des colis pourront être reçus de Belgique. Cette absence de repères chronologiques rend ardue la rédaction d'un compte rendu cohérent. Les colis du curé envoyés par une certaine Thérèse, sans doute sa servante, et par une sœur et un frère améliorent quelque peu son ordinaire. Ils contiennent entre autres du lard, du gruau d'avoine, du tabac, même du vin en boîtes de conserve et une paire de chaussures... Nicolas préparera parfois de la soupe pour ses compagnons avec certains de ces ingrédients.

La situation va commencer à empirer lors de la débâcle des troupes de Mussolini consécutive au débarquement des Alliés en Italie: arrivée massive de prisonniers italiens au camp. En septembre 1944, les prisonniers évacués de camps proches du front vont surcharger Dachau et entraîner une épidémie de typhus. Est alors rendue obligatoire le passage en tenue d'Adam dans des salles de désinfection, tandis que les hardes sont envoyées aux étuves pour les débarrasser des poux, vecteurs de la maladie.

Le 29 avril 1945, le camp sera enfin libéré par les Américains, mais le ravitaillement ne sera pas rapidement amélioré, au contraire! Les détenus devront encore patienter avant d'être rapatriés. Le 11 mai le curé Lamboray et ses compatriotes seront chargés dans des camions militaires pour un parcours vers la Belgique « sans confort, avec un ravitaillement défectueux, par des routes souvent endommagées par la guerre ». On ne connaît pas la date de son arrivée dans sa paroisse, probablement le 15 mai. Il écrit : « À minuit je pus embrasser mes frères et sœurs que je n'avais plus vus depuis le 23 décembre 1941. »

Iean Nicaise

Les enfants de la guerre 40

Cailteux, Gérard, Mémoire d'enfance, Willancourt 1940-1945, 46 p. [MLPA 00321]

Écho de lecture

L'auteur dédie ce petit livre autoédité à sa mère. « Quand elle racontait ses aventures, elle ajoutait souvent: on a farou in liv (on en ferait un livre). Eh bien, c'est fait!» Gérard, cinq ans en 1940, ajoute à ses propres souvenirs ceux de quelques adultes. Willancourt est un charmant petit village de la Gaume, entouré de collines boisées, proche des frontières française et grand-ducale, et isolé des voies principales de circulation. Néanmoins, dès le 10 mai, l'envahisseur allemand atteint déjà le village avec un train d'artillerie hippomobile. Il réquisitionne des chevaux, dont Bayard, l'un des équidés de la famille. Les habitants n'ont pas eu le temps de gagner la France comme le feront un million de Belges, mais trop proches de la ligne Maginot, ils seront évacués d'office le 18 mai, un peu plus au nord. La famille nombreuse, des voisins, sans oublier le curé, notable omniprésent, et ses deux sœurs, s'entassent dans un chariot à ridelles tiré par un cheval épargné par la réquisition. Logement chez l'habitant en route et à destination, à Heinstert. Retour au village, le 22 juin, après la capitulation française. Les maisons sont sens dessus dessous et ce qui reste du bétail erre dans les champs et les bois. Les problèmes divers que l'occupation ennemie entraîne seront moins pénibles à la campagne que dans les villes. La pénurie alimentaire générale sera compensée dans la Gaume agricole par ce que les cultivateurs parviennent à soustraire aux réquisitions et aux perquisitions de l'ennemi. Les cachettes sont nombreuses dans les bois. Elles serviront aussi à sauver des réfractaires au travail obligatoire en Allemagne et à dérober des résistants aux yeux de

l'ennemi. Parmi les réfractaires, Ephrem (19 ans) frère de l'auteur. Deux pilotes américains survivants d'une forteresse volante abattue par la chasse allemande seront cachés par des habitants et pourront regagner l'Angleterre.

Gérard et les autres enfants de Willancourt fréquentent l'école des Sœurs de la Doctrine Chrétienne et les activités diverses organisées par l'entreprenant curé. Aux rations prévues par les « timbres de ravitaillement », par jour : pain, 200 gr, pommes de terre 500, viande 30, chacun peut ajouter ce qu'apportent les lopins de terre et les basses-cours dont dispose tout villageois. Comme partout, on écoute, malgré le brouillage de l'ennemi, les informations de la BBC diffusées le soir en français. Ce seront les Américains qui libéreront la région. Willancourt échappera à l'offensive Von Rundstedt. Les sept prisonniers de guerre du village sont heureusement revenus au pays, ainsi qu'un déporté réfractaire au travail obligatoire. Deux soldats étaient tombés au champ d'honneur.

En conclusion, Gérard Cailteux exprime son espoir que son récit contribuera à compléter l'histoire de son village. C'est ce que nous lui souhaitons.

Iean Nicaise

Le militantisme en Belgique

Témoignage de réfugiés politiques chiliens en Belgique

Oyaneder, Sergio, Une histoire chilienne, propos recueillis par Myriam De Weerdt, 2013 [MLPA 00281]

Présentation

Sergio Oyaneder est issu d'une famille de huit enfants. Il est né le 7 décembre 1934. Afin de subvenir aux besoins de la famille, le père exerce une double profession, inspecteur du travail et employé dans une pharmacie. La mère travaille pour un fabricant de chaussures et prépare les cuirs. Pendant deux ans, Sergio suit les cours de l'enseignement secondaire puis se met à travailler dès l'âge de quatorze ans tout en poursuivant le soir une formation commerciale. Laïque, homme de gauche, sa vie sera marquée par les événements politiques de son pays.

Ses propos ont été recueillis par Myriam De Weerdt.

Écho de lecture

Sergio Oyaneder, chilien, est né en 1934 et domicilié à Santiago du Chili, jusqu'en mars 1982, date à laquelle il débarque avec sa femme et son fils à Zaventem en tant que demandeur d'asile; il obtiendra aisément son statut de réfugié politique³⁶.

Sergio, membre du parti socialiste, raconte son emprisonnement et les tortures qu'il a subies à plusieurs reprises, accusé de « trahison, port d'armes, et autres malversations ». Toutes fausses accusations!

Il est condamné à mort, avec même, farce d'exécution, par des rafales de mitraillette contre un mur où lui et 4 hommes et 2 femmes sont alignés. Coups, matraquages, courant électrique dans la langue et les testicules, brûlures de cigarettes, torture du sous-marin (tête plongée dans l'eau d'une

³⁶ Pour rappel, le 11 septembre 1973, eut lieu le fameux coup d'État militaire de Pinochet, contre le Président Allende.

baignoire jusqu'à suffocation), sans nourriture pendant plusieurs jours, allongé avec 120 autres prisonniers dans une cellule exiguë.

Deux mois d'emprisonnement, puis plusieurs mois dans un camp de concentration, au nord du pays, dans une mine de salpêtre désaffectée.

Et subitement, départ par avion militaire pour Santiago, où il se retrouve dans un centre de détention politique. Il peut être libéré à deux conditions : signer un document niant toute torture et fournir une photo.

Ayant apparemment obtempéré à ces deux conditions, il est libéré, retrouve sa femme, son fils et ses frères, un travail - sous surveillance. Il reprend ses activités politiques clandestines en faveur de la démocratie. Repris, il est tabassé et drogué. On lui donne 72 heures pour quitter le pays. Il demande asile au consulat de Belgique.

Conduit avec sa femme et son fils à l'aéroport dans une camionnette de l'ONU, ils arrivent tous les trois sains et saufs, à Zaventem le 22/3/1982.

Marie-Louise De Moor

Le bénévolat dans les ONG

De Moor, Marie-Louise, Méharées sahariennes et expédition humanitaire au Sahel, 2011, 7 p. [MLPA 00251]

Écho de lecture nº 237

Marie-Lou a longtemps rêvé du désert et de son sable doré à l'infini [...] dans un dénuement de beauté pure. L'occasion lui a été donnée de parcourir en 1970, 71 et 72, ces immensités rêvées à pied ou à dos de chameau en compagnie de trois ou quatre amis. Pendant deux à trois semaines, ils dorment à la belle étoile, mangent les plats préparés par les chameliers Touaregs, agrémentés parfois de quelques boîtes de conserves emportées par précaution. Description de l'ethnie touareg et de son origine encore voilée de mystère. Ces hommes rudes et pauvres mènent leurs chameaux sur les pistes au sud du Sahara, en bordure du Sahel, entre l'Algérie, le Mali, le Niger, dont ils ignorent les frontières.

Marie-Lou est médecin et durant son temps libre, travaille bénévolement pour une ONG, l'OXFAM. En 1974, des dizaines de milliers de Touaregs sont ruinés par une épouvantable sécheresse. Le Croissant Rouge algérien appelle l'OXFAM à l'aide. Une équipe médicale va être envoyée à Tamanrasset. Marie-Lou accepte d'emblée d'en faire partie. L'équipe est composée de deux médecins, quatre infirmières et quatre jeunes chauffeurs-mécaniciens. Avec deux camions Berliet chargés de vivres, de médicaments et de vaccins, l'équipe atteindra Tamanrasset en quinze jours et 2.000 km de pistes. Là elle se divise; Marie-Lou, deux infirmières, un jeune médecin algérien et un guide touareg continuent avec deux jeeps et un camion. Au bout de 560 km d'effroyables pistes, ils arrivent à Timiaouine à la frontière du Mali. Dans la région, 20.000 à 30. 000 Touaregs affamés sont répartis dans des camps. Dans le premier que l'équipe découvre, environ 7. 000 malheureux ont trouvé refuge. Au centre du camp, trois cases aménagées ; l'équipe installe ses lits de camp dans la première, un dispensaire dans la seconde et une cantine dans la troisième. Il y a aussi une grande tente blanche procurée par le CRA; des dizaines de malades du scorbut causé par le manque de vitamine C sont couchés sur le sable. L'équipe a apporté une tente américaine qui avait servi au Vietnam, mais qui n'a pu résister à une terrible tempête de sable et s'est écroulée sur les malades que Marie-Lou et une infirmière y soignaient. Ce fut l'enfer.

La distribution quotidienne d'un peu de nourriture est insuffisante pour contrer la malnutrition générale ; l'équipe y ajoutera quelques denrées apportées de Belgique, entre autres du lait en

³⁷ L'écho n° 1, de José Dosogne, est paru dans le n° 3 d'Actualités du Patrimoine Autobiographique aux AML, 2013.

poudre. Le retour en Belgique aura lieu après deux mois de séjour à Timiaouine. La situation sanitaire s'est améliorée. Une autre équipe belge remettra la *population sur pied* au bout de trois autres mois.

Marie-Lou a vécu là « un des épisodes les plus émouvants et les plus éprouvants de [sa] vie ». Elle nous le raconte avec talent et modestie.

Jean Nicaise

Les formes de journaux

L'agenda : un carnet de comptes doublé d'une ébauche de journal intime

Paulissen, Louis, (Mme Veuve), L'agenda détourné, 1965 [MLPA 00305]

Écho de lecture

Le dépôt consiste en un agenda de format 15 x 10 cm. Édité par la Chambre syndicale de la Construction du Pays de Liège pour 1959, année où il n'a pas servi et est resté vierge. Il a été utilisé en 1965 par Mme Paulissen aux fins :

- 1. De carnet de comptes reprenant ses dépenses ménagères (épicerie, boulangerie, teinturerie) et autres (médecins, pharmacien).
- 2. De carnet de maladie (notations sur ses malaises cardiaques).
- 3. De confident aux rares moments d'épanchement sur sa situation et ses relations avec quelques proches.

L'agenda ne comporte aucune mention de choses à faire mais bien de choses passées (dépenses, notations intimes). Ce carnet, détourné de sa fonction propre, est devenu, par l'usage, un carnet de comptes doublé d'une ébauche de journal intime.

À première vue, il ne suscite guère l'intérêt. La répétition des notes concernant les dépenses incite à le feuilleter rapidement : il n'y a rien à lire. Le protège uniquement son ancienneté, encore que toute relative : c'est un objet familier ayant appartenu à quelqu'un il y a près de cinquante ans, sans plus. Mais que se passe-t-il lorsqu'on le scrute, feuillet après feuillet, en tentant de retrouver, dans la succession des notations, quelque chose de l'épaisseur de la vie du scripteur ? On trouve à peu près ceci.

En fin de compte, en fin de vie

Elle est bien inquiète, la chère Madame Louis Paulissen, en ce début d'année 1965. Elle vient de perdre son mari, elle sent sa santé menacée et sa solitude dans un petit village, Lixhe, au nord de Visé, n'est éclairée que par de rares visites. Ainsi, en ce début d'année, elle a eu pendant quelques jours la présence apaisante de *la petite*, ce dont elle rend grâce.

En ce premier jour de l'an, ses pensées se portent sur sa situation passée et elle songe à ce que lui réserve l'avenir. Spontanément, s'élève sa prière : « Puisse cette année qui commence m'apporter l'apaisement et me rendre la santé pour continuer à vivre, puisque Dieu le veut ainsi, et pouvoir faire en sorte de ne pas ennuyer les autres jusqu'à ce que mon heure de partir arrive ». Et,

courageusement, elle reprend le train de sa vie ordinaire. Les courses chez l'épicier et le boucher faites, elle s'occupe de ses poules. Elle en a quelques dizaines. Elle les élève pour en vendre les œufs. Marc, qui passe régulièrement, lui en achète par 50 à la fois. Jeanine passe souvent aussi et en prend jusqu'à une douzaine. Mme Paulissen a également des pigeons et quelques oies. Henri Doyen vient bêcher son jardin. Cela lui prend deux jours pleins. Elle y plantera, entre autres, des poireaux et des céleris. Au printemps, son petit domaine est illuminé par un lilas tellement beau que M. Vandersmissen, qui vient de greffer deux pruniers basse tige, n'en veut pour paiement qu'un bouquet.

Comment, dans sa solitude, oublier son cher mari? Il a bien droit aux violettes qu'elle porte sur sa tombe. Même disparu, il aide encore son épouse. Tous les trois mois, elle reçoit une assignation à titre d'ayant-droit de l'ancien combattant de la guerre 1914-1918 qu'il fut. C'est ce qu'on appelle les chevrons de front, reçus selon les années passées dans les tranchées. Ainsi elle pourra acheter des graines pour son petit élevage sans se faire mal. Elle sait qu'il a sa photo dans le Livre d'Or des Cartes du Feu.

Une dépense trop régulière revient dans ses comptes : celle concernant sa santé. Le médecin, le spécialiste, le pharmacien. Elle sait faire face, de l'argent placé – quelques dizaines de milliers de francs – elle n'a dû faire qu'un retrait de 2 000 francs. Elle souffre des intestins, mais ce n'est pas vital. Ce qui l'inquiète c'est l'état de son cœur. La coramine, un stimulant cardiaque, complète la batterie des médicaments que prescrit le Docteur Lambert, de Visé.

Les travaux et les jours continuent, interrompus parfois par le rayon de soleil d'une visite, comme ce 31 mars, journée avec Mimine et Lisa l'après-midi. Elle note, reconnaissante : « J'ai passé une journée agréable ». Ou ce jour où sa sœur est venue : « elle a fait tout mon travail. Elle m'a fait tellement plaisir. Je lui ai remis un pigeon et un œuf d'oie ».

Le dimanche 23 mai, on vote mais elle reste chez elle : « je n'étais pas en état ». Les notations sur ses battements de cœur se multiplient. Le médecin vient, elle consulte le spécialiste. Elle ne pèse plus tout à fait 45 kg. Mme Bruyère, femme de ménage, l'aide plusieurs heures par semaine. En juin, elle vend encore de la rhubarbe, et des fraises, dont regorge le jardin. Juin se passe ainsi, difficilement. Le 2 juillet, elle paye sa femme de ménage, en tenant compte du demi-kilo de fraises qu'elle lui avait donné. Le 6, elle note une dépense chez l'épicier. Le 8 juillet, elle corrige encore dans le vieil agenda, comme elle le fait toujours, le jour de la semaine dont les jours ne correspondent plus avec l'année 1965. C'est un jeudi. C'est sa dernière notation, ensuite les pages restent vides. À jamais.

Louis Vannieuwenborgh

Le journal d'accompagnement de la fin de vie

Monnoyer, Maurice, Nos quatre mains unies pour l'éternité, la fin de vie d'une chrétienne, 2013 [MLPA00285]

Présentation

Plusieurs ouvrages de Maurice Monnoyer figurent dans les collections des AML. Nous ne citerons que trois titres pour présenter cet ami de Mouloud Feraoun, de Mohamed Dib et d'Emmanuel Roblès qui fut journaliste en Algérie, Journalisme en Algérie ou l'histoire d'une utopie, (1989) défenseur de la Wallonie, Célébration de la Wallonie (1991) et chrétien, Journaliste chrétien de A à Z (2011).

Les 41 feuilles volantes qui sont parvenues dans nos archives de l'autobiographie par l'intermédiaire de Marc Quaghebeur sont la transcription des notes journalières que l'auteur a prises lors de la dernière maladie de son épouse, Cécile. Le lecteur a donc entre les mains, le journal d'une agonie tenu par un époux aimant depuis le 14 août 2012 jusqu'à son dernier jour, le 29 novembre. Après une courte introduction rappelant le cours heureux de 66 ans de mariage, il note les soins, les médicaments administrés, la visite de curés amis qui leur apportent le réconfort spirituel, les rares mots prononcés par Cécile. Il dit aussi sa douleur, son incompréhension de perdre pour toujours Cécile, mais aussi son espérance de se retrouver bientôt réunis pour l'éternité.

Ce témoignage ne peut que faire penser au *Journal* de Gabriel Ringlet, *Ceci est ton corps*, pour son accompagnement dans la foi et au film *Amour* de Hanneke qui, lui, pose indirectement la question de l'euthanasie.

Écho de lecture

Il n'y a pas de plus grande douleur que de voir un être cher s'éteindre un peu chaque jour. Après une longue vie de bonheur – 70 ans d'amour et de complicité –, un couple très chrétien, Maurice et Cécile, doit faire face à une épreuve cruelle : le cancer.

C'est le journal de bord d'un mari déchiré par l'horrible souffrance de son épouse adorée.

Ce sont les illusions d'un jour, vite envolées le lendemain.

Ce sont les rencontres douloureuses avec les médecins ; certains humains, d'autres indifférents.

Ce sont les doutes, les espoirs, les questions face à la dégradation physique et mentale.

C'est aussi une aliénation.

En un mot, c'est le chemin de croix de deux personnes unies au-delà de tout, que nous suivons au jour le jour.

Leur principale communication se fait par les mains. Des mains qui parlent, qui comprennent, qui demandent.

Quatre mains unies expriment l'amour qui ne peut pas mourir. C'est une intimité amoureuse et spirituelle.

Au-delà de cette souffrance vécue à deux, il y a une croyance immense en Dieu. La foi est un soutien. Ils prient chaque jour ensemble. Souffrir est peut-être normal dans leur vie chrétienne puisque Jean Paul II et sainte Thérèse de l'enfant Jésus ont énormément souffert à la fin de leur vie.

Mais il y a aussi la révolte. Pourquoi cette souffrance ? Est-elle nécessaire ?

Il y a aussi ce sentiment étrange de savoir que la mort est là, mais de vouloir encore croire à la vie. C'est cela le chemin de ces deux personnes. Un chemin qui commence le 14 août 2012 et se termine le 29 novembre.

On pourrait, à la lecture de cet écrit intime, s'interroger sur l'intimité incommunicable. Si l'écriture est une thérapie dans ce cas pour celui qui tient son journal, n'y a-t-il pas une certaine indécence à livrer tous ces détails : le nom des médicaments, des médecins, des programmes TV, la description des actes très personnels ?

Mais l'intérêt du document n'est-il pas là justement ? C'est un journal, le partage entre le dire et le non-dire dans un journal est caractéristique d'une époque. Ce qui semble déborder le dicible à un moment donné semblera salutaire pour l'évolution des mentalités par la suite. *Les Confessions* de Rousseau et le *Journal* d'Amiel en sont de bons exemples.

Nadine Conreur et Francine Meurice

Le journal de voyage comme notation de la ville

Dosogne, José, Journal de Paris

Présentation

Au cours du temps, la ville se transforme. Au cours du temps, le Journal de Paris de José Dosogne prend note de ces mutations. Le compagnon de voyage, le « guide imaginaire », est l'interlocuteur et le témoin de l'inscription de la superposition des strates urbaines.

Les échos de lecture du Journal de Paris se poursuivent ici et font suite aux échos des 91e et 93e voyages parus dans le n°3 d'Actualités du patrimoine autobiographique.

Ils sont suivis d'un écho d'un des Voyages en caravane où Paris est vu de loin...

Dosogne, José, Journal de Paris, Paris séduction, Paris fidélité, Paris toujours ravi d'être poursuivi, 94° Voyage, du 10 septembre au 14 septembre 2012, [MLPA 00255/0003]

Pour la troisième fois en cette année 2012, José Dosogne se rend à Paris, ville si chère à son cœur. Il s'agit de son 94e séjour dans la capitale française, un séjour qu'il place joliment sous le titre : Journal de Paris, Paris séduction, Paris fidélité, Paris toujours ravi d'être poursuivi.

Arrivé le 10 septembre au matin, José repartira le 14. Durant quatre jours pleins – le cinquième n'est là qu'en conclusion - il arpente la capitale et ses environs. José n'est plus, à Paris, depuis longtemps, un touriste ordinaire. Il peut se permettre de flâner à sa guise et de suivre très librement son inspiration. Guidés par lui nous découvrons donc, à Paris même, quelques lieux emblématiques du 19e arrondissement, où se trouve son hôtel, mais aussi le square Lamartine dans le 16^e, le site de Bercy dans le 12^e et enfin l'île Seguin. À l'extérieur de Paris, deux lieux reçoivent sa visite et du même coup la nôtre : Suresnes et le Mont Valérien, le 10 septembre, Montmorency et son musée Jean-Jacques Rousseau, le 14.

Fidèle à ses habitudes, José ne se contente pas de donner quelques informations superficielles sur les lieux qu'il visite. Longues précisions historiques, descriptions minutieuses, anecdotes curieuses, tout concourt à nous introduire jour après jour dans un Paris moins conventionnel, plus secret. Un Paris que hantent encore tant de figures aujourd'hui disparues et dont bien des sites gardent mémoire : des acteurs - Marcel Mouloudji, Arletty, Jouvet -, des sculpteurs -Ipoustéguy, Landowski, Belmondo -, un chimiste - Louis Seguin -, un penseur - Albert Kahn -, des anonymes aussi comme ces otages et résistants fusillés au Mont Valérien pendant la guerre.

C'est à pied, en RER, ou en train de banlieue, que José sillonne le Grand Paris avec un entrain juvénile. Il sait pourtant à l'occasion se faire critique. Critique lorsqu'il se rend à Bercy, autrefois sympathique « petite ville pinardière » (l'expression est de Léo Malet), et qui, comme le quartier des Halles, a perdu désormais tout cachet. Critique également lorsqu'il évoque en spécialiste les travaux de l'architecte Jean Nouvel, « omniprésent et inévitable ». C'est pourtant, et de loin, l'enthousiasme et l'émotion qui dominent dans ce 94e voyage et tout particulièrement le 13 septembre lorsqu'un train, puis un bus, conduisent José à Montmorency, dans cette maison où Jean-Jacques Rousseau séjourna de 1757 à 1762 et où il rédigea ses œuvres majeures. « L'impression est extraordinaire, écrit-il, on dirait qu'il va ouvrir la porte, les lits sont faits, les rideaux bougent comme les fleurs du jardin, et l'herbier qu'il a réalisé pour Manon, la fillette de Madame Delessert, [...] est ouvert sur les tables. » Le bonheur d'être là, dans ce lieu préservé, est si grand que José compose, assis sur un banc de pierre, un charmant poème à la gloire de son

50

écrivain préféré, avant d'être interrogé et photographié par un journaliste du *Parisien* qui – le hasard faisant bien les choses – cherchait précisément ce jour-là un visiteur à interviewer.

Une fois de plus, José Dosogne a fait son miel de ce séjour dans la capitale française. Une fois de plus, il nous invite à marcher sur ses traces et à découvrir Paris et sa banlieue avec des yeux neufs.

Michèle Maitron-Jodogne

Dosogne, José, Journal de Paris, Paris vertige et récidive entre 2012 et 2013, 95° voyage du mardi 1^{er} janvier au jeudi 3 janvier 2013, 6 p. manuscrites [MLPA 00255/0004]

Il ne fait pas bon être souffrant lorsqu'on se propose d'arpenter les rues de Paris et d'en visiter les musées. José Dosogne, qui nous avait habitués à parcourir la capitale et ses alentours avec une inusable énergie, en a fait, au début de la nouvelle année, la douloureuse expérience.

1^{er} janvier 2013 : José Dosogne arrive à Paris, désireux, comme à chacun de ses séjours, de multiplier les expériences. Hélas ! Une crise de rhumatismes le perturbe considérablement et l'obligera même à avancer son retour d'une journée. Dans l'intervalle – qui se réduit à trois jours – il doit, bien malgré lui, composer avec son *guide imaginaire*, ce conseiller bienveillant mais sage dont nous avons fait déjà la connaissance.

Rassurons-nous : si les lieux visités n'ont pas la belle abondance habituelle – j'en relève surtout trois : Montparnasse, Montmartre et l'Institut du Monde Arabe – ils sont l'occasion d'exposés d'une particulière richesse.

Montparnasse et Montmartre occupent, on le sait, deux quartiers bien distincts. José, habilement, traite des deux ensemble, soulignant les ressemblances. D'un côté comme de l'autre une intéressante église, la première à structure métallique, la seconde en béton armé ; d'un côté comme de l'autre, autrefois plus qu'aujourd'hui, des lieux fréquentés par les peintres, les écrivains et les poètes.

On connaît l'intérêt de José Dosogne pour l'Institut du Monde Arabe. Cette fois il comptait bien y visiter la superbe exposition consacrée au livre des *Mille et une Nuits*. Projet irréalisable hélas : la douleur est trop forte. Conseillé par son guide imaginaire, toujours présent et toujours amical, José décide de se limiter... à la librairie de l'Institut et de rapporter à Bruxelles, pour étude, un maximum de documents sur le sujet qui le passionne. Suit alors, là où l'on s'attendrait à des plaintes, à des regrets, un magnifique exposé sur *Les Mille et une Nuits* : comment ce corpus littéraire s'est-il constitué? quel en est le contenu? quels en sont les héros? Mais la plume de José se fait plus lyrique encore lorsqu'il célèbre une remarquable édition du *Cantique des Oiseaux* chez Diane de Selliers, édition présentée en décembre à la télévision et retrouvée à la librairie de l'Institut.

Tout cela suffirait à notre bonheur. Mais José Dosogne visite aussi ces lieux en moraliste. Discrètement son texte est, à plusieurs reprises, un bel hommage aux femmes qui osent occuper leur vraie place. Il est aussi un vibrant plaidoyer pour une meilleure compréhension du monde musulman que, déplore-t-il vigoureusement, « les extrémistes veulent dénaturer et ternir à tout prix au nom de la violence aveugle et destructrice. »

Dosogne, José, Journal de Paris, Une semaine de printemps à Paris, ou Paris 96°, Cinq jours du 22 au 26 avril 2013, 4 p. plus un dépliant [MLPA 00255/0005]

Écho de lecture

Un voyage prévu à Genève n'ayant pu aboutir, José Dosogne s'est rendu à Paris, du 22 au 26 avril 2013, et cela pour la 96^e fois. Le récit qu'il nous fait de son séjour est un peu différent de ceux auxquels il nous a habitués. José se limite en effet, cette fois, à parler des expositions qu'il a visitées, gardant secrètes ses déambulations à travers la capitale. Il reste que le choix des expositions le révèle tout entier et que ses informations et commentaires sont particulièrement riches.

José, toujours prêt à défendre la cause féminine, s'intéresse tout d'abord à trois belles expositions consacrées à des femmes artistes : Marie Laurencin, Tamara de Lempicka et Eileen Gray.³⁸ S'il parle de leurs œuvres, en regrettant souvent que celles-ci n'aient pas toujours été appréciées à leur juste valeur, il s'attarde aussi beaucoup sur la vie qu'elles ont menée, une vie sans tabous et qui les a conduites à côtoyer de nombreux artistes et écrivains.

Marie Laurencin, belle femme à la sexualité très libre, a été l'amie d'Apollinaire et de Sophie Groult, célèbre styliste et costumière, et a fréquenté de nombreux artistes, en particulier des écrivains. Elle laisse une œuvre considérable, très appréciée au Japon, où un musée lui est consacré.

Tamara, personnalité flamboyante, a fait de sa vie un véritable spectacle. Elle aussi partage ses faveurs entre les deux sexes. La Deuxième Guerre mondiale, qui la voit se réfugier à New-York, interrompt douloureusement cette fête permanente. Après une période d'oubli, son œuvre, qu'on peut rattacher à l'Art Déco, est aujourd'hui très appréciée.

Eileen Gray est sans doute la moins connue des trois artistes, mais certainement pas la moins douée. Cette femme, qui vivra presque cent ans, est une créatrice aux talents multiples. Designer de meubles, peintre, photographe, mais surtout architecte, elle aspire, comme nombre de ses contemporains artistes, à créer « l'œuvre d'art totale ». Elle réalise, dans le Midi de la France, plusieurs édifices remarquables, et, farouchement indépendante, n'hésite pas à rivaliser avec Le Corbusier et même à enfreindre ses règles. Sa gloire, comme celle de ses deux consœurs, connaîtra malheureusement quelques éclipses, d'où l'importance de l'exposition qui lui est consacrée.

Ces trois expositions auraient sans doute suffi à faire le bonheur de José. Il en visite cependant trois autres : « L'Art Nouveau et la révolution décorative », « Le romantisme noir » et « La Valise mexicaine », expositions qui ne manquent pas d'intérêt mais dont il nous parle un peu plus rapidement, du moins en ce qui concerne les deux premières.³⁹

De l'exposition « Art Nouveau » il retient surtout la beauté des 300 objets qui y sont présentés et qui illustrent cet art où la courbe, reflet de la nature, est maîtresse. De la deuxième il définit l'esprit : attention portée à cette part d'ombre qui, à partir des années 1760-1770, se dissimule derrière les lumières de la Raison et qui trouvera un écho chez les surréalistes.

Le titre de la troisième exposition - « La Valise Mexicaine » - est joliment mystérieux. Il renvoie à une belle histoire que José nous résume en quelques phrases. En 2007 on retrouve au Mexique – véritable miracle – une valise contenant 4 500 négatifs photographiques –

³⁸ Marie Laurencin, Musée Marmottan-Monet, 21 février au 30 juin 2013. Tamara de Lempicka, Pinacothèque de Paris, 18 avril au 8 septembre 2013. Eileen Gray, Centre Pompidou, 20 février au 20 mai 2013.

³⁹ L'Art Nouveau et la révolution décorative, Pinacothèque de Paris, 18 avril au 8 septembre 2013. L'ange du bizarre, Le Romantisme noir de Goya à Max Ernst, Musée d'Orsay, 5 mars au 23 juin 2013. La Valise Mexicaine, Capa, Taro, Chim, Musée d'art et d'histoire du Judaïsme, 27 février au 30 juin 2013.

principalement des vues de la guerre civile espagnole – œuvres remarquables de Robert Capa, un géant de la photo mort en 1954, et de trois de ses amis. Ces négatifs, aujourd'hui en partie exposés au Musée d'art et d'histoire du Judaïsme - trois au moins des photographes sont en effet juifs -Capa avait dû les laisser à Paris lors de sa fuite à New York en 1939 et leur trace s'était donc perdue. À juste titre, José s'enthousiasme pour cette exposition dont il mesure la rareté. Il joint d'ailleurs à son propre texte un petit dépliant remis aux visiteurs de l'exposition et qui donne des informations supplémentaires, en particulier une courte biographie des quatre exposants.

Paris 96^e! Grâce à José nous avons fait, cette fois encore, un beau voyage à Paris, d'exposition en exposition. Nous avons découvert ou redécouvert de belles œuvres d'art et, mieux encore peutêtre, croisé de belles personnalités, qu'il s'agisse de ces trois femmes-peintres ou de ces quatre photographes aujourd'hui disparus, parmi lesquels - la boucle est ainsi bouclée - une femme encore, Gerda Taro, première femme photographe à trouver la mort lors d'un reportage de guerre.

Michèle Maitron-Jodogne

Dosogne, José, Journal de Paris, Un Paris d'été récalcitrant, ou Paris 97, du 8 au 12 juillet 2013 [MLPA 00255/0006]

Échos de lecture

Une fois encore, José, notre guide, nous invite à le suivre. Le voici ; et ce, pour la 97e fois à Paris... Paris, cette ville magique qui l'enchante et cet enchantement, il veut nous le faire partager; cette fois, en suivant un fil artistique.

Tiens! Voici un José tout neuf qui s'inquiète pour les soldes parisiennes perturbées par le mauvais temps du début juillet!

Première visite : le musée de la médecine où a été fondé le premier cabinet d'échographie. Une petite note littéraire aurait-elle fait vibrer son attention... oui, Jean-Jacques Rousseau, pas l'écrivain, ni le philosophe mais l'homme malade, difficile à soigner à son époque, y est l'objet d'une exposition.

Le lendemain, visite de l'exposition Le théorème de Néfertiti. Bizarre, ce buste disparu pendant 2 000 ans et conservé à Berlin. Pourquoi? se demande José. Et puis, étrange chose qu'une machine à coudre électrique à l'effigie de Néfertiti – image décalée des Temps modernes!

Quai Branly: Charles Ratton, inventeur des arts premiers, appelés auparavant « arts primitifs ». Il a fallu 2 000 ans pour que cette forme artistique soit reconnue!

Le musée d'Orsay consacre une exposition à Félicie de Fauveau, première femme sculpteur à vivre de son art. Pas trop enthousiaste, notre guide, car l'artiste est trop impliquée dans la religion « anachronique », trop conservatrice.

Ensuite, le musée Jacquemart met Eugène Boudin en lumière... La lumière, élément essentiel, avec l'eau, dans l'œuvre de ce peintre initiateur du mouvement impressionniste. Boudin a voyagé pour reproduire ces deux éléments toujours en mouvement et donc difficiles à fixer sur une toile.

Le circuit artistique se poursuit au palais de Chaillot avec Marcel Breuer, architecte maître du design, inventeur en 1925 du fauteuil Vassily (constitué de tubes d'acier courbés et de bandes de cuir noir) qui est encore fabriqué maintenant.

Le dernier jour le conduit aux Arts décoratifs afin d'admirer une exposition au titre porteur de rêves : La mécanique des dessous.

Après ce petit moment coquin, la dernière visite est à l'église Saint Roch. C'est l'église des artistes (Corneille y est enterré). Les murs sont tapissés de toiles peintes. C'est ainsi que se termine le 97^e voyage à Paris! À bientôt pour le 98^e!

Nadine Conreur

Dosogne, José, Voyages en caravane 2004, Paris protégé par ses lacs, décembre 2012, 5 p manuscrites plus 2 cartes [MLPA 00255/0003/001]

José Dosogne aime passionnément Paris. Il est donc tout naturel qu'il se soit intéressé aux « lacs protecteurs » de la capitale. Mais qu'entend-il par là? Quatre lacs artificiels ont été créés en Champagne, à plus de 150 kilomètres de Paris, dans la seconde moitié du vingtième siècle. Leur fonction première est de régulariser le cours de la Marne, de l'Aube et de la Seine, pour éviter une redoutable inondation de la capitale. Le niveau de ces lacs est naturellement très variable. Très haut en juin, il atteint son minimum en septembre. Les surfaces ainsi dégagées servent alors de haltes-refuges aux oiseaux migrateurs de toutes espèces : grues, canards, oies, hérons, cormorans. Fidèle à ses habitudes, José Dosogne nous donne sur ces deux sujets – la création des quatre lacs et la présence des oiseaux migrateurs - de nombreuses et intéressantes précisions. Son souci permanent de bien nous informer est également sensible dans la seconde partie de son exposé, celle qu'il réserve à la ville de Troyes, proche des lacs artificiels, et à ses nombreuses richesses artistiques : maisons à pan de bois, monuments religieux et musées. Enfin, pour nous permettre de bien localiser lacs et ville, José Dosogne a pris soin de joindre à son exposé deux photocopies de cartes routières.

Tout nous invite donc au voyage! Un problème se pose cependant, du moins me semble-t-il. De façon très inhabituelle, cette fois, José Dosogne s'exprime très peu dans ce texte sur un ton personnel. Le je est, pour ainsi dire, totalement absent. Tout au plus trouve-t-on, au milieu de l'exposé, un paragraphe de quelques lignes où il fait référence à plusieurs promenades qui lui ont permis, en 2004, de mieux approcher la riche faune de la région.

Bien sûr, lorsqu'on relit le texte très attentivement, on devine, en filigrane, quelles ont été certaines réactions du voyageur: son regret à la pensée des villages engloutis par le lac du Der-Chantecoq, son plaisir à observer, aux petites heures du jour, le ballet des grues cendrées. Bien sûr aussi, on note que ces voyages relatés en 2012 sont déjà vieux de huit ans et que, tout naturellement, le « ressenti » s'est un peu effacé au profit du « connu ». Un effacement qu'on ne peut cependant que regretter, si nourri et intéressant que soit par ailleurs l'exposé de José Dosogne.

Michèle Maitron-Jodogne

Le journal de voyage épistolaire

Heze, Emmanuelle, Haïti, Notes du voyage chez mon fils Adrien, du 19 octobre au 30 novembre 2012, 23 p. [MLPA 00323]

Écho de lecture

Gisèle Bastin vient de déposer à l'APA un texte de sa fille relatif au voyage qu'elle a accompli à Haïti. Emmanuelle s'est rendue là-bas pour rendre visite à son fils Adrien, qui a été formé par les Compagnons du devoir et est, là-bas, coordinateur technique d'une « fondation (rustic superior⁴⁰) qui participe à l'effort de reconstruction du pays en formant des professionnels du bâtiment à travers des chantiers-écoles ». Le principe, pour les Haïtiens peu scolarisés, est de faire passer le savoir de proche en proche. On y apprend en faisant. Les élèves méritants deviennent chefs de chantier⁴¹ et

⁴⁰ Secours catholique-réseau mondial Caritas.

⁴¹ Une quarantaine en un peu plus d'un an.

transmettent à leur tour leurs connaissances à d'autres. Et ainsi de suite, dans un système où chacun est valorisé, en étant rémunéré dès le début, tout en apprenant.

Construire l'avenir par des chantiers de construction est une formule heureuse et imagée qui tend à conduire à l'autonomie. Le désir d'avancer est à la fois la règle et l'ambition. Dans ce pays d'après le séisme⁴² et toujours exposé aux cyclones, le programme essentiel vise à réaliser des « bâtiments antisismiques et anticycloniques ». L'objectif de l'ONG est de quitter le pays « une fois le projet viable et le relais assuré par les Haïtiens eux-mêmes ».

Ces chantiers de l'espoir sont loin des chantiers du profit financier, comme aussi de la plus haute tour de Londres, ou du monde, dans certains pays émergents. Il s'agit des valeurs humaines, et non des abus de l'argent ou du prestige national.

De cette ancienne colonie française aujourd'hui forte de près de dix millions d'habitants – dont 95 % de Noirs –, il est surprenant de préciser qu'elle est devenue le premier État noir indépendant dès 1804⁴³, c'est-à-dire, depuis plus de deux siècles, tout en restant encore à ce jour un des plus pauvres du monde.

Cette île a pourtant des aspects *paradisiaques*. Située dans une *mer d'émeraude* (les Caraïbes) et accolée à la République dominicaine, elle est voisine de Cuba, sous le tropique du Cancer. Elle évoque un éden terrestre peuplé de pauvres sur lesquels une divinité perverse a l'air de s'acharner en distribuant au hasard catastrophes et beautés, bonheur et coups, chants et mort, rire et chagrin, espérance et fatalisme, courage et désespoir.

Dans un texte constitué de cinq lettres datées des 22, 25, 26, 30 et 31 octobre 2012, accompagnées d'innombrables photos, Emmanuelle a, à peine, assez de mots et d'images pour décrire en même temps son vécu d'Européenne sous les tropiques, au milieu des Haïtiens et des Haïtiennes. Tout y est découverte et surprise, pendant que s'édifie sous ses yeux et devant son appareil photographique le futur atelier-entrepôt dont la structure métallique grandit à coups d'astuces et de prodiges du système D.

Les extrêmes se déchaînent autour d'elle. Cyclones, orages, déluge, tonnerre, vent, crues, inondations, routes coupées, gravats, destructions, boue, bref une anarchie générale, comme si le choléra ne suffisait pas lorsqu'il apparaît.

Il y a tout le catalogue de l'abondance et de la richesse végétale et animale, les odeurs, les voix, les chants, mais aussi le manque de travail et d'argent, l'ennui, le découragement, la passivité, la vacuité dans le dénuement, de ces hommes et de ces femmes, de ces enfants, pénalisés dans leur avenir comme dans leur quotidien.

Tout est chromos et, à l'évidence, vie bon enfant, gentillesse, disponibilité en même temps que distanciation, chez ces êtres parlant le créole et pas toujours le français, au milieu des bus et des taxis bariolés, surchargés, noyés dans une foule innombrable dont on devine qu'aucun avenir triomphal ne lui est promis. Haïti n'a pas assez de richesses naturelles⁴⁴. La déforestation ellemême a été radicale. On sait par ailleurs qu'Haïti est sous-industrialisé, endetté, depuis longtemps en proie à de vives tensions sociales et politiques, ainsi qu'à une grande instabilité.

Le pays restera donc contraint à compter sur les ONG présentes et à venir, analogues à celles qu'Emmanuelle nous fait connaître en l'exaltant, avec raison, dans ses écrits.

José Dosogne

⁴² 2 500 morts en janvier 2010.

⁴³ Une conséquence de l'action de Toussaint-Louverture à l'époque.

⁴⁴ Mis à part bananes, café, canne à sucre et bauxite.

Les formes d'enregistrement de la mémoire dans les archives familiales

L'interview et la transcription de la mémoire orale

Cornélis, Marie, Cornélis, Léa, Cornélis, Élodie et Cornélis, Madeleine, Mémoires des quatre sœurs, 1914-1950, 145 p., illustrés de nombreuses photographies, de dessins et d'illustrations, mis en page par Guy Willem en hommage à ses tantes [MLPA 00307]

Présentation

Mémoires des quatre sœurs est la transcription des mémoires manuscrits rédigés par quatre de mes tantes, d'où le titre.

Elles y racontent leur jeunesse dans l'Ardenne liégeoise, et plus précisément dans les hameaux de Hierlot et de Noirefontaine (commune de Lierneux, canton de Stavelot, arrondissement de Verviers, province de Liège).

Le premier témoignage a été réalisé à partir d'un questionnaire que j'avais rédigé. Le second le fut partiellement. Enfin, dans les deux dernières contributions, les témoins ont suivi leur libre inspiration.

Un exemplaire de ces Mémoires a été déposé auprès du Musée de la Vie Wallonne de Liège.

Guy Willem

Écho de lecture

« Ceux qui partirent avec un maigre bagage m'ont donné une juste mesure du monde, et c'est par fidélité à eux que je suis - farouchement et fermement - du côté des pauvres par héritage, droit de naissance et droit du sang »

Cet extrait du Cher pays de mon enfance, roman de Marie Rouanet (Paris, Librio, 2005), et cité en exergue aux Mémoires des quatre sœurs, est particulièrement bien choisi pour nous édifier sur les conditions de vie dont témoignent les quatre sœurs, en tant que filles de fermiers. Elles naquirent et grandirent toutes quatre, entre 1914 et 1927, à Hierlot, un petit hameau de 27 fermettes, en province de Liège. Le véritable gestionnaire du village était le curé auquel on avait recours dans toutes les circonstances de la vie, et auquel on prêtait certains pouvoirs en relation avec Dieu, comme d'arrêter la grêle avant qu'elle ne dévaste les champs et de chasser les rats qui infestaient les logis!

Ainsi la vie se partageait entre les travaux domestiques, les travaux des champs et la messe, plus le Salut, le dimanche. Tout le monde pratiquait, et lors des élections, les prêches ordonnaient de voter pour le parti catholique sous peine de péché mortel.

La vie était rude chez les fermiers. Dès leur plus jeune âge, les filles étaient mises à contribution. La maman les initiait aux travaux ménagers et le papa aux travaux des champs. Heureusement, la fréquentation de l'école primaire rendue obligatoire libérait les enfants de certaines corvées, tout en les éveillant au monde.

On vivait en autarcie, satisfaisant les besoins élémentaires. Marie nous décrit avec abondance de détails le mode de vie à cette époque.

Toutes les maisons avaient une grange, une étable et un corps de logis qui donnait directement sur la laiterie, la cuisine et l'étable dont les odeurs et les flates 45 se dispersaient partout. On

⁴⁵ Flate: bouse de vache (in Jean Haust, Dictionnaire liégeois).

occupait à deux un lit étroit, dont le sommier était en planches et le matelas bourré de paille découpée. Il n'y avait pas d'eau courante mais une pompe à eau dans la cuisine ou la laiterie ; on s'éclairait avec une lampe à huile (un quinquet), et on se chauffait au bois. On produisait ses propres légumes, et son pain. À l'occasion, on tuait une vache ou un cochon et l'on fabriquait soi-même son boudin et ses saucisses. À la ferme des Cornelis, on comptait douze vaches plus des veaux et des bœufs, deux chevaux, une vingtaine de poules à couver ou à pondre, deux chiens à vache. La traite manuelle prenait beaucoup de temps. L'une des filles, – est-ce Marie ? – prétend avoir, un jour, trait douze vaches à la file!

Les loisirs étaient comptés, surveillés et se vivaient en communauté autour des fêtes paroissiales.

Autobiographie sans doute, mais aussi travail de mémoire et recherche sociologique, ce document est d'un grand intérêt pour éclairer cette époque d'un tiers-monde, aujourd'hui oublié, que vécut la population rurale de l'Ardenne exploitée par les propriétaires terriens. Il enrichira nos archives qui ne détiennent, à ma connaissance, que peu de documents relatant la vie des paysans.

José Trussart

Meurisse, Marthe, Je suis la 8^{ème} enfant..., [s d;], 10 p. [MLPA 00320]

Présentation

Colette Meunier, fille de l'auteur, est la déposante du document ainsi que d'un carnet de route de l'exode de 1940 [MLPA 00320/0001] et du récit de Gérard Cailteux, *Mémoire d'enfance*, *Willancourt 1940-1945*, [MLPA 00320]. Elle a retranscrit ce récit d'après les notes de sa mère, Marthe Meurisse (1913-2003). Elle est membre du groupe de lecture APA-AML depuis 2013.

Écho de lecture

Marthe est née à Frénois, en Gaume, en 1913. Elle est la dernière des huit enfants (quatre garçons et quatre filles) de Justine Fasbender et d'Arsène Meurisse. « Pauvre maman avec cette charge », constate-t-elle! L'aîné, Georges était né en 1900. Il n'était pas enchanté de cette nouvelle venue et refusait d'en être le parrain, mais il accepta au prix d'une clarinette... Le père avait acheté un moulin en 1906. La maman raconte à la fillette quelques anecdotes sur la guerre de 14-18. Les Allemands occupent le village; il faut ruser pour moudre le grain et distribuer rapidement la farine aux clients pour que l'occupant à la recherche du grain fasse chou blanc. La maman et les enfants trouvent refuge à Tintigny. Marthe raconte les joies de l'enfance en famille, les vacances à la campagne avec les cousins. Un événement l'a marquée: le jour affreux où l'on tuait le cochon. À l'école, elle reste souvent en retenue pour bavardage et revient seule à la maison. À douze ans, elle est confiée à un pensionnat, autant dire une prison. Adieu ma belle liberté! Elle reçoit peu de visites de sa mère, son courrier est censuré par les religieuses, elle mange mal, revient affaiblie au bout de trois ans.

En 1930, sa sœur Jeanne meurt d'un cancer du foie. Par respect du *grand devil*, la radio est fermée pendant un an. Marthe a dix-sept ans. Elle rencontre quelques garçons, mais n'est guère amoureuse, et quand un jeune homme l'attire, sa mère met des bâtons dans les roues. En 1940⁴⁶, le père meurt d'urémie. Un garçon qui lui plaît est prisonnier en Allemagne. Elle ne l'attend pas et épouse Léon Meunier en 1942. À 29 ans, elle ne supportait plus l'autorité maternelle. *J'ai choisi la liberté*, écrit-elle. Mariages et naissances se succèdent dans la famille. Marthe donne naissance à Danielle en 1943 et à Colette en 1946. La même année, leur père Léon et leur oncle Georges sont

⁴⁶ Sa sœur Yvonne a tenu un journal de l'exode de la famille fuyant l'invasion allemande. Elle décrit la traversée de la France jusqu'à Plaissan (Hérault) du 10 mai au 19 mai. Voir [MLPA 00320/0001].

mortellement blessés dans un accident. Marthe s'installe à Frénois. Colette est malade et doit aller se faire soigner en Suisse. Elle en revient à 5 ans. D'abord à l'école à Jamoigne, les fillettes sont envoyées en pension à Arlon. Marthe, gérante d'un magasin, fait de mauvaises affaires. Danielle se marie et donne naissance à Jacinto. « Me voilà grand-mère! », constate Marthe. Le mariage vacille vite, Danielle part deux ans à Conakry, comme professeur, divorce et épouse Tierno Sow. Colette part au Canada en 1969. Le récit s'arrête brusquement par ces mots : « Colette est de retour en 1994, Dany nous quitte l'année suivante. C'est un grand deuil. »

Les sentiments sont généralement exprimés de cette manière détachée, sans pathos. Est-ce pudeur d'écriture ou froideur naturelle?⁴⁷

Iean Nicaise

Le palimpseste du roman familial oral

Dosogne, José, Un revival au cœur de Bruxelles en date du lundi 29 juillet, 2013, 3 p., 1^{er} août 2013, [MLPA 00288/0002]

Présentation

Un revival au cœur de Bruxelles est le n° 2 de la série des Biographèmes de José Dosogne. À côté des récits autobiographiques longs que sont Un retour au village ou Un exode en mai, l'auteur rassemble sous ce titre ses écrits courts qui se focalisent sur l'une ou l'autre thématique précise : les grandsparents métayers, la Légion étrangère, le revival au cœur de Bruxelles... Dans ce mouvement continuel de réécriture de l'autobiographie, un texte se superpose à un autre pour mieux chercher à fixer les paroles labiles des conversations entendues, car il n'existe pas d'archives familiales écrites.

Dans ce biographème consacré à la ville de Bruxelles, l'auteur se souvient des errances urbaines de son enfance. Ce revival au sens propre, de « revivre » les choses, est vécu en direct par une forme de dédoublement de la présence au monde. Comme dans ses autres écrits autobiographiques, l'auteur redit encore, par la place qu'il lui accorde dans son récit, l'importance des lieux de l'enfance, et surtout des énigmes à jamais irrésolues par la disparition des protagonistes d'antan. « Dans cette ville qui me parle tant, j'ai donc revécu une part de vie qui ne s'éclaircira jamais. Parce qu'il n'y a plus personne pour converser. »

Écho de lecture

Cum grano salis

Les plumes les plus talentueuses bénéficient de l'aide d'en haut. La grâce d'écrire provient du ciel. Yeux levés, main en l'air suspendue, prête à transcrire ce que la bouche d'or leur murmure. Dieu, Guide ou Transe, inconscients des bruits du monde, pénétrés par la voix qui les transporte, fidèles et exacts témoins du prodige, ils écrivent.

Dante, conduit par le maître des maîtres, récite sa traversée des infernaux palus pour, au Ciel, retrouver Béatrice. Plus près de nous, dans sa chambre tapissée de liège, le souffle court, un vieil adolescent entend monter en lui le miracle du temps retrouvé et – sous nos yeux – José Dosogne, assis sur un muret, sous la protection des saintes Anne et Madeleine, accueille son guide

⁴⁷ Interrogée, la déposante a précisé que c'était pudeur d'écriture.

imaginaire. De quoi lui parle-t-il, ce visiteur venu de très loin ? José, l'esprit attentif, écoute : « Apparais, Bruxelles de tes douze ans, enfin découverte après un âpre exil ! » Et José se souvient du secret de famille qui le tint éloigné de son père, de sa mère, de sa sœur.

La voix parle : « Te souviens-tu de l'église Sainte-Catherine et de ses abords, sillonnés par ta sœur et toi, en chemin vers votre mère, les fins d'après-midi ? »

La voix parle, insinuante : « Te souviens-tu des ruelles interlopes parcourues le cœur battant aux côtés de Sophie, ses disparitions troublantes dans les arrière-boutiques ? T'en souviens-tu, dis, je te parle, de la maîtresse de ton père, de Sophie et des ruelles interlopes parcourues à ses côtés ? »

Ainsi parle la voix venue de jadis, elle se superpose, distincte, aux paroles de Myriam et de Francine. José, entre ces deux bonheurs d'écoute, retient son souffle et tente de capter la joie profonde de ces instants.

Mais, bientôt, ô impermanence de la pensée, son attention est attirée par la beauté de sainte Anne, la chapelle et, vieille habitude, il commence à l'analyser et à se la décrire intérieurement. Des faits, des dates, la prose remontent à son esprit et l'envahissent.

Modeste et discrète, la voix intime se fait moins perceptible. José ne l'écoute plus. Son guide imaginaire s'éloigne doucement, et sa promesse de toujours hanter ces lieux pour revenir lui murmurer à l'oreille les sortilèges d'autrefois enchantent inconsciemment l'esprit de José, maintenant occupé par des dates et des faits, et tout à sa conversation avec Myriam et Francine.

Louis Vannieuwenborgh

La transmission des grands-parents

Leurquin, Paul-Hector, *Autobiographie de Grand-père*, 2008, Tapuscrit de 115 p. [MLPA 00294]

Présentation

Hector, Paul Leurquin signe un pacte autobiographique au seuil de son récit : il destine son autobiographie à ses petits-enfants, lui, qui n'a pas connu ses grands-parents.

Écho de lecture

Ces 115 pages qui foisonnent d'événements et de réflexions sont destinées par l'auteur à ses petits-enfants. Hector, dit Paul-Hector, est né en 1932 à Avennes, commune située au bord de la Mehaigne, dans la province de Liège, et qu'il décrit fort bien. La famille bourgeoise et catholique *jouit d'une certaine aisance* grâce, notamment, à l'exploitation d'une entreprise d'engrais chimiques. Paul-Hector a trois frères et une sœur. C'est un enfant précoce qu'on envoie à l'avance à l'école primaire.

En 1940, l'invasion allemande provoque l'exode d'un million de Belges. Les sept Leurquin embarquent dans une *Opel Kapitän* en route pour la France, où M. Leurquin croit pouvoir mettre sa famille à *l'abri de la Ligne Maginot*! Une fois en France, comme les *panzers* allemands foncent vers la Manche, on prend la direction du sud-ouest. Pour éviter les ralentissements sur les grands axes encombrés de réfugiés, M. Leurquin emprunte judicieusement les routes départementales et atteint rapidement la Gironde. À Bazas, au sud de Caillavet, il installe dans une grande bastide toute la famille, plus deux dames réfugiées de Charleroi qui serviront de domestiques au pair. Paul-Hector avoue avec un soupçon de honte qu'il passe *d'exceptionnelles grandes vacances*. Il ne faut pas en être honteux, c'est le souvenir que gardent de l'exode la plupart des enfants et des

adolescents : des vacances inattendues au soleil⁴⁸. Ce n'était pas le sentiment des adultes angoissés par l'avenir, bien que l'accueil des Français fût souvent aimable, sauf pendant quelques jours au moment de la capitulation inopinée de l'armée belge.

Le retour à Avennes s'effectue sans problème ; on retrouve la maison intacte. Les meubles de valeur et leur contenu ont été enlevés par le fidèle secrétaire, et protégés du pillage dans les bureaux et les greniers de l'entreprise qui a tourné vaille que vaille. Paul-Hector reprend l'école jusqu'en cinquième primaire. Il fera la sixième au Collège archiépiscopal Saint-Albert de Jodoigne que ses parents ont préféré au collège de Hannut, bien plus proche. À dix ans et demi, il entre en sixième latine, la 1^e année du secondaire. Il juge qu'il a *vécu la pire période* de son enfance. Il réussira l'année, mais la recommencera au collège Sainte-Croix de Hannut. Le scoutisme est largement pratiqué au collège et l'occupera pendant douze ans.

Les privations de la guerre ne toucheront guère la famille Leurquin parce qu'elle possède des terres agricoles, louées à des fermiers, chez qui l'on peut parfois se ravitailler à un quart du prix du marché noir. En outre, M. Leurquin cultive lui-même un lopin de terre, et la maman aidée d'une servante à demeure élève une chèvre, quatre brebis, deux porcs dont un non déclaré, des poules et des lapins.

À la Libération, des officiers américains logent chez les Leurquin et garderont des contacts après la guerre. Lors de l'offensive Von Rundstedt, une partie de la famille liégeoise trouve refuge à Avennes, ce qui portera le nombre d'occupants de la maison familiale à vingt-cinq.

L'auteur entreprend des études de droit à l'Université de Louvain et partage un *kot* avec ses frères Philippe, en cinquième année, et Charles, officier de carrière par hasard en garnison à Louvain. Ses études de droit terminées à 22 ans, Paul-Hector qui a déjà visité l'Algérie à 18 ans, entreprend un voyage aux États-Unis grâce au *World Student Travel Association*. Traversées en paquebot, parcours de l'Amérique profonde en bus *Greyhound*, logement assuré souvent chez l'habitant, et réceptions diverses du jeune Docteur en Droit, qui a pris soin de faire imprimer des cartes de visite avec son titre tout neuf.

Vient ensuite le service militaire, accompli d'octobre 1955 à mars 1957 comme élève-officier et terminé comme sous-lieutenant. À ce titre, il sera envoyé en Allemagne occupée, dans un bataillon dont la mission n'est guère faite pour un juriste : la réparation de matériel lourd. Au retour à la vie civile, il abandonne vite la fonction d'avocat qui lui semble manquer d'intérêt dans une petite ville. Comme ce travailleur infatigable a fait des études d'Économie en même temps que celles de Droit, il parvient à être engagé par la *Confédération des Industries Agricoles et Alimentaires*; il deviendra rapidement directeur. La branche la plus active était la Fédération des Chocolatiers, Biscuitiers et Confiseurs, industrie très florissante; on connaît les noms des principaux acteurs, *Victoria*, *Jacques*, *Côte d'Or*, *Martongin*, *Callebant*, *Kwatta*. Ces entreprises familiales ont fait la réputation du chocolat belge, mais finiront par être englobées par des multinationales.

Paul-Hector et son épouse, Janine, auront trois filles et un fils. Pour les vacances, cette famille nombreuse embarque sur un premier voilier, un *Edel IV* de 5,5 m, puis, les enfants grandissant, sur un *Kelt 8 m*. Paul-Hector a fait un stage de navigation en Bretagne et peut amener sa petite troupe pendant quinze ans sur l'Escaut et sur le lac de Veere, bien connu des plaisanciers belges et hollandais, puis en croisières en mer du Nord jusqu'en Angleterre. En 1992, le voilier revendu, des bateaux de location prendront le relai pour parcourir canaux et rivières.

Les dernières pages de cette intéressante autobiographie sont consacrées à la passion de collectionneurs avisés de Paul-Hector et de Janine : poupées de porcelaine, vaisselle de poupée, soldats de plomb, etc.

Iean Nicaise

⁴⁸ Nombreux sont les récits de cet événement faisant partie des documents autobiographiques confiés à l'APA-AML. La dizaine rassemblée dans *La Grande Panique de Mai 40* [MLPA 00179] n'en est qu'un exemple.

Blevenheuft, Marthe, épouse Joseph Cels, Mémoire de Madame Joseph Cels née Marthe Bleyenheuft écrit à l'âge de 94 ans à la demande de son petit-fils, 1967, 29 p. [MLPA 00293]

Présentation

Le déposant de ce document est Jean Marie Pierrard, président du cercle d'histoire d'Uccle et le petit-fils de l'auteur. Avec ces mémoires rédigés à la fin d'une longue vie (1873-1968), Madame Cels nous livre un portrait apaisé d'une famille bourgeoise de la Belle Époque, où la Grande Guerre est évoquée et la situation des différents membres de la famille précisée.

Écho de lecture

À 94 ans, à la demande de son petit-fils, Mme Cels a rédigé ses mémoires d'une écriture appliquée presque toujours bien lisible. C'est un exploit parce que chaque page de la photocopie en reproduit deux d'un cahier non ligné; c'est donc 58 pages presque sans ratures que nous lisons.

Marthe est née à Bruxelles le 23 juillet 1873. Derrière la maison de la rue des Tanneurs, s'érigeaient les locaux de la tannerie familiale. Y travaillaient vingt ouvriers masculins et féminins. La journée s'étendait de 7 à 19heures, coupée d'une pause de midi à 13 heures. M. Bleyenheuft allait toutes les six semaines à Londres pour acheter des peaux de chèvre sur les docks. Parmi les voisins vivait une marchande de loques richissime. Marthe avait trois frères. Sa mère, très pieuse, lui apprit à égrener son chapelet dès l'âge tendre. L'été se passait dans une villa à la lisière du Bois de la Cambre. Elle sera expropriée pour créer l'Avenue des Nations⁴⁹ conduisant à l'hippodrome.

Marthe allait à l'école des Sœurs de Sainte-Marie située dans le quartier Fontainas, et ses frères au collège des Jésuites, rue des Ursulines. Les enfants y étaient conduits en calèche. Marthe aura les mêmes copains que ses frères, parmi lesquels un certain Joseph Cels. Le dimanche, on va suivre la messe à la chapelle d'un petit village appelé Boendael où pousse un très vieux tilleul énorme.⁵⁰ Parmi les habitués de la grand-messe, une dame en grande toilette accompagnée de sa femme de chambre, et M. Carton, un simple employé, sa femme et ses deux fils. Sous prétexte qu'il avait une propriété à Wiart, il a fait des démarches pour devenir Carton de Wiart. « On s'est un peu moqué d'eux mais les deux fils se sont occupés de politique etc. grâce à de Wiart - haute situation ». À Boendael, il y avait une école communale ; la mère de Marthe aide l'école des sœurs à résister et faire concurrence à l'école sans religion51. Elle offre les récompenses de la distribution des prix. Parmi les relations de la famille, il y a M. Jourdain, fondateur du journal Le Patriote, ancêtre de La Libre Belgique. Marthe quittera l'école à seize ans en ayant accumulé assez de connaissances pour travailler au bureau de l'entreprise familiale, et donner des leçons de catéchisme. En d'autres occasions, elle peint sur porcelaine.

Il semble que plusieurs hivers furent très rudes, parce que Marthe eut maintes fois l'occasion de patiner sur le lac du Bois de Cambre. C'est aussi chaussé de patins et en virevoltant que Joseph Cels vainquit à la fois la timidité et le froid pour lui déclarer sa flamme. Elle avait dix-sept ans ; à dix-huit, elle devenait Madame Cels. À trente, elle avait huit enfants. Cette famille nombreuse passe des vacances à Knokke, à Falaën ou à Spontin. Le seul séjour à l'étranger dont il est fait mention, est le voyage de noces à Lourdes. Toutefois l'invasion allemande de 1914 en provoquera un très inconfortable : l'évacuation de la famille en Angleterre, par Dunkerque et Calais. On revient en Belgique en 1917, en pleine guerre, par la Hollande. Sauf un fils en âge d'être soldat. Hélas, « Jacques resté à Croydon y meurt d'une pneumonie ». C'est aussi lors d'une épidémie de

⁵⁰ Ce village est maintenant un quartier de la commune d'Ixelles. Des commerces entourent la Place du Vieux Tilleul toujours vaillant bien qu'encore vieilli d'un siècle...

⁴⁹ Aujourd'hui avenue Franklin Roosevelt.

⁵¹ Pas « sans religion ». Un cours de religion était donné et, à l'époque, toujours par un prêtre, le plus souvent le curé ou le vicaire de la paroisse.

pneumonie qu'était décédée la mère de la narratrice. Le père s'était remarié avec une personne de très bonne famille.

Tant pour ces tristes événements que pour les épisodes heureux, comme son mariage avec son ami d'enfance, Marthe s'en tient aux faits sans laisser apparaître d'émotion.

Jean Nicaise

Hermanus, Merry, Hougoumont: Le silence de l'Histoire!, 2012 [MLPA 00324]

Présentation

Une leçon d'histoire donnée par l'auteur à ses petits-enfants.

Écho de lecture

Trois pages d'autobiographie authentique assumée par un grand-père humaniste... qui conduit ses deux petits-fils à l'endroit même des combats extrêmes du 18 juin 1915 à Waterloo. Il s'agit d'un lieu stratégique⁵².

Arthur et Sébastien ont cette chance, et lui une part de déconvenue : comment peut-on être passeur d'histoire en des lieux qui se taisent à ce point ?

L'oubli, le non-dit et l'interdit se lisent dans les obstacles qui isolent la Ferme au Goumont, dite Hougoumont. La métaphore est évidente.

Le dit de l'histoire peut-il être sauvé ? L'Histoire déconstruite est à remonter comme la mer de l'humoriste⁵³. La parole est-elle capable, dès lors, de retourner le désappointement ?

Il y a l'Histoire et, pour ceux qui savent l'entendre, le silence de l'Histoire. La leçon qui en découle peut donc être doublée et d'autant magnifiée, en dépit du regret qui l'accompagne.

José Dosogne

L'inscription de soi dans une généalogie familiale

Bastin, Gisèle, *Approches*, 10 p., 2009 [MLPA 00286/0001]

Écho de lecture

Cinq courts récits, dix pages couvertes de gros caractères... excepté le Bambi de Walt Disney, les petits oiseaux, les fleurettes, les bonnes fées, tous sont réunis, mais ces couleurs tendres et pastel sont dissimulatrices.

Des histoires fleurs bleues? Certainement, mais dans l'acception que lui donne l'écrivain romantique Novalis qui le premier utilisa l'expression dans un de ses romans, je cite : « un passage entre deux mondes, le monde réel chaotique et le monde spirituel pour fuir la réalité ».

Un décor à l'eau de rose pour exprimer timidement et pudiquement l'insoutenable – le chagrin, la souffrance, l'abandon, la maladie, la séparation – afin de dissimuler et rendre supportables les blessures inguérissables infligées lors de l'enfance.

⁵² Le corps de la ferme bloque le passage des Français.

⁵³ Allusion au sketch de Fernand Raynaud.

Néanmoins, l'eau de rose est amère car les épines s'y sont noyées, à l'humour protecteur notre écrivaine l'a choisie et préférée...

Des images symboliques telle la canne qui soutient mais qui frappe, un vocabulaire parfois naïf pour rêver la vie et en cacher l'obscur!

Ces divers écrits s'achèvent par la description d'une généalogie répétitive du malheur, qui a consciemment ou inconsciemment engendré et reproduit la misère, la mort et les victimes de l'alcoolisme, de la guerre, de l'indifférence, de la dureté, de l'incompréhension.

Cependant de nouveaux protagonistes sont apparus, ceux-là inversèrent la spirale infernale. Fin à l'eau de rose filtrée?

Par les mots qui suivent, mieux que quiconque, Gisèle a traduit synthétiquement la trame de ses écrits : « histoires de mères, de pères, de femmes, d'hommes, vécus d'enfants, histoires de vie ».

Oserai-je ajouter « de la sienne »!

Myriam De Weerdt

La construction de l'archive familiale sur un site internet

Liétaert, André et Liétaert, Guylaine, Souvenirs de famille, Chronique de la famille Liétaert, Première moitié du vingtième siècle, 2013 [MLPA 00309/0001]

Présentation

André et Guylaine Liétaert sont très soucieux de la conservation de leurs archives familiales. Ils ont construit un site⁵⁴ pour les rassembler et communiquer avec leur famille. Depuis 2103, leurs archives⁵⁵ sont versées dans le patrimoine de l'autobiographie, à l'APA-AML, et, Guylaine est devenue un membre actif du groupe de lecture.

Écho de lecture

Cadeau de Noël offert en 2010 à leurs proches par Guylaine Liétaert et son cousin André Liétaert, ce document est un livre illustré comptant 59 pages, qui reproduit un récit informatisé habilement composé à partir d'entretiens que les coauteurs ont eus avec un cousin et cinq cousines nés entre 1925 et 1930. Un cousin vivant au Venezuela a communiqué ses souvenirs familiaux par courrier postal.

Les interviewés sont, comme ceux qui les ont interrogés, issus des neuf enfants de Jules Liétaert (1857-1926) et de Jeanne Lestienne (1866-1911), nés et décédés à Mouscron. Comme son père, Édouard, Jules était tailleur (il avait appris ce métier à Paris). Tandis qu'Édouard était un grand libéral, sa femme Adolphine Debosschère, était une grande catholique. Deux de leurs cinq enfants, Omer et Alise, sont entrés en religion. Le père de Jeanne, Alphonse, a travaillé en usine avant d'être crieur public et afficheur. Avec sa femme, Sidonie Vandermeulen, et leurs cinq enfants, il demeurera au Cercle catholique de Mouscron.

http://home.scarlet.be/sitelietaert/index.html

⁵⁵ Cf. notamment la lettre de *Julia Liétaert* dans le dossier 1914-1918.

Alphonsine, l'aînée des neufs enfants de Jules Liétaert et de Jeanne Lestienne, est née en 1894. Dès l'âge de 13 ans, elle quitte l'école pour seconder sa maman à la maison, avant de la remplacer comme mère de famille nombreuse après son décès prématuré. Elle se mariera en 1924 et aura six enfants. Ses sœurs, Julia et Anne-Marie (Ninette), resteront célibataires. Julia s'occupera du magasin de son père devenu marchand-tailleur. Ce magasin sera aussi une mercerie et une chemiserie. Ninette reste dans le souvenir de ses neveux et nièces comme une femme autoritaire mais généreuse. Très active elle se dépensera dans des actions charitables et s'impliquera dans le scoutisme. Durant la seconde guerre mondiale, Julia et Ninette cacheront des réfractaires et participeront à la résistance.

Sauf Gérard, qui sera prêtre, les fils de Jules Liétaert et de Jeanne Lestienne, Omer, Jean, Paul, Joseph et Jules, se marieront et chacun aura une famille nombreuse.

Guylaine et André Liétaert retracent les « croyances, idées et valeurs » de leur famille. De cet exposé se dégage la conclusion que celle-ci est dotée d'un patrimoine immatériel constitué d'un « mélange de tradition de catholicisme, de rigueur, d'altruisme, de discrétion, de ténacité, de sens de l'économie ».

D'intéressantes informations sont consignées par les narrateurs au sujet des études faites par leurs cousins et cousines, à Mouscron et dans d'autres villes.

Les occasions de réunions familiales étaient fréquentes. Des fêtes de famille, dont ceux qui les ont connues conservent des souvenirs ineffaçables.

Plusieurs pages sont consacrées aux loisirs qui étaient occupés, notamment, par la musique, par le sport (natation, tennis) et les vacances passées à Coxyde ou à Knokke.

Les deux guerres mondiales bouleversèrent naturellement les vies dans la famille de Guylaine et André Liétaert. Deux documents exceptionnels concernant la Première Guerre mondiale ont été conservés : un récit de Julia Liétaert, qui a été publié par la société d'histoire de Mouscron, et un récit de Joseph Pypaert qui fut l'époux d'Alphonsine Liétaert.

Lorsque Guylaine et André Liétaert ont évoqué la seconde guerre mondiale avec leurs interlocuteurs, les souvenirs les plus fréquents se rapportaient à l'exode du mois de mai 1940.

Joseph Pypaert et sa famille ont quitté Mouscron le 16 mai. Dourdan, au Sud de Paris, où vit une sœur de Joseph, sera leur première destination. Le 10 juin ils reprennent la route et gagnent Montilly, près de Moulins. Ils y retrouvent plusieurs familles apparentées. Le retour à Mouscron débutera le 26 juin. C'est un groupe comprenant neuf adultes et douze enfants de moins de 14 ans, répartis dans trois voitures, qui remonte vers la Belgique!

De leur côté, Omer, Jean et Paul Liétaert, avec leurs familles et des amis, voulaient rejoindre l'Angleterre. Leur convoi de deux camions et trois voitures n'ira pas plus loin que Wierre-au-Bois où « les expatriés assistèrent de loin aux bombardements de Dunkerque et de Boulogne par des Stukas allemands. »

Guylaine et André Liétaert achèvent leur narration en faisant ressortir l'intérêt que présentent les nombreuses photos qui livrent des traces de la vie d'une famille pour laquelle photographier était une activité naturelle et assidue.

Le lecteur de cette chronique de la famille Liétaert suit avec intérêt le déroulement des souvenirs rassemblés avec une grande sensibilité par Guylaine et André Liétaert. Leur récit très attachant est une belle peinture d'une nombreuse famille très unie et de son époque.

La transcription, la conservation et la transmission des archives familiales de Nicole Leclercq

Nicole Leclercq a déposé à l'APA un certain nombre de documents composant une partie de ses archives familiales. Trois d'entre eux ont déjà fait l'objet d'un écho: *Mes cailloux blancs*, autobiographie de Jean Leclercq, *Réminiscences*, autobiographie de Francine Delahaut, sa femme, et enfin la correspondance adressée par Éva Delahaut et son mari Thomas Waucomont au fils d'Éva, Albert (cf. ci-dessous dans le chapitre intitulé, *Les écrits personnels de la Première Guerre mondiale 1914-1918*). Comme les noms de famille le montrent déjà, les auteurs de ces trois textes ont entre eux de forts liens de parenté. Ces textes apportent donc sur la famille de Nicole Leclercq trois éclairages à la fois différents et complémentaires.

Éva Delahaut est l'arrière grand-mère de Nicole Leclercq et, plus exactement, la mère de son grand-père maternel. Elle a eu un fils naturel, Albert, et s'est mariée quelques années plus tard avec Thomas Waucomont. Albert s'est lui-même marié avec Marguerite Legrand dont il a eu une fille Francine. L'auteur de Réminiscences, Francine, a épousé Jean Leclercq, (auteur de Mes cailloux blancs), dont elle a eu trois enfants, Marianne, Nicole, la déposante des trois textes et Gérard.

Les deux autobiographies *Mes cailloux blancs* et *Réminiscences*, rédigées l'une comme l'autre par leurs auteurs à un âge avancé, se complètent très bien. Jean et Francine se sont en effet connus très jeunes, ils ont vécu dans le même quartier et participé souvent aux mêmes événements.

Plus complexe est la relation qui apparaît entre Réminiscences et la correspondance adressée par Éva et Thomas au fils d'Éva, Albert. Dans la première partie de son récit, Réminiscences, Francine consacre de nombreuses pages à l'enfance et à l'adolescence de son père, telles que celui-ci les a vécues ou telles qu'elle-même les a perçues à travers son récit. Il s'agit donc à la fois de souvenirs directs et indirects. La correspondance, rédigée entre 1907 et 1930, est, elle, un document brut, non retravaillé. Ce sont les mots même d'Éva et de Thomas, mots destinés au départ au seul Albert, dont nous prenons connaissance. Nul doute qu'ici la complémentarité entre les deux textes – les souvenirs et la correspondance – se double d'inévitables divergences de regard. Bien loin d'être regrettable, cette complexité est bien évidemment une richesse. Cette possibilité qui nous est donnée d'explorer un même territoire familial sous plusieurs éclairages ne peut que nous réjouir.

Delahaut, Francine, Réminiscences, 1999 [MLPA 00264/0001]

L'année dernière, nous avions reçu des mains de sa fille Nicole la riche autobiographie de Jean Leclercq : *Mes cailloux blancs*. C'est aujourd'hui le second volet du diptyque qui nous est confié : le journal de la femme de Jean Leclercq, Francine Delahaut , joliment titré *Réminiscences*.

Ce récit, chronologique pour l'essentiel, occupe une centaine de pages, illustrées par une dizaine de photos toutes concentrées au début du texte et qui se rapportent à son père. Il n'est pas divisé en chapitres, mais en paragraphes plus ou moins longs – quelques-uns ont plusieurs pages – tous chapeautés d'un titre.

Quatre annexes le complètent, parmi lesquelles une plus importante : *Quelques bons mots et souvenirs de mes enfants*. Sur ces annexes, nous reviendrons en fin d'écho.

Francine Delahaut commence son récit en 1892, à la naissance de son père ; elle l'interrompt brutalement en mai 1940 alors qu'elle a vingt et un ans. Comme son mari, qui ne relatait dans *Mes cailloux blancs* que les vingt-deux premières années de sa vie, Francine Delahaut fait largement silence sur sa vie de femme ou de couple. Tout juste évoque-t-elle assez rapidement « sa lune de miel à Parmentier » dans le fragment consacré à son oncle Charles et parle-t-elle en annexe de ses jeunes enfants.

Que penser donc, chez les deux époux, de cette même attitude, au premier abord assez surprenante? Nous signifie-t-elle qu'il y a, en toute vie, un domaine privé, et que ces années sur lesquelles ils s'abstiennent d'écrire appartiennent à leur jardin secret ? Peut-être.

L'intérêt du texte de Jean Leclercq nous avait paru double. Son auteur nous parlait certes abondamment de ses faits et gestes et de ceux de son entourage, mais il brossait aussi en toile de fond un tableau précis et instructif du monde dans lequel il vivait autrefois, avec ses coutumes et ses grands moments historiques. S'il couvre la même période de temps, le récit de Francine Delahaut est cependant tout autre. Et cela est d'autant plus frappant que les deux jeunes gens, unis dès l'enfance par un lien assez mystérieux, habitent le même quartier, fréquentent les mêmes écoles et assistent bien souvent aux mêmes événements.

Ce que privilégie Francine Delahaut, à la différence de son mari, c'est le cercle familial, ce sont les lieux habités, les paysages admirés ; ce qu'elle aime et qu'elle fait avec grand talent, c'est tracer des portraits, fouiller les personnalités, évoquer des instants douloureux ou magiques, raviver sentiments et émotions.

À deux reprises pourtant, lorsqu'elle évoque les années durant lesquelles son père est prisonnier, en 1914-1918, ou lorsqu'elle parle de l'exode et des années de guerre à Liège, l'importance des événements historiques l'oblige à y faire plus largement référence. Mais, là encore, l'intime, le personnel l'emportent. Le bruit du monde, si inquiétant soit-il, n'est pas dominant.

Les premières pages de Réminiscences contiennent un bel hommage à Albert Delahaut, le père tant aimé. Francine, sa fille, retrace avec une tendre compassion son enfance douloureuse - il est enfant naturel et de ce fait médiocrement accepté – puis ses années de captivité et son mariage. La mère est évoquée elle aussi, parallèlement, mais sa fille en trace, d'une plume aiguë, un portrait beaucoup plus contrasté. Si elle rend justice à sa beauté, à son élégance, à son intelligence, elle souligne aussi sa froideur, une froideur qui heureusement s'atténuera beaucoup avec les années.

« Quand je repense à maman à cette époque de sa vie », écrit-elle, « je l'imagine mieux dans la peau d'une Lou Salomé ou d'Anaïs Nin que dans celle d'une mère de famille, débordante de sentiment maternel, ce qu'elle devint pourtant peu à peu pour mes cousins Jacques et Jean-Pierre et bien plus encore pour ses petits-enfants. »

La famille maternelle de Francine Delahaut est très large, si large et si complexe d'ailleurs qu'un arbre généalogique succinct serait le bienvenu. Là encore la narratrice multiplie les portraits évocateurs, qu'il s'agisse de ses grands-parents, de sa tante Louise, de son « cher oncle Charles » – en réalité grand-tante et grand-oncle -, du frère de sa mère, Pierrot, de la femme de celui-ci, la blonde Gudrun, venue de sa lointaine Norvège, et de leurs charmants enfants, Jacques et Jean-Pierre.

Au fil de ces portraits tracés avec beaucoup de finesse et de sensibilité, il nous arrive de voyager dans le temps, mais aussi dans l'espace, car, comme l'écrit Francine Delahaut, on observait dans la famille une « relative dispersion entre l'Europe, le Canada, les États-Unis et même [...] le Brésil et l'Australie ».

Le récit se fait ensuite, et de nouveau, plus strictement chronologique : voyage en Norvège en 1936, voyage en Suisse en 1939 avec les guides – celui-ci interrompu par les menaces de guerre –, et qui tous deux permettent à Francine Delahaut d'exprimer son bel et constant amour de la nature, déclaration de guerre en mai 1940, départ presque immédiat pour la France.

L'exode, Francine Delahaut le passera pour l'essentiel à Viella, dans le Gers. Elle a alors dixsept ans, et comme elle le raconte très bien, ces quelques mois ne sont pas pour elle un drame. Ce sont au contraire « de merveilleuses vacances ». Elle aura même l'occasion, durant le voyage et à 66

Viella, d'échanger avec deux charmants jeunes gens un tendre baiser. Émois adolescents dont Francine Delahaut nous fait confidence avec une sympathique franchise.

Les quinze dernières pages de Réminiscences se rapportent aux années 1940-1944. Les Delahaut sont revenus à Liège, mais l'oncle Pierrot et sa famille ont émigré aux États-Unis, ce que regrette terriblement Francine. La vie continue, une vie, en apparence du moins, peu marquée par le tragique de la guerre : c'est, longuement évoqué, un bal donné en l'honneur des dix-huit ans de la jeune fille, c'est un cocasse examen d'humanités, ce sont de belles promenades dans les Ardennes. Quelques notes beaucoup plus graves cependant : la visite d'un soldat allemand, l'arrestation de deux charmantes vieilles voisines.

L'essentiel pourtant pour la jeune fille, ce sont les retrouvailles avec Jean, ce garçon rencontré durant ses années d'école primaire et lié à elle par un touchant serment enfantin. Étrange relation dont Francine Delahaut nous décrit l'évolution avec une grande finesse psychologique. Il n'est plus question d'emballement amoureux, de coups de cœur irrésistibles, de tendres flirts. Quelque chose de beaucoup plus grave se joue, qui fait un peu peur à Francine, mais aussi à ses parents, quelque chose de profond dans lequel elle s'engage à petits pas, de crainte de commettre une erreur.

Un « délicieux bouquet romantique de roses mousses » est offert par Jean à Francine, malade. Il y a alors, de la part de la jeune fille, émue, prudente promesse de fiançailles.

« J'eus l'idée, en effet, d'en détacher cinq [des roses] que je lui confiai et je lui proposai de m'en rendre une par an à la même date, ajoutant que si notre sentiment durait jusque-là, en acceptant la cinquième, je marquerais mon accord à nos fiançailles. »

Le récit de Francine Delahaut Réminiscences est sans aucun doute un magnifique document familial. Ce ne sont pas quelques personnes qui revivent sous sa plume, mais une grande famille avec ses membres aux caractères si divers.

Complémentaire du texte de son mari, Jean Leclercq, ce récit enrichit notre compréhension d'un monde et d'une époque. D'un côté – chez Jean Leclercq – des vues plus larges – je dirais, empruntant au cinéma, davantage de plans d'ensemble et de plans moyens, de l'autre – chez Francine Delahaut, davantage de plans américains et de gros plans. Au total un très bel ensemble, intéressant pour le cercle des proches, mais aussi pour nous tous.

Michèle Maitron-Jodogne

Annexes

Le texte de Réminiscences est suivi de quatre annexes.

L'annexe I contient une lettre d'Henri Legrand à sa tante Mélanie Legrand, arrière-grand mère de Francine Delahaut. Cette lettre date vraisemblablement de décembre 1892. Elle relate une campagne de pêche dans les eaux du Labrador. Il est fait allusion à cette lettre à la page 48 de Réminiscences.

L'annexe 2, est de loin le plus longue (26 pages). Elle contient un relevé très détaillé des bons mots de Marianne, Nicole et Gérard, enfants de Francine Delahaut et Jean Leclercq, relevé auquel s'ajoutent quelques souvenirs. Ce relevé, fait avec le plus grand soin, date sans aucun doute de l'enfance des trois enfants. On ne peut qu'admirer les scrupuleux relevés de Francine Delahaut, mais aussi la vivacité et l'humour de Marianne, Nicole et Gérard, stimulés sans aucun doute par l'affectueux intérêt de leurs parents.

L'annexe 3 contient, comme son titre l'indique, une chronologie succincte de faits et gestes d'Albert Delahaut pendant la guerre 1914-1918 et sa captivité (une demi page).

L'annexe 4 contient, elle, une chronologie de l'exode des Delahaut et Legrand (une page).

Le dépouillement des grands fonds APA-AML

Les papillons de la correspondance de François Houtart

François Houtart, celui que l'on appelle le Chanoine rouge, le militant altermondialiste infatigable, était venu le 20 octobre 2012 chez José Dosogne, quasi à l'improviste, profitant des quelques semaines passées à Bruxelles entre un voyage en Chine et un autre au Congo, avant de rentrer à Quito, pour déposer ses archives personnelles, qu'il destinait à l'APA-AML. En 2013, il a continué ses visites à José, amicales et rapides, venant en personne, simplement, jovial et enthousiaste, déposer sa correspondance à joindre aux autres dossiers. Nous avons continué à explorer cette correspondance intercontinentale, racontant les combats de toute une vie. Devant l'énorme tâche que l'archivage et la lecture de cette correspondance représente, nous avions décidé, et expliqué dans notre Bulletin de liaison n° 3, que nous sortirions des papillons de la correspondance de François qui seraient autant de brefs avis au lecteur, répercutant les petits échos de ce grand courrier. Nous disions que nous y mettrions le temps qu'il faudrait mais que chaque papillon réunirait les lettres d'une affaire, d'un dossier, d'une histoire, d'une amitié. Nous présentons deux Papillons dans ce numéro. Ces deux dossiers, concernant l'amitié entre militants et l'ouverture de l'Église aux questions sociales, sont exemplatifs de la permanence des combats de François Houtart dont sa correspondance témoigne.

José Dosogne et Francine Meurice

Papillon 2 : Georges Schoeters

Houtart, François et Schoeters, Georges, Correspondance personnelle de François Houtart, 1971 [MLPA 00249/0002 CR]

Présentation

Trois articles de La Libre Belgique (des 5 et 6 janvier 2013 et du 25 février 2013) de Christophe Lamfalussy donnent quelques indications sur la vie méconnue de Georges Schoeters. Il est né, de mère belge, à Anvers, le 22 avril 1930, et a mis fin à ses jours le 26 mai 1994 dans son appartement de la banlieue de Stockholm, à Trangsund. Il a acquis la nationalité canadienne et est l'un des fondateurs du Front de Libération du Québec (FLQ). François Houtart est renseigné dans l'interview de La Libre Belgique 6 janvier 2013 comme étant une des rares personnes à pouvoir s'exprimer au sujet de Georges Schoeters. Il l'a connu au moment où il a été recueilli dans le foyer de la Jeunesse ouvrière chrétienne (JOC), au 31 rue Philippe le Bon à Bruxelles, lorsque luimême y était aumônier. Il a ensuite gardé des contacts avec lui et a négocié sa libération lorsqu'il fut condamné à 10 ans de prison pour terrorisme au Canada. Georges Schoeters fut mis dans l'avion pour Bruxelles le 25 septembre 1967 à condition de ne plus remettre les pieds au Canada. Après que plusieurs pays lui ont refusé l'asile, c'est finalement la Suède qui l'accueille, le 22 octobre 1969, en provenance de Suisse.

Nous ne savons si, comme il l'annonce dans cette lettre du 19 février 1971, il a jamais pu rejoindre le seul pays socialiste de l'Amérique latine, le Chili. L'inquiétude de son correspondant est d'autant plus justifiée pour le lecteur postérieur qui sait ce qui est advenu le 11 septembre 1973 lors du coup d'état mettant en place pour longtemps la dictature de droite au Chili.

En ce qui concerne le contexte de la lettre de François Houtart, nous savons par une autre de ses lettres⁵⁶, adressée à Marcellino dos Santos à Dar es Salam en Tanzanie, datée du 28 avril 1971, et écrite à son retour, que son voyage aux États-Unis entrait dans son combat aux côtés du MPLA (Mouvement Populaire de Libération de l'Angola) : « Aux États-Unis, c'est surtout de l'Angola que je me suis occupé, en faisant une démarche auprès des Nations Unies et auprès du Congrès à Washington, via le Professeur Matheo Messelson, à propos de la guerre biologique et l'utilisation des herbicides. »

Extraits du courrier

Lettre manuscrite de Georges Schoeters (transcription, version intégrale)

Cachet de réception : 24 février 1971

Stockholm, le 19 février 1971

Cher monsieur l'Abbé,

Je vous remercie pour votre lettre et la carte (changement d'adresse) du Canada. Il est entendu qu'il est préférable qu'aucun lien ne puisse être démontré entre moi et le Canada. C'est pour cela que je vous laisse la liberté de <u>retourner ou détruire</u> tout courrier venant du Canada.

J'ai notamment eu des difficultés suite à un livre publié par un soi-disant psychiatre suisse⁵⁷ sur le F.L.Q. Cette personne que je ne connaissais par ailleurs pas, a écrit et envoyé des lettres et livres en Suisse. Enfin il donne une interprétation tout à fait fantaisiste sur moi et le F.L.Q. Il vient d'en faire une traduction en Anglais. La famille suisse lui a renvoyé les lettres en lui demandant de me laisser la paix. Le médecin en question me proposait de m'envoyer un journaliste pour la somme de 1 000 dollars pour obtenir mon interprétation des derniers développements au Québec.

Cette personne ridicule n'aurait pas simplement tué mon anonymat en Suède, mais croyait que j'aurais été prêt à vendre mon idéal.

La lettre et le livre de ce docteur suisse « le terrorisme québécois » m'ont profondément énervé par les inexactitudes que je dois accepter par le silence.

Je suis aussi tout à fait découragé par le travail pénible que je fais depuis mon arrivée en Suède. Je suis rendu à bout physiquement et psychiquement. Il m'était impossible de trouver un travail intéressant à cause que je dois cacher mon passé 4 ans et demi de prison + 19 mois en Suisse etc.

C'est après réflexion et une réaction saine que j'ai décidé de partir pout le Chili en avril. Je préfère tenter ma chance que d'avoir une mort lente ici.

Le travail que je fais ici me rend la vie plus pénible que lorsque j'étais en prison.

J'espère trouver la chance de travailler comme économiste au Chili. Hélas! je vais vers une destinée inconnue, car je ne connais personne là-bas.

Bien les amitiés de Georges

Qui a essayé de vivre

Dans cette Europe

Suite 2

J'ai mon visa de transit pour l'Argentine, et je pars de Barcelone le 22 avril 1971.

⁵⁶ Classée dans le dossier consacré à la dénonciation d'utilisation des armes chimiques par le Portugal dans ses colonies africaines [MPLA 00249/0004 CR]) et dont les références du scripteur sont : FH/DM/12/435.

Sans doute s'agit-il de Gustave Morf, *Le terrorisme québécois (*1970), renseigné par l'article de Christophe Lamfalussy.

Je voudrais que vous gardiez le silence sur mon déplacement. Si vous croyez pouvoir m'aider en Amérique latine, ne le faites pas auprès des autorités du pays. Ce n'est qu'une fois rendu au Chili que je demanderai l'asile. La question politique de mon cas n'est plus une question difficile à démontrer.

Peut-être que j'aurais dû aller en Amérique latine dès ma sortie de prison. Mais il n'y avait pas de gouv. socialiste en Amérique latine.

Je pars avec une certaine confiance dans moi-même. L'histoire est de trouver la personne qui peut avoir un appui véritablement conséquent pour mon asile au Chili.

Bien à vous, Mon bateau est en partie payé : donc ma place est assurée.

> Georges Schoeters C/O. af Geijerstam, Creutzgatan 7, tr.2 11244 Stockholm Suède

Pour le Chili j'ai pas besoin de visa en tant que citoyen canadien. J'arrive comme simple touriste au début.

Lettre dactylographiée de François Houtart (transcription, version intégrale)

FH/DM/12/336.

Monsieur Georges Schoeters C/O. af Geijerstam, Creutzgatan 7, tr.2 11244 Stockholm, SUÈDE Louvain le 25 mars 1971.

Mon cher Georges,

Merci de ta bonne lettre du 19 février. Je m'excuse beaucoup d'y répondre avec tant de retard. Les nouvelles que tu [donnes] me font de la peine et j'espère que tu auras retrouvé une certaine tranquillité après tous ces dérangements concernant les événements au Canada. Je trouve en tous les cas que tu as très bien réagi ; dans ces circonstances il vaut mieux garder le silence.

Je comprends aussi que le travail si dur et pénible que tu as dû faire en Suède t'a décidé à quitter le pays. J'avoue que cela ne me laisse pas totalement tranquille, car ton projet d'aller au Chili ne te verra certainement pas mettre fin aux difficultés.

Cependant je crois qu'il sera plus facile pour toi de te trouver une tâche à remplir dans un pays latino-américain qu'en Suède. Je te souhaite en tous les cas beaucoup de chance là-bas.

Si tu as besoin de rencontrer quelqu'un là-bas, je te signale que j'ai un très bon ami : le Père Jos van der Rest, dont l'adresse est au : Centro Bellarmino, Casilla 10445, Santiago du Chili tél. 684.42.

De tout cœur je te souhaite un bon voyage. Je serai moi-même en Amérique au moment où tu embarqueras ; je pars le 5 ou le 6 avril prochain.

À bientôt, je l'espère quand même, et très cordial souvenir. Bon courage.

Fr. Houtart

Papillon 3 : L'ouverture de l'Église aux questions sociales

Houtart, François et Delor, J. M., *Correspondance personnelle de François Houtart*, 1971 [MLPA 00249/0003 CR]

Présentation

Cette très belle lettre de François Houtart, aux accents voltairiens ⁵⁸, est envoyée au doyen J. M. Delor pour le conforter dans sa réponse à la lettre circulaire ⁵⁹ du professeur J. Ries, administrateur du Centre Cerfaux-Lefort, adressée à tous les doyens pour les exhorter à mettre un terme aux *protestations* qui ont suivi la publication, par la paroisse de Louvain, de la brochure « Action-Synode-Louvain ». Le professeur J. Ries demande aux doyens *d'informer davantage leurs prêtres* de *ce que nos catholiques francophones devraient savoir*. La réponse ⁶⁰, longuement argumentée et audacieuse, de J. M. Delor tient à *protester non pas contre la paroisse universitaire mais contre la démarche de J. Ries auprès du clergé* qui méconnaît les réalités du terrain : « Peut-être les prêtres-théologiens professeurs sont-ils à l'aise dans leur peau, étant professionnellement bien situés comme savants et comme formateurs. Peut-être l'un d'eux, s'il prenait ma place de doyen de Jumet, se poserait-il des questions particulièrement graves sur le visage que présente l'Église dans le monde ouvrier qui m'entoure ».

François Houtart prend position ouvertement puisqu'il envoie copie de sa lettre au professeur J. Ries.

⁵⁸ L'intertextualité entre la lettre de François Houtart et le *Traité sur la tolérance* de Voltaire dans son chapitre XXIII est frappante par son point de vue fondé sur la relativité appelant à la tolérance et à la fraternité :

[«] Ce n'est donc plus aux hommes que je m'adresse, c'est à toi, Dieu de tous les êtres, de tous les mondes et de tous les temps, s'il est permis à de faibles créatures perdues dans l'immensité, et imperceptibles au reste de l'univers, d'oser te demander quelque chose, à toi qui as tout donné, à toi dont les décrets sont immuables comme éternels.[...]Que les petites différences entre les vêtements qui couvrent nos débiles corps, entre tous nos langages insuffisants, entre tous nos usages ridicules [...]; que toutes ces petites nuances qui distinguent les atomes appelés hommes ne soient pas des signaux de haine et de persécution; [...] que ceux qui couvrent leur robe d'une toile blanche pour dire qu'il faut t'aimer ne détestent pas ceux qui disent la même chose sous un manteau de laine noire; [...] que ceux dont l'habit est teint en rouge ou en violet, qui dominent sur une petite parcelle d'un petit tas de la boue de ce monde, et qui possèdent quelques fragments arrondis d'un certain métal, jouissent sans orgueil de ce qu'ils appellent grandeur et richesse, et que les autres les voient sans envie : car tu sais qu'il n'y a dans ces vanités ni de quoi envier, ni de quoi s'enorgueillir. Puissent tous les hommes se souvenir qu'ils sont frères! [...] ». (Voltaire : 1763)

⁵⁹ [MLPA 00249/0003 CR]

⁶⁰ [MLPA 00249/0003 CR]

Lettre dactylographiée de François Houtart (transcription, version intégrale)

Kandy, le 29 août 1971

Mr. l'abbé J. M. Delor, Doyen de Jumet Rue de Gosselies, 2 B- 6040 Jumet

Cher Monsieur le Doyen,

Une copie de votre lettre du 27 juillet à Mr. le Professeur J. Ries m'est parvenue à Ceylan, où je termine un travail de recherches socio-religieuses. Je désire vous dire combien je partage votre avis et l'esprit dans lequel vous l'avez exprimé. Je me permets d'ajouter quelques considérations, en fonction de ce que je vis actuellement en Asie.

Il serait bien utile qu'un certain nombre de perspectives dépassent l'univers du provincialisme louvaniste pour s'ouvrir sur d'autres dimensions. Il est en effet assez désolant de voir des énergies se dépenser pour contrecarrer un effort de participation à la vie de l'Église débouchant sur la création d'une opinion publique à l'intérieur même de l'institution et qui évidemment ne suit pas toujours la ligne indiquée par les théologiens de métier (encore qu'on puisse se demander s'il y en a une, en dehors d'une recherche aujourd'hui libérée d'un certain nombre de contraintes).

Le fait qu'une communauté comme celle de Louvain ait manifesté un dynamisme et tout compte fait, encore une certaine confiance dans l'Église comme instrument de l'évangélisation, est de soi un témoignage positif. N'oublions pas que beaucoup n'ont plus confiance. Je trouve ici parmi un grand nombre de jeunes prêtres un découragement profond, parce que l'Église locale et universelle, préoccupée d'une orthodoxie construite en grande partie sur des « prescriptions humaines », comme le dit l'évangile d'aujourd'hui, a perdu sa capacité d'inventer. Cela va tellement loin, qu'une consultation organisée par un groupe de prêtres en vue du Synode, rencontre parmi les jeunes un accueil très mitigé : cela ne changera quand même rien! L'Église va-telle mourir d'orthodoxie? C'est en tout cas ce qui risque de se passer et je vois là un danger bien plus réel pour l'évangélisation qu'un dynamisme et une vie qui se permettent des formulations osées ou des expérimentations pastorales en avance sur leur temps (je veux dire celui de l'horloge officielle).

Quelle réponse donnons-nous à l'Asie d'aujourd'hui? Comment pouvons-nous approfondir la lecture de la révélation de la lumière de cette histoire concrète des hommes ? Voilà ce qu'on attend d'une Université comme Louvain aujourd'hui. Allons-nous nous noyer dans des querelles mesquines, alimentant une chronique locale, en nous gargarisant de mots sur le rôle international de notre Grande Université? Je vous assure que cela paraît drôle à distance, si ce n'était triste face aux possibilités existantes de jouer un rôle réel. Il existe et j'y crois personnellement – à condition aussi de dépasser nos perspectives linguistiques, car le français en Asie, c'est à peu près comme le tamoul à Jumet!

Il me semble que deux attitudes fondamentales devraient servir de base à toutes nos perspectives. Tout d'abord une vision réaliste et bien analysée de la situation actuelle de l'humanité, qui nous aide à collaborer dans la mesure de nos possibilités à sa véritable rédemption, celle qui commence ici et aujourd'hui. Ensuite un sens de l'humour qui nous permette de ne prendre au sérieux ni nos échafaudages, ni nos costumes multicolores, qui paraissent si petits face aux grands appels de l'humanité. Ces deux attitudes ne sont-elles pas dans

la ligne d'une véritable confiance en l'Esprit donné par le Seigneur à son Église, qui ne la garantit pas contre tout faux pas (sinon que faudrait-il dire de la hiérarchie et des théologiens ?), mais qui lui assure cette indéfectibilité au travers des siècles? Une chose est claire en tout cas. La foi ne vivra plus en conservatoire, fût-il celui de Vatican II et le choix se porte sur le risque de l'évangélisation ou la sécurité de la citadelle chrétienne.

Quant à la paroisse universitaire, elle n'a pas reçu le caractère de l'infaillibilité et je pense qu'elle n'y prétend guère. J'y trouve pour ma part un centre de vie spirituelle actif et répondant à bien des interrogations actuelles. Mais n'oublions pas que pour beaucoup, même les perspectives de la paroisse ne sont pas encore suffisamment réalistes et que si certains vont chercher ailleurs leur alimentation spirituelle, ce qui est leur droit, d'autres font des efforts pour accepter celles qui leur sont offertes, tout en les estimant encore trop traditionnelles. Il serait donc bien regrettable d'arrêter la recherche.

Je vous prie, Monsieur le Doyen, de croire à mes sentiments les meilleurs.

F. Houtart

Cc. À Mr. le Professeur J. Ries et à Mgr. Goossens.

Le fonds Georgette Purnôde-Fraineux, poète, romancière, nouvelliste belge

En 2013, suite au décès de Georgette Purnôde-Fraineux, Alain Purnôde, a légué des archives de sa maman à l'APA-AML. Ce fonds est constitué de correspondance littéraire⁶¹, de livres, surtout de plaquettes de poèmes, beaucoup sont dédicacés, et de manuscrits. Lors d'un premier classement de ces archives, nous avons trouvé trois documents autobiographiques inédits, dont Dictes-moi ou, n'en quel pays... Souvenirs de Jules Vandendries⁶². Ce fonds témoigne de la multiplicité et de la vie des petites éditions de poésie en Belgique au XX^e siècle. L'adossement de l'APA aux AML facilitera le partage des archives lorsque le tri sera terminé entre les ouvrages littéraires et les documents autobiographiques.

Purnôde, Georgette, Une terre en plein soleil, Paris, La Pensée universelle, 1975 [MLPA 00311] et [MLA 10722]

Présentation

Nos archives possèdent deux formes d'expression du même récit de Georgette Purnôde : le roman, Une terre en plein soleil, et l'autobiographie, De Namur au Congo belge, Souvenirs de 1941 à 1948⁶³. Dans la conclusion de son écho de lecture ci-dessous, Nicole Leclercq montre l'intérêt de cette double manifestation du récit de soi.

Écho de lecture

« Le jour de notre mariage, nous étions au Congo, dans la région Katangaise. C'est à l'aurore du 26 juin 1946, dans la crypte d'Élisabethville, qu'un vieux missionnaire barbu, accompagné de

⁶¹ Premiers documents encodés : [MLPA 00271, 00272, 00273].

 $^{^{62}}$ Si, titre-citation, d'après François Villon [MLPA 00269]

^{63 [}MLPA 00213]

deux acolytes noirs nous unit pour le meilleur et pour le pire. La cérémonie se déroula dans une austère simplicité. »

C'est ainsi que commence le récit de Germaine Purnôde, qui se termine en 1948, neuf mois après la naissance d'un fils, David, et la veille du retour en Belgique de la jeune famille.

C'est Nicole qui raconte l'aventure africaine où l'entraîne son amour pour Bernard, rencontré en Belgique où ils sont nés. En avril 1946, quelques jours après leurs fiançailles, Bernard, âgé de 26 ans, reçoit un télégramme « l'invitant à partir immédiatement au Congo pour occuper un poste important dans un bureau de la société de chemin de fer à Élisabethville, poste que le jeune Bernard avait brigué avant la guerre de 1940 et signé, puis parfaitement oublié. »

Bernard part prendre ses fonctions, mais les jeunes gens ne peuvent envisager une séparation de trois ans, il est donc décidé que Nicole le suivra dans les deux mois et que le mariage aura lieu au Congo, à son arrivée.

Dès lors, nous suivons la vie de la narratrice, son installation, ses premières impressions, l'organisation de sa vie quotidienne, ses rapports avec les boys qui sont à son service (et son étonnement quant à leurs conditions d'existence), ses promenades de fin d'après-midi, à vélo avec son mari, dans un paysage si nouveau, ses étonnements à propos du climat, de la faune et de la flore, les divers désagréments des insectes, de ses quelques rencontres avec les Congolais, son achat d'un jeune singe...

Les journées sont oisives : les boys s'occupent de l'entretien de la maison, de la cuisine, de la lessive et de l'entretien du jardin. Nicole ne s'attarde pas sur le déroulement de ses journées : « Bernard était beaucoup plus occupé que moi, je passais mon temps à changer de coiffure, à manger des bananes mûres, à errer dans la parcelle toute chaude de soleil, à lire dans la barza [terrasse] près des roses alanguies. » (p. 22) Nous savons par ailleurs qu'elle écrit à sa famille et à ses amies, qu'elle fait des travaux de couture (notamment, une robe pour la femme du boy Ilunga). Elle est, à l'évidence, pleine de bonnes intentions envers les Noirs : « j'allais apprendre le congolais, je consacrerais une heure ou deux par jour pour m'intéresser à eux, j'apprendrais à Yvonne [femme d'Ilunga] à ranger son petit ménage, je donnerais des leçons de calcul aux enfants...» (p. 20). Mais nous apprendrons par la suite qu'elle ne réussit pas à appliquer ce programme, et notamment dans l'apprentissage du kiswahili.

C'est avec une certaine autodérision qu'elle raconte ses tentatives de prendre en mains certaines responsabilités ménagères et notamment dans le domaine culinaire, marquée par la consternation devant le nombre d'insectes qui envahissent la cuisine et l'échec absolu de la confection d'un

Au fil des anecdotes, la relation qui existe entre les patrons blancs et les employés noirs se précise. Au cours d'un violent orage, les boys sont abrités par Nicole à l'intérieur de la maison ; Yvonne, malade, est guérie par un don de quinine... Page 39, on lit « Ilunga nous était attaché, je le savais, non par l'intérêt mais par cette incroyable confiance que nous placions dans les mains noires. À notre avis, il était inutile et injuste de copier les habitudes des anciens coloniaux. Au contraire, chez nous, le garde-manger n'était jamais fermé à clé, les poches des vêtements n'étaient pas vérifiées avant la lessive, la ration d'huile pour les mayonnaises quotidiennes n'était pas calculée et Bernard ne refusait pas la cigarette réclamée tous les trois jours par Yvonne. Nous n'usions pas de la chicote, ni de ce mépris qu'on réserve aux chiens galeux. Pour nous, Ilunga était un domestique mais demeurait un homme. » Plus loin dans le récit, il nous sera donné de voir comment d'autres familles peuvent se comporter avec leurs boys et, plus généralement, avec les Noirs.

Si la colonisation est mise en question, ce n'est que par le petit bout de la lorgnette, au fil des relations quotidiennes, et non pas dans une perspective de réflexion philosophique et sociale.

Un an plus tard, le couple est muté au Kasaï, à Luluabourg. Après de longues hésitations et pas mal de palabres, les boys décident d'être du voyage « parce que vous êtes gentils avec nous ! » (p. 41).

Dépaysement, aussi bien pour les blancs que pour les noirs : la nature est bien plus luxuriante, le climat plus lourd, la maison moins confortable... En revanche, celle-ci fait partie d'un clos où viendront habiter d'autres Européens. L'oisiveté des femmes et leur voisinage les poussent à nouer des relations, parfois difficiles en raison des différences de vécu, de mentalité et de structure familiale. Les voisins de Nicole et Bernard, les Fortel, sont des coloniaux dans le sens le plus caricatural du terme. Parmi les nombreuses réflexions proférées par les Fortel, citons « C'est un sale nègre têtu et rebelle » (p. 202); « les Noirs sont tous paresseux, voleurs... ». Le comportement de ces blancs autoritaires et racistes conduit d'ailleurs Firmin, leur boy, à assassiner lentement le mari, en mettant du verre pilé dans sa nourriture.

C'est un choc pour Nicole qui en arrive à se poser de nombreuses questions sur la manière d'agir des Blancs à l'encontre des Noirs : « Mme Fortel n'avait-elle pas failli, par sa faiblesse, aux règles de la justice, de la simple bonté? Notre indifférence, notre paresse à l'égard des Noirs n'étaient-elles pas aussi coupables ? Je ne savais pas. Je ne savais plus. Iluna à la fois courageux et indolent, têtu et indécis, orgueilleux et timide m'avait si souvent déroutée. Aurait-il agi comme Firmin si nos cœurs s'étaient endurcis par l'âge et par la lassitude ? ». Réflexions accentuées par le changement qui se produit en Ilunga, Yvonne et Simon, ses propres boys, qui, atteints par le mal du pays, affichent maussaderie, mauvaise humeur et récriminations et refusent d'obéir aux ordres. C'est une période difficile pour Nicole qui ne sait comment réagir à ce changement d'attitude. C'est Bernard qui tranche, un soir qu'Ilunga s'est montré particulièrement hostile et inopérant, en disant à sa femme : « Tu as l'air fatigué. Ilunga te causera encore des ennuis, il reste trop attaché au Katanga. Il faut absolument le remplacer ». Le surlendemain, sans leur avoir demandé leur avis, les trois boys sont remis dans le train.

La vie se déroule avec divers incidents liés à la nature (la présence de serpents, les orages violents...), à la société (Nicole se penche sur le sort d'une fille-mère de mœurs légères, rejetée par le village, s'entretient avec le Père René avec qui elle tente de trouver réponse à ses questions). « De jeunes gamins, la chemise en lambeaux, rôdaient autour des maisons pour espérer se faire engager. Tous avaient des jambes grêles, de grands yeux dans un visage émacié et leur défaite s'étala sous mes yeux. J'éprouvais un étrange malaise car j'appartenais à un monde riche, ordonné, qui refusait le dialogue avec les gens de couleur. Le restaurant, le dancing, le bassin de natation m'apparurent comme de vastes futilités auxquelles les coloniaux s'attachaient sottement. Pendant que nous installions confortablement dans une localité construite par les indigènes, les enfants de ceux-ci mouraient faute de soin, faute de notre présence, faute d'un conseil. La Belgique engageait les Congolais dans les mines, dans les plantations, dans les chantiers mais, comme me l'avait expliqué un dimanche le Père René, elle n'avait plus le temps de se pencher sur leur existence humaine. » (p. 135)

Mais le grand événement qui occupe le dernier tiers du livre, c'est l'enfant qui s'annonce... Le dispensaire se trouve loin du village et y accéder représente une sorte d'exploit : la route est mauvaise, glissante sous la pluie, il faut traverser un fleuve en faisant monter la voiture sur une pirogue menée à la rame par des Noirs qui doivent lutter contre un violent courant. Des chutes hautes et écumantes se trouvent à proximité...

Afin de limiter les risques de l'accouchement, Nicole doit se séparer de Bernard, son mari protecteur et tendrement aimé, pour aller vivre au dispensaire. Elle raconte ce séjour d'attente et de solitude, témoignage probablement peu fréquent sur le vécu des futures mères dans ce Congo encore si peu médicalisé.

L'arrivée du petit David et, quelques mois plus tard, la fin du terme de trois ans et le retour en Belgique marquent la fin de ce récit sensible et honnête, dont il semble que seuls les changements de noms des personnages empêchent de dire qu'il s'agit d'une autobiographie.

C'est à l'attention de ce fils que Germaine Purnôde a raconté, dans un style tout différent, un

texte de souvenirs De Namur au Congo belge, Souvenirs de 1941 à 1948⁶⁴, portant donc sur la même période (1946 à 1948) et complété de sa vie à Namur de 1941 à 1946. José Dosogne et José Trussart en ont rendu compte dans le N° 3 d'Actualités du Patrimoine Autobiographique (1^{er} trimestre 2013, p. 15-19).

À ce propos, il est intéressant de constater une fois encore que si le sujet traité dicte généralement la forme littéraire, le public ciblé intervient aussi de manière déterminante sur la forme, mais aussi sur le contenu. Les deux documents se complètent agréablement, en ce sens que le récit publié mêle aux souvenirs concrets des réflexions générales sur la colonisation et certaines de ses conséquences, décrit des situations et des paysages, alors que le tapuscrit, dans un style beaucoup plus proche de l'oralité, se concentre sur les événements et anecdotes qui permettront au fils de prendre connaissance du climat familial des années de sa petite enfance, celle dont on ne possède généralement pas de souvenirs personnels.

Nicole Leclercq

Le fonds Charles Moeller

L'arrivée des archives de Charles Moeller 65 à l'APA-AML, nécessite un mot d'explication. À l'occasion de la parution de la biographie de Charles Moeller écrite par Fernand Colleye⁶⁶, José Dosogne, membre de l'APA-AML, avait pris contact avec l'auteur en tant qu'ancien élève de Moeller au collège Saint Pierre de Jette. Fernand Colleye possédait encore des archives personnelles de Charles Moeller, ayant été son ami et son biographe. Il a donné ces dossiers, composés essentiellement des manuscrits annotés des versions successives de la fresque Littérature du XX^e et christianisme, de conférences et de correspondance, au fonds APA-AML, en 2012 et en 2013, comme écrits autobiographiques. Ces archives viennent compléter le fonds Charles Moeller et ses ouvrages de critique littéraire que possèdent les AML. Les 9 lettres adressées du Congo à la mère de Charles Moeller en mai-juin 1960 se trouvent dans le don de Fernand Colleye. Huit sont de Charles Moeller (sept à sa mère et une à son frère) et la 9^e est écrite par la cousine de Madame Nicolas Moeller.

Pour ce fonds comme pour le fonds Georgette Purnôde, l'adossement de l'APA aux AML facilitera le partage, après le tri de ces archives, entre les collections littéraires des AML et les collections autobiographiques de l'APA.

Moeller, Charles, (Correspondance de), Voyage au Congo, mai-juin 1960 [MPLA 00267]

Présentation

Nous savons par Fernand Colleye⁶⁷ que Charles Moeller avait été nommé directeur⁶⁸ du Home Congolais de Louvain⁶⁹ à la suite de l'abbé Luc Gillon et de Théo Dhanis, et qu'il suivait avec une

⁶⁵ Cf. la présentation de Charles Moeller dans notre *Bulletin* n° 3 comme destinataire d'une lettre de François Houtart

⁶⁸ La date n'est pas précisée mais il y est déjà en 1955.

⁶⁴ [MLPA 00213]

Fernand Colleye, Charles Moeller et l'arbre de la Croix, Crise de l'Église et désarroi du monde, La vie d'un théologien du XX* siècle, Paris, Publibook, 2007 [MLPA 00258]. Cet ouvrage, en partie autobiographique, puisqu'il est écrit en partant des souvenirs de ses rencontres avec Moeller, est une somme d'informations.

⁶⁷ Fernand Colleye, opus cit., p. 259-267.

⁶⁹ Située rue Vésale à Louvain, et fondée en 1947, cette maison d'une cinquantaine de chambres accueillait les étudiants européens qui avaient quitté leur foyer dans la colonie pour venir à l'Université catholique. Les étudiants, constitués en association louvaniste, l'ALUCOL, y avaient un club, une chapelle et un restaurant, grâce à la générosité de Firmin van Brée et de la haute finance coloniale. (Fernand Colleye, opus cit., p. 259.)

attention croissante les événements en Afrique Noire. En 1960, le voyage qu'il avait programmé en Afrique est avancé de deux mois pour lui éviter d'être présent au Congo à la date du 30 juin 1960, lors de l'accès à l'indépendance. Ce qu'il regrette, car il avait souhaité être présent du 25 au 29 avril à la réunion du Philosophicum de Warmond, aux Pays-Bas, convoquée par Jan Willebrands et la Conférence catholique pour les questions œcuméniques. Son voyage au Congo aura donc lieu du 3 mai au 17 juin 1960. On découvre les motivations implicites de ce voyage en lisant le courrier qu'il adresse à sa mère et à son frère. L'écho ci-dessous en rend compte.

Écho de lecture

Neuf lettres livrent une relation d'un voyage au Congo de l'abbé Charles Moeller, professeur à l'Université catholique de Louvain.

Sept de ces lettres sont adressées à sa mère par Charles Moeller. Une lettre a été envoyée par celui-ci à son frère Léon, curé à Auderghem.

Une lettre adressée à la mère de Charles Moeller par sa cousine Gilberte Morel, qui vit à Léopoldville, apprend au lecteur de cette correspondance que Charles Moeller est arrivé le 4 mai 1960, au début de la matinée, dans la capitale du Congo belge. Il y est l'hôte de l'Université Lovanium qu'il considérera comme « une belle réussite ».

Dans la soirée du 4 mai, Charles Moeller donne, aux Conférences catholiques, une conférence sur la littérature française « de 1945 à nos jours ». Il inaugure ainsi une tournée de nombreuses conférences qu'il prononcera au fil d'un long voyage au Congo qui le mènera à Luluabourg, Kolwezi, Élisabethville, Jadotville et Stanleyville.

Charles Moeller visitera aussi Usumbura avant de gagner Le Caire d'où il rejoindra la Belgique le 17 juin.

Au cours de son périple, Charles Moeller aura pris la parole à la faculté de théologie de Lovanium ; il se sera adressé à des séminaristes, à des collégiens, à des « étudiants laïcs », à des élèves d'écoles normales ainsi qu'aux membres de l'association des anciens de l'Université catholique de Louvain. Il aura plusieurs fois prêché et parlé à la radio. Ses auditeurs n'auront pas été seulement des Blancs.

Dans ses lettres, Charles Moeller, qui ne manque pas de mentionner des visites de cités indigènes et d'hôpitaux, évoque d'intéressantes rencontres avec de hautes personnalités de l'administration coloniale et de la hiérarchie ecclésiastique.

À Élisabethville, Charles Moeller sera reçu par le gouverneur provincial. De bonnes relations entre Lovanium et l'université laïque d'Élisabethville lui paraissant importantes, il rencontrera le secrétaire général de cette université, qui est juif, et visitera le recteur. Il se rendra naturellement à l'Union Minière où il sera accueilli par le directeur général. Il visitera aussi les installations de cette société à Jadotville où il parlera « pour l'extension universitaire ».

Ses déplacements à travers le Congo auront permis à Charles Moeller de bénéficier de l'hospitalité des missionnaires qu'il juge merveilleuse. Il sera impressionné par la charité, le choix de la pauvreté des Scheutistes et « leur esprit d'organisation ». En décrivant son séjour à Usumbura, il rend aussi hommage aux Pères blancs qui « sont d'excellents missionnaires ».

Dans la perspective de l'indépendance du Congo, qui devait être acquise le 30 juin, Charles Moeller observait que la population blanche n'éprouvait guère d'inquiétude pour elle-même. Elle craignait plutôt que la population indigène se déchire, mais faisait confiance au commandant en chef de la Force publique pour maintenir l'ordre. L'apparition de Lumumba, un personnage équivoque, sur le devant de la scène politique, paraissait, toutefois, de mauvais augure.

À la lecture de la correspondance de Charles Moeller, je me souviens d'avoir constaté que la population blanche d'Élisabethville était assez sereine lorsque j'ai séjourné dans cette ville au mois de mars 1960.

Consul Général de Belgique au Mozambique, je participais à une conférence diplomatique qui réunissait, sous la présidence du secrétaire général du ministère des affaires étrangères, les ambassadeurs et les consuls généraux belges en Afrique, dans le contexte de la décolonisation de ce continent.

A l'ouverture de la réunion, le gouverneur du Katanga a exposé les conclusions de la conférence de la Table ronde belgo-congolaise qui venait de se tenir à Bruxelles. Il n'a pas dissimulé l'existence, dans le processus d'émancipation du Congo, de sérieux motifs d'inquiétude.

Des fonctionnaires de l'administration coloniale se montraient pourtant, en privé, singulièrement optimistes. Le Congo n'aurait qu'une indépendance formelle et demeurerait, en réalité, au pouvoir de la Belgique.

La population blanche évitait de se prononcer. Tout au plus percevait-on de l'incertitude, mais la tranquillité semblait prévaloir.

Raymond Du Moulin

Les livres objets et les photos de Fiorella Giovanni

En 2013, Fiorella Giovanni a fait don à l'APA-AML de quelques écrits et de ses séries de photos qu'elle considère comme autant de traces autobiographiques.

Fiorella Giovanni est auteure et photographe (20 thèmes : du romantisme à Venise à l'abstrait en passant par les natures mortes, les gens dans la ville, les ombres sur le sol, les reflets, les graffiti, un chanteur sur scène, etc.). Elle a fait quelques expositions photographiques et des projections commentées sur Venise. Elle édite ses écrits (prose et poèmes) et organise des réunions pour lectures de textes. Elle aime les sonorités de la superbe langue italienne et la parle.

Spécialiste de Venise depuis 1993, elle la considère comme sa ville d'adoption et comme un sujet d'étude. Elle suit le thème de l'Italie contemporaine et ancienne sur invitations à Paris aux conférences de Sciences Politiques, et fréquente son Cinéclub, le Collège de France et l'Auditorium du Louvre ; elle reçoit leurs newsletters spécialisées.

Depuis l'enfance, un attachement très fort la lie aux chats. Elle a écrit : Un Chat à Venise, Anecdotes Italiennes, Dialogue avec Minette, Les Chats (bilingue français et italien), des articles sur Venise en français et italien. La sortie du livre Pensées de ... est prévue (thèmes : société, spiritualité, hommages aux grands poètes : Pétrarque, Hugo, Baudelaire, etc.).

Elle assure un secrétariat international trilingue pour ses activités : recherche de documentation, d'instituts culturels et de bibliothèques spécialisées pour donations, en Europe, de son travail photographique et littéraire.

Ses photographies sont conservées dans des instituts culturels, musées, Archives départementales ou nationales. Elles font partie de banques de données, à la fois sur papier et numérisées à la disposition, en salles de lecture et sur internet, des chercheurs, historiens, écrivains, étudiants.

Fiorella Giovanni vit près de Paris, dans les collines vertes de la Vallée de Chevreuse.

Fiorella Giovanni

Giovanni, Fiorella, *Dialogue avec Minette*, 2012, 22 p.: 1 photo, [MLPA 00279]

Présentation

Dialogue intimiste entre Minette et Fiorella dont les deux voix composent une œuvre collective. Les instantanés du quotidien des deux complices forment un livre que l'auteur autoédite en février 2012, en hommage à sa chatte disparue en cette période de grand froid.

Écho de lecture

« Hou-ouin, fenêtre siteplé »

Partition pour chat et voix? Chant d'amour? Ode à chatte disparue ? Poésie en duo?

Mixage que nous découvrons dans ce beau petit texte au charme certain.

Sous le regard complice et l'accord, absolu, de la chatte Minette de l'auteur Fiorella Giovanni. Ce duo confirme la minceur, sinon l'inexistence d'une frontière musicale, en tout cas, entre l'humain et l'animal.

Sons, réponses, regards aussi, imaginés, inflexions des ronrons et miaulements rauques « Merrrouin oui! » « Merrrouin non »!

Langage inédit! Même compréhension entre l'auteur et la chatte; le langage est identique! Certifié cent pour cent naturel!

Dialogue de bête que ne renierait pas les écrits de Colette, écrivain féline s'il en est! Mais à la différence musicale, car ici on parle le même langage félin!

« Tac tac, glisse sous mes pattes Sous le meuble se cache, Tac tac, le voilà Toc toc, l'est plus là, Tic tic, l'est parti Où ça où ça? L'est parti là-bas, Tic, tic l'élastique, Le re-voilà le tic tic! Ressuscité, le lastic, tic tic Même lui, le tic tic.... A plusieurs vies-vic! Vous expliquerai ... l'autre monde... Moi le vois, et sais, Chat savoir... »

Et un avis sur, l'Opéra, les miracles... Dieu...

« Au fait, dis-moi,

Dieu.... il se cache où?»

Et l'amour...

« ...au fait dis-moi Le Monsieur là Tout gentil avec toi... »

« Avec moi... C'est lui, tout gentil, Et avec toi aussi, Tu l'as bien senti, Tu connais toi aussi, Ce sentiment mystérieux, Et même merveilleux, ...C'est l'amour ma belle Minette,

Maman Fiorella, Et moi, je suis là, Tu es à moi, Tite mama. »

Que penser? Il faut apprendre le langage des bêtes, pour Fiorella et Minette c'est déjà une partition...

Colette Meunier

La correspondance *mail art* d'Agathe Eristov et de Monique Paul

Claes, Monique et Eristov G.K., Agathe, Mail Art, 2001-2013 [MLPA 00300/0001 et suivants]

Présentation

En 2013, nous avons reçu la correspondance d'art postal d'Agathe et de Monique, qui débute en 2001. Cette autobiographie épistolaire a choisi la forme de l'art posté. Ou, à l'inverse, c'est l'art posté qui a provoqué, par sa subtile colonisation graphique de toutes les marges de la lettre – le dépliement, la pliure, les bords, l'enveloppe, la doublure, l'adresse, le timbre, les annexes, les postscriptums, les superpositions de textes, le remplissage de la surface lisible - l'invention de l'écriture de soi. Cette correspondance est superbe et vaste. Deux lectrices de notre groupe, Guylaine Liétaert et Denise Gere, s'y sont attelées et nous livreront au fur et à mesure leurs échos de lecture.

Écho de lecture

Agathe Eristov G.K.⁷⁰, artiste française et Monique Claes⁷¹, artiste belge, se sont rencontrées à Grignan, où se tient chaque année un Festival de la Correspondance, soutenu par la Fondation La

⁷⁰ Artiste française (née en 1948) est professeur d'Arts plastiques. Elle a enseigné dans l'île de la Réunion et au Mali, entre 1990 et 2009, ainsi qu'à l'UFR d'Arts plastiques et sciences de l'Art de Paris 1. Elle a fréquenté l'Atelier de la

Poste. Le lieu est symbolique puisqu'il évoque l'échange épistolaire qui dura plus d'un quart de siècle, entre la marquise de Sévigné et sa fille, la Comtesse de Grignan. En 2001, Agathe y animait un stage de *Mail Art*. Monique et son mari y possédaient un vieux mas. Monique a participé aux cours d'Agathe et la correspondance a commencé entre les deux femmes, sans discontinuer. Elles ont donné à l'APA-AML ces douze années d'échanges épistolaires qui se poursuivent encore : quelques centaines de lettres.

Ce qui m'a fascinée d'emblée dans cette correspondance, c'est la manière dont les deux artistes mettent en scène leurs lettres et les enveloppes qui les contiennent, la manière personnelle et singulière avec laquelle elles s'approprient le *Mail Art*. Partout, c'est le foisonnement, l'exploration, la multiplicité des supports et matériaux, la variété des procédés, le symbolisme des timbres, la diversité des techniques artistiques, les références à l'art sous toutes ses formes, la qualité des créations, particulièrement des dessins. Il faudra y revenir, impérativement.

L'inventivité de leur démarche s'apparente à celle de l'Art brut dans lequel des artistes travaillent de façon incoercible, en dehors du système institutionnel de l'art, en inventant leurs formes d'expression, une démarche proche de celle des déposants à l'APA.

Contrastant avec ce raffinement des recherches formelles, les thèmes abordés dans cette correspondance sont liés aux choses de la vie de tous les jours : le temps qu'il fait et qui déteint sur les humeurs, les expériences artistiques (et professionnelles pour Agathe), les réactions aux envois reçus par l'une et par l'autre, les questions de techniques créatives, les problèmes de santé, de lieu de vie et d'états d'âme, les expositions et films vus, les situations politiques en France et en Belgique, l'actualité.

Les deux femmes évoquent plus d'une fois leur projet commun de présenter à un éditeur leur *charabia postal,* leur souci, inhérent à tout acte de création, de reconnaissance artistique, en même temps que le doute à propos de la valeur de leur création, voire leurs angoisses et leur découragement.

Le contenu de cette correspondance peut sembler banal en apparence et inintéressant pour d'autres personnes que celles qui l'ont initiée. En réalité, leur mise en forme leur confère un véritable éclat.

La graphie des artistes ajoute aussi, chacune à sa manière, sa pierre à l'édifice artistique. L'écriture d'Agathe, nerveuse et anguleuse, implique une sorte d'urgence, d'impatience, de tension ; celle de Monique, arrondie et fluide, se rapproche de celle de l'art du conte.

Le style d'Agathe est oral, familier, elliptique ; celui de Monique est narratif, ludique ou épique. Toutes deux écrivent au présent, à la main le plus souvent, font intervenir l'humour, la fausse naïveté, la poésie, la francisation de mots anglais, les onomatopées, l'écriture phonétique, à la manière des Pataphysiciens.

Les deux femmes se livrent intimement l'une à l'autre tout en refusant de se prendre au sérieux.

Reste à inventorier plus en détails les centaines de lettres écrites en plus de dix ans par les deux épistolières et à découvrir les nombreuses pépites qui s'y cachent assurément. Car on a vraiment l'impression, face à ces montagnes de lettres, de se trouver face à un trésor. Et on n'a qu'une envie, celle de s'y plonger pour le mettre à jour.

Grande Chaumière, une célèbre école d'Art privée de Paris qui a abrité de nombreux artistes célèbres. Auteur de plusieurs livres, notamment de poèmes, elle a exposé en 2009 à Moret-sur-Loing (Seine et Marne). Les initiales G.K. qui suivent son nom font allusion à Gengis Khan, fondateur de l'empire mongol, dont elle est une descendante.

Artiste belge née à Bruxelles en 1939. Elle a effectué ses études primaires à l'école Hamaide (pédagogie Freinet), ce qui a certainement favorisé et développé ses talents artistiques. Elle a pratiqué la peinture au sein de différents ateliers bruxellois : l'Académie d'Ixelles, les Ateliers Mommen, l'Atelier d'Yvonne Cattier, celui de Victoria Calleya et celui de Mario Gigli. Elle a exposé individuellement, ou participé à des expositions collectives, en Belgique, en France et aux États-Unis. Monique Claes est la déposante de la correspondance à l'APA.

« Heureusement qu'il y a l'art pour nous sauver du gouffre! » (Monique Claes : 2002)

« Ne désespère pas je t'en supplie et continue envers et contre tous à déchirer aussi à faire, à défaire, à rapetasser, recomposer, ravauder et réparer encore et encore. » (Agathe : 2010)

Guylaine Liétaert

Comptes rendus d'autobiographies éditées

Récits d'expérience d'aide humanitaire

Niffle, Aude et Zumkir, Anne, Orealla, Enfer ou Paradis, Herstal, éditions Azimuts ASBL, 2012 [MLPA 00306]

Présentation

L'avant-propos du récit signale que les faits et les personnages sont bien réels. La forme du Journal de route initial d'Aude Niffle, avec ses entrées datées et ses impressions au quotidien, semble avoir été totalement conservée. Avec la complicité d'Anne Zumkir, une amie d'enfance, l'auteur a voulu rendre le manuscrit plus accessible. Ce qui justifie sans doute l'ajout des titres thématiques pour guider la lecture.

Écho de lecture

Ce livre de 265 pages, au format 15 x 21, publié à compte d'auteur en 2012, est édité par l'ASBL Azimut à Herstal. Il est la transcription du journal de route d'Aude Niffle relatant son séjour de trois ans dans une réserve amérindienne d'Amérique latine, le Guyana. Cette république est située en bordure de l'Océan Atlantique, entre le Surinam, le Brésil et le Venezuela. Elle a la taille de la Grande-Bretagne. La Guyane française, dont le bagne de Cayenne a existé jusqu'en 1945, n'est pas loin.

En son milieu, le Guyana se trouve à 4 degrés Nord et rappelle un pays, l'Équateur où Quito se trouve sur l'équateur lui-même. Ancienne colonie britannique dont la forêt tropicale est impénétrable, elle me rappelle la situation analogue du territoire de Basankusu au Congo. L'Amazonie, en Amérique du Sud, correspond en effet à la région équatoriale de l'Afrique.

Le Guyana a sa façade Nord sur l'Océan Atlantique. Peuplé seulement de 800 000 habitants de population mêlée (Amérindiens, East Indians, Afro-Américains, Chinois, Portugais et Européens), il n'a qu'un réseau routier réduit. La présence et l'activité sont limitées aux côtes et aux abords des cours d'eau. Les ressources sont végétales et minières. Les montagnes tabulaires atteignent quasi 3 000 mètres. La température monte jusque 50 degrés.

Le pays est littéralement envahi par les Anglicans, les Témoins de Jéhovah et les Évangélistes. On se souviendra sans doute de la communauté suicidaire, le Temple des Peuples, de quasi 1 000 personnes, et qui a fait parler d'elle en 1978 dans tous les médias.

Rien ne semblait annoncer une telle entreprise dans la vie d'Aude Niffle jusqu'à ses 43 ans. Seules deux années d'enseignement au Maroc avaient singularisé son parcours. Mais l'intensité et la particularité de cette expérience de trois ans ont transformé sa vision du monde et lentement bouleversé sa vie. Si elle résume son texte par cette formule : « se raconter pour s'en souvenir », elle n'exulte pas moins en exhortant les lecteurs et lectrices à l'imiter : « Partez, osez vivre vos rêves, créez ».

Diverses circonstances la conduisent d'un projet humanitaire à un travail de coopérants. On produit de la pâte de fruits et on traite les cœurs de palmier. Les projets auxquels elle participe seront continués par les Amérindiennes. Cela se passe aux alentours de l'an 2000.

À remarquer que le titre semble peu approprié. Il n'y a ni l'un, ni l'autre.

José Dosogne

P.S. Le livre peut être commandé chez l'auteur : 0474/86 71 60.

Les arts du spectacle

Michel-Guy, José Duchant, Profession Pickpocket, Éditions Servranx, 1990 [MLPA 00300]

Écho de lecture

En 1986, le photo-reporter, Michel-Guy, propose à son ami José Duchant « de lui céder l'exclusivité de ses mémoires pour un long reportage qu'il souhaitait réaliser sur la profession, pour le moins peu banale, qu'il exerçait ».

José Duchant est illusionniste et pickpocket de profession.

Le livre qui sera publié en 1990 chez Servranx, avec une préface d'Annie Cordy, est le résultat de cette entreprise à laquelle José Duchant donna son accord.

Profession peu banale en effet, qui entraıne avec elle une existence également peu banale et donne à ce volume le grand intérêt d'ouvrir les portes des coulisses d'un monde peu connu du grand public.

C'est en 1948, à l'âge de 7 ans, que José, un enfant solitaire, renfermé et porté par son amour pour les histoires (les histoires en général, et l'Histoire Sainte en particulier), assiste, dans la salle des fêtes de son collège, à la réalisation de ce qu'il prend pour de vrais miracles et participe même à l'un d'entre eux, en tant qu'aide volontaire d'une belle dame, qui donne un spectacle d'illusionnisme.

La vocation de l'enfant est née : il ne rêvait que de réaliser des miracles comme Jésus et voilà qu'il apprend qu'on peut en faire sa profession.

Malgré toutes les tentatives de dissuasion de ses parents, qui tentent de lui faire comprendre la différence qui existe entre la réalisation d'un trucage et un miracle, José n'en démord pas : que ce soit dans le spectacle de magie ou dans le surnaturel, il a trouvé sa voie.

Lorsqu'un camarade de classe lui montre un accessoire de magie – qu'il est d'ailleurs incapable de faire fonctionner correctement – José le persuade de se livrer à un échange (60 billes de verre en forme d'œil de chat contre le coquetier magique, qui ne quittera plus jamais son acquéreur). La volonté de l'enfant et sa patience à s'exercer lui donnent rapidement la dextérité nécessaire et José s'aperçoit qu'il « a le pouvoir de subjuguer... grâce à son érudition en matière de religion d'une part, et grâce au petit tour de magie qu'il domine parfaitement et améliore » en permanence.

À dix ans, dans un grand magasin au moment de la Saint-Nicolas, José assiste à la présentation publique d'une boîte de magie et ne veut d'autre cadeau que celui-là. Il se rend vite compte que s'il est capable de comprendre et de reproduire les trucs, il ne possède pas la dextérité nécessaire à leur bonne exécution.

À force de passion, d'obstination et de travail, José s'initie à l'art de la magie et de l'illusionnisme, et grâce à l'adresse ainsi acquise, à celui de pickpocket. Le destin de José est désormais scellé. Il fera carrière dans cette voie avec un succès qui lui vaudra d'approcher de grandes personnalités du show business, d'être invité à donner son spectacle dans 41 pays étrangers, d'initier les forces de police de divers pays aux techniques du vol à la tire, de se produire à la télévision... Il sera par ailleurs approché par des personnes peu respectables, désireuses de mettre ses talents de pickpocket au profit d'objectifs moins nobles...

Le livre nous conte le parcours professionnel de José, ses difficultés à convaincre sa famille et le regret qu'il éprouve de n'être pas soutenu par elle, ses premiers pas incertains dans les salles de spectacle de Bruxelles, de Paris et du Maroc, au hasard des rencontres et des opportunités, mais aussi de sa ténacité.

José connaît l'angoisse du lendemain, les moments de privation, les périodes où les contrats sont rares, mais ne se décourage pas, confiant en lui-même, ne cessant jamais de travailler et d'améliorer les techniques d'un métier dans lequel il remportera progressivement un indiscutable succès.

José est également intéressé, proche et peut-être même en phase avec les phénomènes paranormaux, la parapsychologie et, en cas de besoin, il se tourne vers les médecines parallèles et l'homéopathie. On regrette peut-être que cet aspect des talents de José soit mentionné sans être sous-tendu ni par des faits concrets ni par des anecdotes révélatrices.

Tout en suivant José dans les coulisses, sur les scènes de spectacle ou les plateaux de TV, nous apprenons l'évolution de ses rapports avec sa famille et plus particulièrement avec ses parents, sur sa rencontre et son amour pour Béatrice, qui deviendra son épouse et assistante, sur l'amour que José porte à son chien et sur la manière ouverte et généreuse avec laquelle il a mené sa vie.

Dans le cours de ma lecture, il m'est arrivé de regretter que José Duchant n'ait pas décidé luimême d'écrire ses mémoires. Il est probable que la volonté de l'intervieweur de suivre une certaine chronologie ait privé le récit d'une énergie autant que d'une dynamique personnelle. On reste un peu frustré d'anecdotes et de « vécu » de première main. Mais il faut saluer la volonté qu'a eue Michel-Guy de recueillir et de consigner ce récit d'une vie exceptionnelle dont il aurait été très regrettable de ne pas garder l'écho.

Nicole Leclerca

Présentation de collections de l'histoire du féminisme

En Italie, publications du *Centro Donna* de Grosseto

Zanini, Maria Giovanna, Tra storia e memoria - il racconto di Vanna, 80 p., Grosseto (Italie), Associazione Centro Donna et Associazione Raccontincontri, 2013 [MLPA 00308]

Écho de lecture

Entre histoire et mémoire, Le récit de Vanna est un petit livre illustré que Francine Meurice a reçu en septembre 2013 lorsqu'elle a visité, au cours d'un voyage en Toscane, le Centro Donna (Centre pour la femme) de Grosseto.

Maria Giovanna Zanini, dite Vanna, est née à L'Aquila en 1941. Devenue majeure, elle s'établit à Brescia. Elle y fait la connaissance d'un syndicaliste avec qui elle s'installe à Grosseto. Une fille et un garçon naîtront de cette union.

Dans la seconde moitié des années 1970, Vanna est l'une des fondatrices du Centro Donna de Grosseto qu'elle présidera de 1990 à 2007. À la fin des années 1990, elle participe à la création de l'Associazione Olympia de Gouges qui gérera un « Centro Antiviolenza ».

Durant l'année académique 1977-1978, Vanna a été inscrite à l'université *La Sapienza* de Rome. La thèse qu'elle y a présentée lui a procuré le titre de lauréate en éducation des adultes. La publication de cette thèse, objet du livre, est précédée d'un hommage à Vanna par la responsable du « *Centro Documentazione Donna* » de la province de Grosseto, Barbara Solari. La présence et l'activité constante de Vanna dans le mouvement féministe de Grosseto ont eu une importance majeure. Le courage de Vanna pour affronter des problématiques sociales controversées, et ses choix politiques, font de cette militante particulièrement combative une figure emblématique du féminisme italien.

Traduit en français, le titre de la thèse soutenue par Vanna est le suivant : « L'expérience comme base possible de départ et vérification permanente dans le processus de libération et de croissance personnelle et sociale des femmes ».

La thèse est divisée en trois parties.

Dans la première partie, Vanna cherche à montrer l'importance, dans la perspective de l'émancipation des femmes, de l'analyse de l'expérience personnelle, et met en évidence le lien qui unit le personnel et le politique dans la lutte du mouvement féministe. Vanna dénonce la séparation rigide, tant dans la conception capitaliste de la société que dans la conception socialiste, de la sphère privée et de l'espace public au détriment de la femme dans la mesure où elle est cantonnée dans une condition subalterne l'excluant de l'action politique, réservée à l'homme considéré comme plus qualifié. La femme doit, souligne Vanna, prendre conscience de ses propres besoins et de la nécessité de créer une société différente dans laquelle elle trouvera, avec sa libération, la possibilité de concrétiser ses aspirations identitaires. Vanna évoque l'évolution du féminisme dont les premières militantes étaient d'extraction bourgeoise. Ensuite l'insertion croissante des femmes dans la production industrielle a fait apparaître la question féminine comme une partie de la vaste question sociale. La mise en pratique, dans les pays socialistes, de l'émancipation économique de la femme s'est révélée insuffisante pour que la société cesse d'être inégalitaire. La conquête des droits démocratiques a aussi été insuffisante : elle n'a pas donné à la femme et à l'homme d'égales possibilités de se développer. Un nouveau féminisme est indispensable, conclut Vanna. Il faut que les femmes mènent un combat politique pour une société dans laquelle il n'y a plus d'exploitation de l'homme par l'homme, de la femme par l'homme. L'auto conscience permet à la femme de faire de la politique autrement. Par l'éducation permanente, par un processus de développement personnel et social, le mouvement féministe est en mesure d'apporter une contribution décisive à la transformation de la société.

Dans la deuxième partie de sa thèse, Vanna retrace un épisode déterminant de sa vie. À 23 ans, en voulant se délivrer du tabou de la virginité, elle est tombée enceinte. Cette grossesse hors mariage l'amènera à rompre avec sa mère dont elle ne partageait pas la conception de la vie d'une femme. Elle voulait se réaliser autrement que dans le rôle d'une femme au foyer. L'état de la société étant loin de répondre à ses attentes, elle s'engagea dans des actions militantes. D'abord active au sein de l'U.D.I. (Union des femmes italiennes), Vanna s'attachera ensuite à l'organisation des femmes de Grosseto en fonction de leurs besoins concrets : être informées sur la sexualité, la maternité voulue, la régulation des naissances, être préparées à donner la vie. La question de l'avortement tiendra une place importante dans les activités de Vanna qui sera très présente dans les débats sur cette question et au moment de l'adoption d'une loi en 1978. Sous l'impulsion de Vanna, le Centre pour la femme de Grosseto apportera une grande contribution à la définition des objectifs et des compétences ainsi qu'à la gestion sociale du Consultorio pubblico (Centre public de consultation). Cet organisme a pour but essentiel la promotion personnelle et sociale des citoyens de Grosseto, en particulier des femmes. Vanna se montre soucieuse de rénover un autre organisme local: l'Asilo nido (la crèche). Elle juge nécessaire de créer un Asilo nido de type nouveau, traduisant une vision actuelle de l'éducation des enfants qui dépasse la conception traditionnelle de la famille, notamment des rapports mère-enfant. Une nouvelle loi favorise la réalisation des objectifs de Vanna. Celle-ci décrit l'introduction et le développement à Grosseto

de l'autoconscience comme pratique féministe, d'après un modèle offert par une association de Florence. Au terme de son exposé, Vanna incite les femmes à réfléchir ensemble sur leurs expériences, à affirmer des valeurs qui leur sont propres, à faire de la politique à leur manière. Ainsi élargiront-elles leur place dans la société et se libéreront-elles progressivement.

Deux documents constituent la troisième partie de la thèse de Vanna. Le premier document reproduit un débat universitaire sur les Centres publics de consultation qui a été introduit par Vanna. Dans le second document, Vanna développe des réflexions sur les « 150 heures ». Il s'agit d'une conquête syndicale qui permet, dans l'organisation du travail, de consacrer du temps à la formation professionnelle et à l'éducation des adultes.

Raymond Du Moulin

En Belgique, publications de l'*Université des Femmes* de Bruxelles

Présentation

Nous poursuivons ici la lecture, initiée dans le n° 3 de notre revue, des ouvrages de la collection Vies de femmes. Cette collection est conçue comme « des recueils de sources pour l'histoire des femmes belges et elle accueille principalement des récits de vies de femmes quelconques, mais aussi des correspondances, des journaux intimes, etc. »72. La vocation de cette collection est alors de combler le manque caractéristique de l'histoire des femmes en Belgique, en produisant et nourrissant cette discipline de sources nouvelles.

La posture de cette collection est clairement militante et clarifie bien la problématique : « ces récits contribuent pour toutes les femmes, à rendre public ce qui était réputé privé, à transformer en collectif ce qui passait pour individuel, à montrer le caractère objectif de ce qui était donné comme subjectif »73.

France Huart [Université des Femmes (Bruxelles)]

Arrouas-Botbol, Rebecca, Rebecca, Française du Maroc, Récit de vie, propos recueillis par Yvonne Knibiehler, préface de Myrtho Bruschi, introduction méthodologique sur le récit de vie de femmes de Françoise Hecq, Bruxelles, Université des Femmes, Vies de Femmes, 1995 [MLPA 00318]

Écho de lecture

Dans un récit d'une centaine de pages complété par un cahier de photos et chaleureusement préfacé par Myrtho Bruschi, Rebecca Arrouas-Botbol, Française du Maroc, née de parents juifs, retrace, avec l'aide d'Yvonne Knibiehler, les principales étapes de sa vie et les réflexions que celles-ci lui suggèrent.

Rebecca naît en 1921, dans le mellah ou quartier juif de Fès. À sa naissance, sa sœur, Simha, a déjà dix-huit ans et son frère, Georges, treize. La famille est aisée, surtout du côté de la mère, fille d'un célèbre rabbin.

Élevée dans une langue originale, proche de l'arabe, le « judéo-arabe », Rebecca est mise très tôt à l'école publique française. Elle fréquente ensuite le lycée mixte de Fès. Cette éducation très moderne, que n'a pas connue la sœur de Rebecca et a fortiori sa mère, est favorisée par le père.

⁷² Coenen, Marie-Thérèse, *Philomène Coenen, Tailleuse*, Bruxelles, Université des Femmes, 1989, (Coll. Vies de femmes),

⁷³ *Idem*, p. 11.

À dix ans Rebecca découvre ce qui sera la grande passion de sa vie : la musique. À sa demande, elle étudie alors le piano, mais les difficultés rencontrées ne manquent pas. Pas d'école de musique en 1930-1932, des cours privés qui coûtent cher, ni piano à la maison – l'enfant étudie chez ses oncles –, ni radio, ni phonographe et, en ville, très peu de concerts. Travailleuse et enthousiaste, la jeune fille atteint un très bon niveau et ouvre, chez elle, une école de musique en 1942. Elle restera professeur de piano jusqu'en 1973.

Pendant la Deuxième Guerre mondiale, à Fès, de nombreux juifs sont refoulés dans le mellah. Sans être maltraités, ils souffrent souvent de conditions matérielles très médiocres. Soutenu par son frère, un brillant avocat, Rebecca leur vient en aide. Elle enseigne la musique, monte des spectacles, tout cela, bien sûr, gratuitement.

La jeune femme se marie en 1946 avec Henri Arrouas. Après quatre fausses-couches, elle adopte avec son mari, en 1950, une petite fille, Judith. Deux ans plus tard elle met au monde un garçon, Yonnel.

Musicienne, Rebecca est aussi, après la Deuxième Guerre mondiale, très active dans un tout autre domaine : la défense du mouvement sioniste. Elle parle même à ce sujet de *mission*. Plus que les juifs algériens, les juifs marocains voient en Israël un refuge possible. Sans songer elle-même à s'expatrier là-bas, Rebecca forme avec d'autres un comité pour Israël et organise des collectes pour en favoriser le développement, tout cela clandestinement. Elle crée ensuite, à Fès, une antenne de la Wizo (Women International Zionist Organisation).

Après la proclamation de l'indépendance du Maroc, en 1956, la situation des juifs est devenue plus difficile. Perturbée par la mort de son frère, mais aussi par ce climat de relative insécurité, Rebecca décide, avec son mari, de partir pour la France. En septembre 1973, ils s'installent à Aixen-Provence. Henri meurt malheureusement dès l'année suivante, mais Rebecca semble avoir trouvé à Aix une ambiance chaleureuse proche de celle qu'elle connaissait à Fès.

Écrit avec naturel et précision le récit de Rebecca Arrouas-Botbol nous donne à connaître une personnalité riche et chaleureuse. Il est aussi très intéressant. Nous découvrons, sur plusieurs générations, des manières de vivre qui, en bien des points, nous étaient inconnues. Très riches sont en particulier les deux petits chapitres que Rebecca consacre aux relations entre communautés et tout particulièrement aux relations entre juifs et arabes, chapitres qui méritent une attention particulière. Pour elle, les relations entre juifs et arabes, dans le Maroc où elle a vécu, sont bonnes et parfois même très bonnes – elle cite, à cette occasion des exemples concrets très convaincants. Elle n'hésite pas cependant, avec un souci d'objectivité qui l'honore, à nuancer son propos. Du côté juif, pas de mariage souhaité avec un membre de la communauté musulmane et, du côté musulman, un traditionnel mépris pour les juifs.

Ce récit autobiographique de Rebecca Arrouas-Botbol, est, à tous points de vue, un beau et instructif témoignage sur la communauté juive du Maroc au XX° siècle et, plus particulièrement, sur l'une de ses représentantes féminines. Cette publication par l'Université de Femmes ne manque donc pas d'un très réel intérêt.

Michèle Maitron-Jodogne

R., Édith, *Denise S. Bourgeoise d'Anvers*, Récit de vie, propos recueillis par Édith R., présentation de la collection par Hedwige Peemans-Poullet, Université des Femmes, Vies de Femmes, 79 p., 1988 [MLPA 00317]

Écho de lecture

L'Université des Femmes est une association qui recherche des récits de vie pour constituer un « recueil de sources pour l'histoire des femmes belges ». Denise S. née en 1904 veut garder

l'anonymat. Elle est l'enfant non désirée d'une famille qui en avait déjà cinq. Elle raconte sa vie de bourgeoise aisée à une amie, Édith R., en une après-midi. Elle est fille d'un diamantaire, puis épouse d'un autre, tous deux d'origine juive polonaise. Elle a subi la vie avec résignation et soumission dans l'abondance matérielle, certes, mais sans tendresse reçue ou donnée. Sa mère tout occupée d'elle-même l'a confiée jusqu'à l'âge de trois ans à une famille de la campagne, puis à des gouvernantes allemandes. À dix-sept ans, elle se marie sans amour. Son mari veille à son confort. Il lui fera deux enfants par accident. Elle fera pression sur son médecin pour qu'il interrompe les grossesses suivantes. Lors de l'exode de 1940, les époux se retrouvent en Angleterre ; en route ils ont égaré Robert et Colette laissés sur le continent. Événement tragique raconté sans émotion apparente. Le lecteur connaît le nombre des petits-enfants (cinq) et des arrière-petits-enfants (six) mais pas leurs prénoms.

Iean Nicaise

Coenen, Marie-Thérèse, *Philomène Coenen, tailleuse*, Récit de vie, propos recueillis par Marie-Thérèse Coenen, Université des Femmes, Vies de Femmes, 1990 [MLPA 00319]

Écho de lecture

Ce livre d'une centaine de pages, publié en 1990 par l'Université des Femmes, à Bruxelles, contient des propos recueillis par Marie-Thérèse Coenen au cours de deux entretiens avec sa grand-tante Philomène Coenen.

Celle-ci était née à Etterbeek en juillet 1902. Son père, un Limbourgeois, était menuisier. Sa mère, originaire, elle aussi, du Limbourg, faisait le ménage et crochetait. Elle tricotait des polos, des châles pour des magasins.

Philomène avait cinq frères et sœurs. Elle n'avait pas encore treize ans lorsqu'elle a appris la couture. À domicile, elle confectionnait des chemises d'homme et d'autres petits vêtements. Elle ne fréquentera un atelier de couture que durant très peu de temps. Elle travaillera à la maison pour la patronne de cet atelier tout en travaillant pour elle-même. Avec sa sœur Hélène, elle créera un atelier qui comptera plusieurs ouvrières. Elle fera des robes qui seront remarquées et se constituera une belle et fidèle clientèle.

Elle s'est mariée en 1926. « Je ne crois pas que cela a été grandiose » dit-elle à sa petite-nièce. Elle a pu acheter des meubles et une batterie de cuisine. Son mari deviendra un plombier travaillant à son propre compte. Il aura besoin de Philomène pour faire les devis et les factures.

Trompée, Philomène se séparera de son mari après sept ans de mariage (elle obtiendra le divorce un an et demi plus tard). Lorsqu'elle quitte le domicile conjugal, elle entasse dans un taxi les robes de ses clientes, ses tissus, sa machine à coudre et son mannequin. Elle se réfugie chez sa sœur Hélène et elle travaillera de nouveau avec elle. Quand Hélène renoncera à la couture pour tenir un commerce de tabac et de cigarettes, Philomène ira habiter seule. Six ans plus tard, Hélène la rejoindra. Les deux sœurs vivront ensemble pendant vingt-sept ans jusqu'au décès d'Hélène en 1967.

Philomène, qui mourra vingt ans après la disparition d'Hélène, a été pensionnée à soixante ans. Elle a dû continuer « à travailler un peu ». En 1980, elle obtiendra une révision de sa pension dont le montant sera légèrement augmenté.

Quels ont été les loisirs de Philomène? Avec son mari, elle allait au cinéma une fois par semaine. Le dimanche, Philomène et son mari sortaient à motocyclette. Une fois par semaine, ils allaient chez des amis ou recevaient des amis. Après la séparation, Philomène n'est plus sortie du tout; par souci d'économie, mais surtout parce qu'elle ne désirait pas chercher à s'amuser. Il y eut, toutefois, des séjours à la mer auxquels Philomène donnait une grande importance. Retraitée, Philomène s'est inscrite dans plusieurs clubs, notamment un club de pétanque.

Interrogée sur le travail ménager, Philomène fait une description détaillée de ce qu'il était autrefois. « Mon mari faisait beaucoup », dit-elle, « C'était lui qui faisait le dîner et le gros nettoyage. Les lessives, je les donnais dehors. » Quand Philomène vivait avec sa sœur Hélène celle-ci a toujours fait le ménage.

Marie-Thérèse Coenen ne donne pas d'information sur la cause du décès de sa grand-tante. Celle-ci a toujours été en bonne santé, à l'exception de fréquentes et douloureuses migraines. Lorsque sa petite-nièce l'a interviewée, elle venait de souffrir d'une sciatique et elle prenait des pilules pour sa tension. Elle regrettait d'avoir une mauvaise vue qui l'empêchait de lire et ne lui permettait guère de regarder la télévision.

Raymond Du Moulin

Inventaire des autobiographies des gens ordinaires au sein des fonds des AML

Batoul, Betty Un coquelicot en hiver? Pourquoi pas...: roman autobiographique, Jemeppe, édit. Betty Batoul-Un coquelicot en hiver, 2010, 267 p. [MLA 27442]

Présentation

Cette autobiographie autoéditée appartient aux collections des AML. En la lisant, sur la suggestion de Marc Quaghebeur, pour en rendre compte ici, le groupe de lecture APA-AML commence son inventaire des autobiographies des gens ordinaires au sein des fonds des AML. La signature, Betty-Batoul, est significative, il ne s'agit pas de la juxtaposition du prénom et du nom de famille, comme l'encodage le laisse apparaître, mais d'un nom composé de deux prénoms : l'arabe Batoul et le français Betty.

Écho de lecture nº 1

Naissance au forceps entre des parents en perpétuelle discorde violente - maltraitée dans son enfance, soumise à des attouchements pervers, placée en famille d'accueil, victime d'un viol, femme battue à son tour, fille-mère abandonnée, auteur de tentatives de suicide, refugiée dans l'alcool et j'en passe -, tous les ingrédients d'un mélodrame à quatre sous pour midinette, débité par une boutiquière de souk qui ferait l'inventaire de son magasin sur le rythme balancé d'une danse du ventre interprétée par une Shéhérazade dans un film spaghetti... À l'américaine, il est vrai, car tout cela se termine bien : amour, mariage et orgues, et ils eurent beaucoup d'enfants...

Un petit livret, en conclusion, nous donne sous forme des recettes de cuisine, des conseils très originaux pour réussir sa vie même quand on naît aux Marolles, avec des yeux qui se tournent le dos!:

- «La rencontre avec l'âme sœur ne se planifie pas; elle se vit à 100% au moment présent!
- C'est incroyable le nombre de choses qu'on apprend quand on écoute!
- En face de grosses crises de ménage : lire Les hommes viennent de Mars et les femmes de Vénus. Tout s'explique même le sale caractère de votre conjoint!
- Un couple c'est comme une voiture : il continue de bien avancer s'il y a de l'essence, un bon entretien et un bon conducteur...!

— Attention, gagner au Lotto ou être riche ne conduit pas forcément au bonheur. Il y a assez de preuves autour de nous...!» (Betty Batoul, Un coquelicot en hiver? Pourquoi pas...)

À lire et à relire si on survit à la première lecture!

José Trussart

Écho de lecture nº 2

Ce livre, écrit en 2010 et imprimé à Casablanca, ne prétend pas être un grand prix de littérature française, ni un traité de sociologie, mais il relate d'une écriture agréable, lucide, honnête, sincère, la vie d'une jeune femme Betty-Batoul, née en 1964, d'une mère belge et d'un père marocain.

Batoul est son nom arabe, il signifie pour les musulmans « détachée du monde-consacrée à Dieu » ; il fut changé en Betty par commodité administrative.

Sa vie d'enfant, d'adolescente, de jeune femme, fut un parcours difficile, cahotant, comme ceux de sa mère et de son père - parfois ensemble, le plus souvent séparés - chevauchant entre la Belgique et le Maroc.

Mais Betty est tenace, intelligente, énergique, débrouillarde ; elle veut faire des études (soutenue plus par son père que par sa mère dans ce désir), en commence plusieurs, mais n'en termine aucune (sauf à la fin du livre, alors qu'elle est âgée de près de 40 ans !). Pour survivre elle trouve de nombreux petits boulots, en général dans l'horeca (le secteur du travail dans les restaurants, les hôtels et les cafés).

Pendant tout ce parcours de vie, elle n'a jamais été s'inscrire pour mendier, dit-elle, au CPAS (centre public d'aide sociale), malgré des passages très difficiles, et ne tombera jamais dans la prostitution, malgré de nombreuses aventures et relations sexuelles, mal choisies et parfois violentes.

Elle aura un enfant, Julien, désiré par elle, mais très mal accepté par le père dont elle finira, après moult disputes orageuses, par se séparer définitivement.

Finalement en 1993 (elle a presque 30 ans), elle rencontre l'amour vrai, l'âme-sœur et le bonheur absolu, en même temps qu'une certaine sécurité matérielle : Pascal, dont elle aura encore 3 enfants, tous des garçons!

Enfin elle trouve une vie familiale stable, heureuse, qui lui permet de maintenir des contacts affectueux et solidaires avec ses deux familles: en Belgique, sa mère et un demi-frère; au Maroc, son père plusieurs fois remarié et ses demi-frères et demi-sœurs.

Pour moi, ce livre est le témoignage d'une femme travailleuse, tenace, capable, énergique, honnête, chaleureuse et généreuse, gardant toujours en elle l'ambition de développer ses possibilités et de partager ses réussites.

Pourquoi a-t-elle choisi le Coquelicot? « Je l'ai choisi car c'est une fleur hors du commun, et j'aime son côté ne me cueillez pas. En outre ils poussent où ils le décident, là où aucune autre fleur ne pousse. Ils défient les lois de l'impossible. l'adore sa robe couleur de vie, de sang, d'amour. Ses quatre pétales me rappellent les quatre éléments : feu-air-eau-terre. Son air chiffonné me rappelle qu'il n'est pas nécessaire d'être trop apprêté pour avoir du charme. Il suffit d'être soi-même.» (Betty Batoul, *Un coquelicot en hiver? Pourquoi pas...*)

Marie-Louise De Moor

Table des matières

Présentation du numéro	
Introduction	5
L'APA-AML. Les premières années	5
Dossiers thématiques	9
Les écrits personnels pendant la Première Guerre mondiale 1914-1918	9
Inventaire des documents de la guerre 1914-1918 du fonds APA-AML	9
Les lettres d'Oscar et de Ludivine	
Les lettres d'Adrien et de Lucienne Les lettres à Albert	
La lettre de Julia	
Les lettres de Jean et de Paul	
Les Diables Noirs	
Un correspondant de guerre, le lieutenant d'Entraygues pseudonyme de Fernand Mommeja	31
Souvenirs des missionnaires Mill Hill au Congo, Basankusu-Oosterbeek aller-retour	33
La Seconde Guerre mondiale	
Les CRAB, la Résistance	
Détenu de sécurité à Dachau Les enfants de la guerre 40	
Le militantisme en Belgique	
Le bénévolat dans les ONG	45
Les formes de journaux	46
L'agenda : un carnet de comptes doublé d'une ébauche de journal intime	46
Le journal d'accompagnement de la fin de vie	47
Le journal de voyage comme notation de la ville	49
Le journal de voyage épistolaire	53
Les formes d'enregistrement de la mémoire dans les archives familiales	55
L'interview et la transcription de la mémoire orale	55
Le palimpseste du roman familial oral	57
La transmission des grands-parents	58
L'inscription de soi dans une généalogie familiale	61
La construction de l'archive familiale sur un site internet	62
La transcription, la conservation et la transmission des archives familiales de Nicole Leclercq	
Le dépouillement des grands fonds APA-AML	67
Les papillons de la correspondance de François Houtart	67
Le fonds Georgette Purnôde-Fraineux, poète, romancière, nouvelliste belge	72
Le fonds Charles Moeller	75

Les livres objets et les photos de Fiorella Giovanni	77
La correspondance mail art d'Agathe Eristov et de Monique Paul	79
Comptes rendus d'autobiographies éditées	81
Récits d'expérience d'aide humanitaire	81
Les arts du spectacle	82
Présentation de collections de l'histoire du féminisme En Italie, publications du <i>Centro Donna</i> de Grosseto En Belgique, publications de l' <i>Université des Femmes</i> de Bruxelles	83
Inventaire des autobiographies des gens ordinaires au sein des fonds des AML	88
Table des matières	90
Index des auteurs	92
Liste des documents traités dans ce numéro	9.3

Index des auteurs

Α K Arrouas-Botbol, Rebecca, 85, 93 Korse, Piet, 38, 94 Kwik, François, 36, 94 В L Bastin, Gisèle, 61, 93 Batoul, Betty, 88, 93 Lamboray, Nicolas, 42, 94 Leclercq, Nicole, 4, 5, 16, 24, 25, 26, 64, 72, 75, 83, 93 Bellière, Jacques, 40, 93 Bleyenheuft, Marthe, 93 Leurquin, Paul-Hector, 58, 94 Bleyenheuft, Marthe, épouse Joseph Cels, 60 Liétaert, André, 62, 94 Blomme, Adrien, 20, 93 Liétaert, Guylaine, 62, 94 Boels, Lucienne, 20, 93 Liétaert, Julia, 26, 94 Bolle De Bal, Marcel, 29, 93 M C Meurisse, Marthe, 56, 94 Cailteux, Gérard, 43, 93 Michel-Guy, 82, 83, 94 Claes, Monique, 79, 93 Moeller, Charles, 75, 94 Coenen, Marie-Thérèse, 85, 87 Monnoyer, Maurice, 47, 94 Cornélis, Élodie, 55, 93 Cornélis, Léa, 9, 55, 93 N Cornélis, Madeleine, 9, 55, 93 Cornélis, Marie, 9, 55, 93 Niffle, Aude, 81, 94 D 0 d'Entraygues (Lieutenant), 16, 31, 93 Oyaneder, Sergio, 44, 94 De Moor, Marie-Louise, 45, 93 Delahaut, Albert, 3, 16, 24, 25, 65, 93 P Delahaut, Éva, 24, 93 Delahaut, Francine, 64, 93 Paulissen, Louis, (Mme Veuve), 46 Delor, J. M., 70, 94 Purnôde, Georgette, 72, 94 Dosogne, José, 33, 35, 49, 50, 51, 52, 53, 57, 93 Duchant, José, 82, 83, 94 R R., Édith, 86 E Eristov G.K., Agathe, 79, 93 S G Schoeters, Georges, 67, 93 Stal, Ludivine, 18, 94 Giovanni, Fiorella, 78, 93 Stal, Oscar, 11, 18, 94 Н W Hermanus, Merry, 61, 93 Waucomont, Thomas, 24, 93 Heze, Emmanuelle, 53, 93 Willem, Guy, 4, 9, 55, 93 Houtart, François, 67, 70, 93, 94 J Z Jacmain, Louis, 30, 94 Zanini, Maria Giovanna, 83, 94 Zumkir, Anne, 81, 94

Liste des documents traités dans ce numéro

- 1. Arrouas-Botbol, Rebecca, Rebecca, Française du Maroc, Récit de vie, propos recueillis par Yvonne Knibiehler, préface de Myrtho Bruschi, introduction méthodologique sur le récit de vie de femmes de Françoise Hecq, Bruxelles, Université des Femmes, Vies de Femmes, 1995 [MLPA 00318]
- 2. Bastin, Gisèle, *Approches*, 10 p., 2009 [MLPA 00286/0001]
- 3. Batoul, Betty Un coquelicot en hiver? Pourquoi pas...: roman autobiographique, Jemeppe, édit. Betty Batoul-Un coquelicot en hiver, 2010, 267 p. [MLA 27442]
- 4. Bellière, Jacques, 1940/1945 à l'ULB, de la vie estudiantine à la Résistance, 2012, 40 p. [MLPA 00282]
- 5. Bleyenheuft, Marthe, épouse Joseph Cels, Mémoire de Madame Joseph Cels née Marthe Bleyenheuft écrit à l'âge de 94 ans à la demande de son petit-fils, 1967, 29 p. [MLPA 00293]
- 6. Blomme, Adrien et Boels, Lucienne, Correspondance entre Adrien Blomme et Lucienne Boels, 1914-1915, transcription dactylographiée d'environ 200 originaux, [MLPA 00287 CR]
- 7. Bolle De Bal, Marcel, Les survivants du boyau de la mort, Lettres de deux jeunes Wallons en 14-18, Bruxelles : Safran, 2003, 187 p. [MLPA 00295]
- 8. Cailteux, Gérard, Mémoire d'enfance, Willancourt 1940-1945, 46 p. [MLPA 00321]
- 9. Claes, Monique et Eristov G.K., Agathe, Mail Art, 2001-2013 MLPA 00300/0001 et
- 10. Philomène Coenen, tailleuse, Récit de vie, propos recueillis par Marie-Thérèse Coenen, Université des Femmes, Vies de Femmes, 1990 [MLPA 00319]
- 11. Cornélis, Marie, Cornélis, Léa, Cornélis, Élodie et Cornélis, Madeleine, Mémoires des quatre sœurs, 1914-1950, 145 p., illustrés de nombreuses photographies, de dessins et d'illustrations, mis en page par Guy Willem en hommage à ses tantes [MLPA 00307]
- 12. Delahaut, Éva, Waucomont, Thomas, Correspondance d'Eva Delahaut et Thomas Waucomont à Albert Delahaut (1907-1930), (transcription de Nicole Leclercy) [MLPA 00264]
- 13. Delahaut, Francine, Réminiscences, 1999 [MLPA 00264/0001]
- 14. d'Entraygues (Lieutenant), L'action des chars d'assaut, Un brigadier fait 700 prisonniers, 1918 [MLPA 00266]
- 15. De Moor, Marie-Louise, Méharées sahariennes et expédition humanitaire au Sahel, 2011, 7 p. [MLPA 00251]
- 16. Dosogne, José, Journal de Paris, [MLPA 00255/0003] à [MLPA 00255/0006] et Voyages en caravane, [MLPA 00255/0003/001]
- 17. Dosogne, José, Journal de Hollande, « Une Hollande si proche et si différente. En Hooge Veluwe du 16 au 23 août 2013 », 3 p. [MLPA 003002]
- 18. Dosogne, José, Les missionnaires de Mill Hill à Basankusu, Rencontre autobiographique des années 1950 au Congo belge, 2012 [MLPA 00301]
- 19. Dosogne, José, Un revival au cœur de Bruxelles en date du lundi 29 juillet, 2013, 3 p., 1^{er} août 2013, [MLPA 00288/0002]
- 20. Giovanni, Fiorella, Dialogue avec Minette, 2012, 22 p.: 1 photo, [MLPA 00279]
- 21. Hermanus, Merry, Hougoumont: Le silence de l'Histoire!, 2012 [MLPA 00324]
- 22. Heze, Emmanuelle, Haïti-Notes du voyage chez mon fils Adrien, du 19 octobre au 30 novembre 2012, 23 p. [MLPA 00323]
- 23. Houtart, François et Schoeters, Georges, Correspondance personnelle de François Houtart, 1971 [MLPA 00249/0002 CR]

- 24. Houtart, François et Delor, J. M., Correspondance personnelle de François Houtart, 1971 [MLPA 00249/0003 CR]
- 25. Jacmain, Louis, Les Diables Noirs, Histoire des Carabiniers Cyclistes, 1953, 70 p. [MLPA 00283]
- 26. Korse, Piet, Missionaris in Kongo en Oeganda, Autobiographie, November 2006 [MLPA 00303]
- 27. Kwik, François, Dieudonné, cinquante courtes histoires de mission, 2007. (Traduction du texte paru en 2006, revue par la sœur et la nièce de l'auteur) [MLPA 00296]
- 28. Lamboray, Nicolas, curé de Sourbrodt, Détenu de sécurité (Schutzhäftling), Tapuscrit, 19 p. [MLPA 00284]
- 29. Leurquin, Paul-Hector, Autobiographie de Grand-père, 2008, Tapuscrit de 115 p. [MLPA 00294]
- 30. Liétaert, André et Liétaert, Guylaine, Souvenirs de famille, Chronique de la famille Liétaert, Première moitié du vingtième siècle, 2013 [MLPA 00315/0004]
- 31. Liétaert, Julia, Lettre à sa tante religieuse aux Indes, 1918-1919 [MLPA 00315]
- 32. Meurisse, Marthe, Je suis la 8^{ème} enfant..., [s. d.], 10 p. [MLPA 00320]
- 33. Michel-Guy, José Duchant, Profession Pickpocket, Éditions Servranx, 1990 [MLPA 00300]
- 34. Moeller, Charles, (Correspondance de), Voyage au Congo, Mai-Juin 1960 [MPLA 00267]
- 35. Monnoyer, Maurice, Nos quatre mains unies pour l'éternité, la fin de vie d'une chrétienne, 2013 [MLPA00285]
- 36. Niffle, Aude et Zumkir, Anne, Orealla, Enfer ou Paradis, Herstal, éditions Azimuts ASBL, 2012 [MLPA 00306]
- 37. Paulissen, Louis, Mme Veuve, L'agenda détourné, 1965 [MLPA 00305]
- 38. Purnôde, Georgette, Une terre en plein soleil, Paris, La Pensée universelle, 1975 [MLPA 00311] et [MLA 10722]
- 39. Denise S. Bourgeoise d'Anvers, Récit de vie, propos recueillis par Édith R., présentation de la collection par Hedwige Peemans-Poullet, Université des Femmes, Vies de Femmes, 79 p., 1988 [MLPA 00317]
- 40. Oyaneder, Sergio, Une histoire chilienne, propos recueillis par Myriam De Weerdt, 2013 [MLPA 00281]
- 41. Stal, Ludivine et Stal, Oscar, Les lettres trouvées d'Oscar et de Ludivine, 1916-1917 [MLPA 00297]
- 42. Zanini, Maria Giovanna, Tra storia e memoria il racconto di Vanna, 80 p., Grosseto (Italie), Associazione Centro Donna et Associazione Raccontincontri, 2013 [MLPA 00308]



Papier à lettre illustré de l'ASIB © Françoise Blomme

Alors que les hasards de la guerre les avaient amenés en Angleterre, Alfred Bastien, Adrien Blomme, Paul Desmedt, Henri De Schoonen, Maurice Henrion, Léon Herbos, René Van de Wiele, Maurice Wagemans, Henri Uydenhoef, ainsi que d'autres, tous issus de la 1º Batterie de la Division d'Artillerie de la Garde Civique de Bruxelles dissoute en 1914, furent émus par la détresse des grands invalides de guerre belges séjournant en Angleterre. Ils fondèrent l'Œuvre Royale « Asiles des Soldats Invalides Belges », l'ASIB, le 22 avril 1915, afin de leur offrir un home. Les artistes du groupe, Bastien et Wagemans, créèrent des cartes postales qui vendues dans le monde entier permirent d'héberger 45 grands invalides de guerre belges. Ce succès amena à la création de blocs de papier à lettre illustré afin de poursuivre l'Œuvre en Belgique pour les invalides de retour chez eux en leur construisant des maisons adaptées. L'ASIB a poursuivi son soutien à travers la société coopérative de construction, Le foyer du mutilé, jusque dans les années 1990.

Actualités du patrimoine autobiographique est une revue consacrée à l'archivage et à la lecture des documents autobiographiques, de toutes natures et de toutes provenances, conservés aux AML.

La revue a pour fonction de dresser l'inventaire de ce domaine au fur et à mesure de sa constitution alimentée par l'arrivée de nouveaux dons et par l'exploration des archives des AML. Dans l'intention de rendre compte des contenus de ce fonds, des groupes de lecture et de recherche livrent systématiquement de brèves notices qui sont autant de lectures personnelles et subjectives des documents autobiographiques. Ce sont des échos de lecture, comme nous les nommons, en empruntant cette manière de concevoir le compte rendu de lecture à l'Association pour le Patrimoine Autobiographique française.

Cette méthode d'archivage dynamique prend note de chaque autobiographie du fonds en donnant le rôle prédominant à l'interprétation d'un lecteur particulier. Elle présente un double avantage. En miroir à une écriture en je, elle construit une lecture en je, qui renvoie un retour à l'auteur sur son écrit, au sein d'une relation individualisée. Elle génère des lectures croisées provoquant une intertextualité significative pour l'étude de la réception de ces écrits du moi et pour l'exploitation des thèmes et des domaines dont ils traitent.



Pont de barques

Papier à lettre illustré de l'ASIB © FRANÇOISE BLOMME